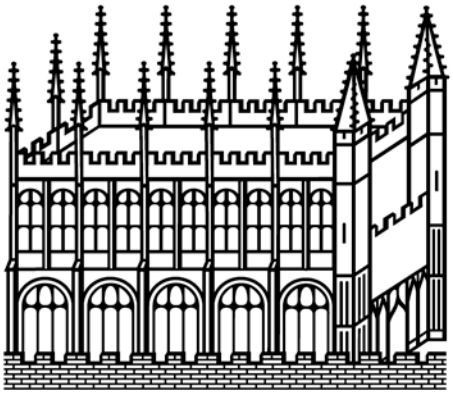

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Rudler F. 67

Smith 3 (AJFS 7 (1990) p. 339

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

Ouvrage Posthume de M. HELVETIUS.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE Disc. 6. de la nature de l'homme.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez LA SOCIE'TE' TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

L'Amour des hommes & de la vérité m'a fait compoſer cet Ouvrage. Qu'ils ſe connoiſſent, qu'ils aient des idées nettes de la Morale! ils ſeront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être ſuſpectes. Si j'euſſe donné ce Livre de mon vivant, je me ſerois expoſé à la perſécution & n'aurois accumulé ſur moi, ni richeſſes, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Eſprit, c'eſt qu'ils m'ont paru les ſeuls raiſonnables, les ſeuls depuis la publication de mon Livre que les hommes éclairés aient aſſez généralement adoptés.

Ces principes ſe trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet Ouvrage que dans celui de l'Eſprit. La compoſition de ce Livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui ſe ſont trouvées moins étroitement liées à mon ſujet, ſont en notes, tranſportées à la fin de chaque Section. Les ſeules que j'ai conſervées dans le texte ſont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections

que je n'aurois pu réfuter ſans en allonger & en retarder la marche.

La Section ſeconde eſt la plus chargée de ces notes : c'eſt celle dont les principes plus conteſtés, exigeoient l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet Ouvrage au Public, j'obſerverai qu'un Ecrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'Auteur ne ſe donne pas la peine néceſſaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'eſprit, ou parce qu'enfin il n'eſt pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'eſt plus maintenant que dans les Livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres. La plupart des Auteurs ſont dans leurs écrits ce que les gens du monde ſont dans la converſation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui deſire la faveur des Puiſſans & l'eſtime du moment, en doit adopter les idées : il doit avoir l'eſprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres & n'écrire que d'après eux : delà le peu d'originalité de la plupart des compoſitions. Les Livres originaux ſont ſemés çà & là dans la nuit des tems, comme les ſoleils dans les déſerts de l'eſpace pour en éclaircir l'obſcurité. Ces Livres ſont épo-

que dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & c'eſt de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne ſerai point le panégyriſte de cet Ouvrage : mais j'aſſurerai le Public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie penſé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés : Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'eſt, ni groſſier, ni flatteur. C'eſt à la vérité que j'ai conſacré mon premier reſpect; & ce reſpect donnera ſans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai eſt la diſpoſition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'expoſer clairement mes idées; je n'ai point en compoſant cet Ouvrage, deſiré la faveur des Grands. Si ce Livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *fripon*. Peu d'autres peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque Nation des momens où le mot *prudent* eſt ſynonime de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé, que l'ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit ſous un faux nom que je voulois donner ce Livre au Public & le texte en fait

foi. C'étoit ſelon moi l'unique moyen d'échapper à la perſécution ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le tems employé à la compoſition de l'ouvrage, les maux & le gouvernement de mes Concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce Livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du Deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté. C'eſt par la conſomption qu'elle périra. La conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le hazard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque Nation il eſt des momens où les Citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction, où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis,

peuvent être facilement pénétrés de la roſée de la vérité. Qu'en ce moment un bon Ouvrage paroiſſe, il peut opérer d'heureuſes réformes : mais cet inſtant paſſé, les Citoyens inſenſibles à la gloire, ſont par la forme de leur gouvernement invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutiſſement. Alors les eſprits ſont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais ſans la féconder. Tel eſt l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles y ſeront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François ſur le malheur du Deſpotiſme ſans leur procurer le moyen de s'y ſouſtraire.

Le bonheur, comme les Sciences, eſt, dit-on, voyageur ſur la terre. C'eſt vers le Nord qu'il dirige maintenant ſa courſe. De grands Princes y appellent le génie & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le Midi & le Septentrion de l'Europe. Le Ciel du Sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la ſuperſtition & d'un Deſpotiſme Aſiatique. Le Ciel du Nord chaque jour s'éclaire & ſe purifie. Les Catherines II, les Frédérics, veulent ſe rendre chers à l'humanité ; ils ſentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire, ils

eſtiment juſqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'eſt à de tels Souverains que je dédie cet Ouvrage : c'eſt par eux que l'Univers doit être éclairé.

Les ſoleils du Midi s'éteignent & les aurores du Nord brillent du plus vif éclat. C'eſt du Septentrion que partent maintenant les rayons qui pénetrent juſqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le ſoin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de diſcipliner ſes Armées, prouve qu'il veut être l'amour de ſes Sujets, qu'il veut les rendre heureux au dedans & reſpectables au dehors. Son eſtime pour le Roi de Pruſſe préſagea dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.

TABLE SOMMAIRE.

De l'Homme, de ſes facultés intellectuelles & de ſon éducation.

CH. I. *DEs Points de vue divers ſous leſquels on peut conſidérer l'homme : de ce que peut ſur lui l'éducation.*

CH. II. *Importance de cette queſtion.*
De quelle utilité peut être ſon examen.

CH. III. *De la fauſſe ſcience ou de l'ignorance acquiſe.*
Des obſtacles qu'elle met à la perfection de l'éducation.

CH. IV. *De la ſéchereſſe de ce ſujet & de la difficulté de le traiter.*

SECTION. I.

Que l'éducation néceſſairement différente des différens hommes eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits, juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CH. I. *Nul ne reçoit la même éducation.*

CH. II. *Du moment où commence l'éducation.*

CH. III. *Des Inſtituteurs de l'Enfance.*
Que ces Inſtituteurs ne ſont pas préciſément les mêmes pour perſonne, que nul par conſéquent ne peut avoir le même eſprit.

De la ſenſation différente qu'excitent quelquefois en nous les mêmes objets.
CH. IV. *De la différente impreſſion des objets ſur nous.*
CH. V. *De l'éducation des Colleges.*
Qu'elle n'eſt pas la même pour tous.
CH. VI. *De l'éducation domeſtique.*
Qu'elle n'eſt la même pour aucun.
CH. VII. *De l'éducation de l'Adoleſcence.*
Que cette éducation plus dépendante du hazard que celle de l'enfance, eſt par conſéquent encore moins la même pour chacun.
CH. VIII. *Des hazards auxquels nous devons ſouvent les hommes illuſtres.*
Des bornes à mettre à l'empire du hazard.
De la contradiction de tous les préceptes de l'éducation.
CH. IX. *Des cauſes principales de cette contradiction.*
CH. X. *Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la premiere jeuneſſe.*
Que cette contradiction eſt l'effet de l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des Prêtres & celui des Peuples.
Que toute fauſſe Religion eſt ennemie du bien public.
CH. XI. *Des fauſſes Religions.*
Qu'entre les fauſſes Religions, on doit compter le Papiſme.
CH. XII. *Que le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.*
Que le Papiſme eſt une Religion locale : qu'on en peut concevoir une qui devint univerſelle.
CH. XIII. *De la Religion univerſelle.*
Qu'une telle Religion eſt ſimple & n'eſt autre choſe que la meilleure Légiſlation poſſible.
Qu'il n'en eſt pas de même des Religions myſtérieuſes.

Quelles ſont celles dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte?

CH. XIV. *Des conditions ſans leſquelles une Religion eſt deſtructive du bonheur National.*

CH. XV. *Parmi les fauſſes Religions, quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des Sociétés?*

Il réſulte des diverſes queſtions traitées dans ce Chapitre & les précédens, qu'en ſuppoſant dans tous les hommes une égale aptitude à l'eſprit, la ſeule différence de leur éducation en produiroit néceſſairement une grande dans leurs idées & leurs talens.

D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre tous les eſprits, ne peut être regardée dans les *hommes communément bien organiſés*, comme une preuve démonſtrative de leur inégale aptitude à en avoir.

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit.

CH. I. *Que toutes nos idées nous viennent par les Sens : qu'en conſéquence l'on a pu regarder l'eſprit comme un effet de la plus ou moins grande fineſſe de l'organiſation.*

Que pour prouver la fauſſeté de cette opinion, il faut avoir une idée nette du mot eſprit & pour cet effet le diſtinguer de ce qu'on appelle ame.

CH. II. *Différence entre l'eſprit & l'ame.*

CH. III. *Sur quels objets l'eſprit agit.*

CH. IV. *Comment l'eſprit agit.*

Que toutes ſes opérations ſe réduiſent à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances des divers objets entr'eux & avec nous.

Que tout jugement prononcé d'après la comparaiſon des objets phyſiques, n'eſt qu'une pure ſenſation ; qu'il en eſt de même de tout jugement porté ſur les idées abſtraites, collectives, &c.

CH. V. *Des jugemens qui réſultent de la comparaiſon des idées abſtraites, collectives, &c.*

Que cette comparaiſon ſuppoſe attention, peine, par conſéquent intérêt pour ſe la donner.

CH. VI. *Point d'intérêt, point de comparaiſon des objets entr'eux.*

Que tout intérêt prenant ſa ſource dans la ſenſibilité phyſique, tout dans l'homme ſe réduit à ſentir.

CH. VII. *Que la ſenſibilité phyſique eſt la cauſe unique de nos actions, de nos penſées, de nos paſſions, & de notre ſociabilité.*

CH. VIII. *De la ſociabilité.*

CH. IX. *Juſtification des principes admis dans le Livre de l'eſprit.*

CH. X. *Que les plaiſirs des Sens ſont à l'inſu même des Nations leur plus puiſſant moteur.*

Que la ſupériorité des eſprits eſt indépendante & de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, & de la plus ou moins grande étendue de la mémoire.

CH. XI. *De l'inégale étendue de la mémoire.*

Que la grande mémoire ne conſtitue pas le grand génie.

CH. XII. *De l'inégale perfection des organes des Sens.*

Que ce n'eſt point à leur extrême fineſſe qu'eſt attachée la plus ou moins grande ſupériorité des eſprits.

Qu'en fait des ſenſations, ſi les hommes différent, ce n'eſt du moins que dans la nuance de ces mêmes ſenſations.

CH. XIII. *De la maniere différente de ſentir.*

CH. XIV. *Que la différence apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les eſprits.*

CH. XV. *De l'Eſprit.*
Des idées qu'on doit attacher à ce mot.
CH. XVI. *Cauſe de la différence des opinions en Morale, Politique & Métaphyſique.*
Que cette différence eſt l'effet de la ſignification incertaine & vague des mots. Je choiſis pour exemple ceux
de Bon.
d'Intérêt.
& de Vertu.
CH. XVII. *Que le mot* Vertu *rappelle au Clergé l'idée de ſa propre utilité.*
CH. XVIII. *Des idées différentes que les divers Peuples ſe ſont formées de la Vertu.*
CH. XIX. *Du ſeul moyen de fixer la ſignification incertaine des mots.*
Qu'il n'y a qu'une Nation qui puiſſe faire uſage de ce moyen.
Qu'il conſiſte à conſigner dans un Dictionnaire l'idée préciſe de chaque mot.
Que les mots une fois définis, les propoſitions de Morale, de Politique & de Métaphyſique, deviendroient auſſi démontrables que les vérités Géométriques.
Que les hommes adoptant alors les mêmes principes, parviendroient d'autant plus ſûrement aux mêmes conſéquences, que la combinaiſon des mêmes objets, ou dans le monde phyſique comme le prouve la Géométrie, ou dans le monde intellectuel, comme le prouve la Métaphyſique, leur a toujours donné les mêmes réſultats.
CH. XX. *Que les excurſions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.*
Contes des fées, premiere preuve de cette vérité.
Contes philoſophiques, ſeconde preuve de cette vérité.

Contes religieux, troiſieme preuve de cette vérité.

Que tous ces divers contes ont conſervé entr'eux la plus grande reſſemblance.

CH. XXI. *Impoſtures des Miniſtres des fauſſes Religions.*

Qu'elles ont par-tout été les mêmes ; que les Prêtres ont par les mêmes moyens par-tout accru leur puiſſance.

CH. XXII. *De l'uniformité des Moyens par leſquels les Miniſtres des fauſſes Religions conſervent leur autorité.*

Il réſulte de la comparaiſon des faits cités dans cette Section, que la fineſſe plus ou moins grande des ſens, ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit : vérité facile à prouver par un autre enchaînement de propoſitions.

CH. XXIII. *Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.*

Que tout fait ſimple eſt à la portée des Eſprits les plus communs ; qu'en conſéquence il n'eſt point de vérité, ſoit découverte, ſoit à découvrir, à laquelle ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés.

CH. XXIV. *Que l'eſprit néceſſaire pour ſaiſir les vérités déja connues ſuffit pour s'élever aux inconnues.*

Que ſi tous les hommes communément bien organiſés peuvent percer juſqu'aux plus hautes vérités, tous ont par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

Telle eſt la concluſion de la ſeconde Section.

SECTION III.

Des cauſes de l'inégalité des Eſprits.

CH. I. *Quelles ſont ces cauſes?*
Qu'elles ſe réduiſent à deux.
L'une eſt le deſir inégal que les hommes ont de s'inſtruire.
L'autre eſt la différence de leur poſition; d'où réſulte celle de leur inſtruction.
CH. II. *Que toute idée neuve eſt un don du hazard.*
Que l'influence du hazard ſur notre éducation eſt plus conſidérable qu'on ne l'imagine: qu'on peut cependant diminuer cette influence.
CH. III. *Des limites à poſer au pouvoir du hazard.*
Que le hazard nous préſente une infinité d'idées; que ces idées ſont ſtériles ſi l'attention ne les féconde.
Que l'attention eſt toujours l'effet d'une paſſion, telle eſt celle de la gloire, de la vérité, &c.
CH. IV. *De la ſeconde cauſe de l'inégalité des Eſprits.*
Que les hommes doivent aux paſſions l'attention propre à féconder les idées que le hazard leur offre; que l'inégalité de leur eſprit dépend en partie de l'inégale force de leurs paſſions.
Que la force inégale des paſſions eſt, par quelques-uns regardée comme l'effet d'une certaine organiſation & par conſéquent comme un pur don de la Nature.

SECTION IV.

Que les hommes communément bien organiſés ſont tous ſuſceptibles du même degré de paſſion: que leur force inégale eſt toujours l'effet de la différence des poſitions où le hazard nous place: que le caractere original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes.

CH. I. *Du peu d'influence de l'organiſation & du tempérament ſur les paſſions & le caractere des hommes.*

CH. II. *Des changemens ſurvenus dans le caractere des Peuples & des cauſes qui les ont produits.*

CH. III. *Des changemens ſurvenus dans le caractere des Particuliers..*

Qu'ils ſont l'effet d'un changement dans leur poſition, leur intérêt & dans les idées qu'en conſéquence leur ſuggere le ſentiment de l'amour d'eux-mêmes.

CH. IV. *De l'amour de ſoi.*

Que ce ſentiment, effet néceſſaire de la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes : qu'il allume en tous le deſir du pouvoir.

Que ce deſir, comme je le montre dans les Chapitres ſuivans, y engendre l'envie, l'amour des richeſſes, des honneurs, de la gloire, de la conſidération, de la juſtice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices dont l'exiſtence ſuppoſe celle des ſociétés.

Que ces diverſes paſſions propres à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'eſprit, ne ſont réellement en eux que le deſir du pouvoir déguiſé ſous des noms différens.

CH. V. *De l'amour des richeſſes & de la gloire.*

Effet immédiat du pouvoir.

CH. VI. *De l'Envie.*

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CH. VII. *De la Juſtice.*

CH. VIII. *De la Juſtice conſiderée dans l'homme.*

CH. IX. *De la Juſtice conſidérée dans l'homme & les Peuples policés.*

CH. X. *Que le Particulier, comme les Nations, n'eſtime dans la juſtice que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.*

CH. XI.

CH. XI. *Que l'amour du pouvoir dans toute eſpece de Gouvernement eſt le ſeul moteur des hommes.*

CH. XII. *De la Vertu.*

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CH. XIII. *De la maniere dont la plupart des Européens conſiderent la vertu.*

Que s'ils l'honorent dans la ſpéculation, c'eſt un effet de leur éducation.

Que s'ils la mépriſent dans la pratique, c'eſt un effet de la forme de leur gouvernement.

Que leur amour pour la vertu eſt toujours proportionné à l'intérêt qu'ils ont de la pratiquer. D'où il ſuit que c'eſt toujours au deſir du pouvoir & de la conſidération qu'il faut rapporter l'amour pour la vertu.

CH. XIV. *Que l'amour du pouvoir eſt dans l'homme la diſpoſition la plus favorable à la vertu.*

CH. XV. *De l'intolérance civile.*

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

Que cette intolérance préſage la ruine des Empires.

CH. XVI. *Que l'intolérance eſt ſouvent fatale aux Princes.*

CH. XVII. *Que la flatterie n'eſt pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.*

CH. XVIII. *De l'intolérance Religieuſe.*

Effet immédiat de l'amour du pouvoir.

CH. XIX. *L'intolérance & la perſécution ne ſont pas de commandement divin.*

CH. XX. *L'intolérance, fondement de la grandeur du Clergé.*

CH. XXI. *Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance : moyen de s'oppoſer à ſes effets.*

Qu'on peut d'après ce que j'ai dit tirer cette concluſion, c'eſt que toutes les paſſions factices ne

ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir déguiſé ſous des noms différens, & que cet amour de la puiſſance n'eſt lui-même qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique.

CH. XXII. *Généalogie des paſſions.*

Qu'il ſuit de cette généalogie que tous les hommes communément bien organiſés ſont ſuſceptibles de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? ma réponſe à cette objection, c'eſt qu'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même.

CH. XXIII. *De la force du ſentiment de l'amour de ſoi.*

Que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour le douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités.

CH. XXIV. *Que la découverte des grandes idées eſt l'effet de la conſtance dans l'attention.*

Il réſulte de cette Section que l'inégalité des eſprits ne peut être dans les hommes communément bien organiſés qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le hazard les place.

SECTION V.

Des erreurs & contradictions de ceux dont les principes différens des miens, rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorite des eſprits.

Que nul n'ayant ſur ce ſujet mieux écrit que M. Rouſſeau, je le prends pour exemple de ce que j'avance.

CH. I. *Contradictions de l'Auteur de l'Emile ſur les cauſes de l'inégalité des eſprits.*

Qu'il réſulte de ſes contradictions que la juſtice & la vertu ſont des acquiſitions.

CH. II. *De l'eſprit & du talent.*

CH. III. *De la bonté de l'homme au berceau.*

CH. IV. *Que l'homme de la Nature doit être cruel.*

Que ſon humanité eſt toujours le produit ou de ſa crainte, ou de ſon éducation.

CH. V. *Que M. Rouſſeau croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.*

CH. VI. *De l'heureux uſage qu'on peut faire dans l'éducation publique de quelques idées de M. Rouſſeau.*

Que d'après cet Auteur il ne faut pas croire l'Enfance & l'Adoleſcence ſans jugement.

CH. VII. *Des prétendus avantages de l'âge mûr ſur l'Adoleſcence.*

CH. VIII. *Des éloges donnés par M. Rouſſeau à l'ignorance.*

CH. IX. *Quels motifs ont pu engager M. Rouſſeau à ſe faire l'Apologiſte de l'ignorance.*

Que les talens & les lumieres ne corrompent point les mœurs des Peuples.

CH. X. *Des cauſes de la décadence des Empires.*

CH. XI. *Que la culture des Arts & des Sciences dans un Empire deſpotique en retarde la ruine.*

Que les erreurs, les contradictions de M. Rouſſeau & de quiconque adopte ſes principes confirment cette vérité, *que l'homme eſt le produit de ſon éducation.*

Que la culture de cette ſcience eſt utile au Public & ſa non-culture funeſte.

SECTION VI.

Des maux produits par l'ignorance; que l'ignorance n'eſt point deſtructive de la molleſſe; qu'elle n'aſſure point la fidélité des Sujets, qu'elle juge ſans examen les queſtions les plus importantes. Des malheurs où des tels jugemens peuvent quelquefois précipiter une Nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux protecteurs de l'ignorance.

CH. I. *De l'ignorance & de la molleſſe des Peuples.*
CH. II. *Que l'ignorance n'aſſure point la fidélité des Sujets.*
Qu'elle s'oppoſe à toute réforme utile dans les Gouvernemens.
Qu'elle y éterniſe les abus & rend les hommes incapables de cette attention opiniâtre qu'exige l'examen de la plupart des queſtions politiques.
La queſtion du luxe priſe pour exemple.
Qu'on ne peut la réſoudre ſans un certain nombre d'obſervations & ſans attacher d'abord des idées nettes à ce mot *Luxe*.
CH. III. *De la queſtion du luxe.*
CH. IV. *Si le luxe eſt néceſſaire & utile.*
CH. V. *Du luxe & de la tempérance.*
Si la plupart des maux dont on accuſe le luxe ne ſeroient point l'effet, & du partage trop inégal des richeſſes Nationales, & de la diviſion des intérêts des Citoyens.
Que pour s'aſſurer de ce fait, il faut remonter aux

premiers motifs qui déterminerent les hommes à ſe réunir en ſociétés.

CH. VI. *De la formation des Peuplades.*

CH. VII. *De la multiplication des hommes & de ſes effets.*

CH. VIII. *Diviſion des intérêts des Citoyens produite par leur multiplication.*

CH. IX. *Du partage trop inégal des richeſſes Nationales.*

Des effets de ce partage.

CH. X. *Cauſe de la trop grande inégalité des fortunes des Citoyens.*

Qu'elle eſt une ſuite néceſſaire de l'introduction de l'argent dans un Etat.

CH. XI. *Des moyens de s'oppoſer à la réunion trop rapide des richeſſes en peu de mains.*

CH. XII. *Des Pays où l'argent n'a point cours.*

CH. XIII. *Quels ſont en de tels Pays les principes productifs de la vertu.*

CH. XIV. *Des Pays où l'argent a cours.*

CH. XV. *Du moment où les richeſſes ſe retirent d'elles-mêmes d'un Empire.*

Que les Citoyens y reſtent ſans principes d'action.

CH. XVI. *Des divers principes d'activité des Nations.*

CH. XVII. *De l'argent conſidéré comme un de ces principes d'activité.*

Des maux qu'occaſionne l'amour de l'argent.

Si dans l'état actuel de l'Europe le Magiſtrat éclairé doit deſirer le trop prompt affoibliſſement d'un tel principe d'activité.

CH. XVIII. *Que ce n'eſt point dans ſa cauſe productrice qu'on doit chercher le principe deſtructeur des Empires.*

Qu'il ſuit de l'examen peut-être encore ſuper-

ficiel de cette queſtion du luxe, qu'on ne peut apporter trop de ſoins à l'examen de toute queſtion de cette eſpece, & que l'ignorance eſt d'autant plus funeſte aux Nations, que c'eſt uniquement de la bonté de leurs Loix que dépend leur bonheur.

SECTION VII.

Que les vertus & le bonheur d'un Peuple ſont l'effet, non de la ſainteté de ſa Religion, mais de la ſageſſe de ſes Loix.

CH. I. *Du peu d'influence des Religions ſur les vertus & la félicité des Peuples.*

CH. II. *De l'eſprit religieux, deſtructif de l'eſprit légiſlatif.*

CH. III. *Quelle eſpece de Religion ſeroit utile.*

Que ce ſeroit celle qui forceroit les hommes à s'éclairer.

Que l'inconſéquence & le crime eſt dans preſque tous les hommes l'effet de l'ignorance.

CH. IV. *De la Religion Papiſte.*

Que plus de conſéquence dans les eſprits la rendroit plus nuiſible.

Que les principes ſpéculatifs ont heureuſement peu d'influence ſur la conduite des hommes; qu'ils la reglent ſur les Loix & non ſur leur croyance.

Que le gouvernement des Jéſuites en eſt une preuve.

CH. V. *Du gouvernement des Jéſuites.*

Des moyens qu'il leur fournit de faire trembler

les Rois & d'exécuter les plus grands attentats.

CH. VI. *Des diverſes cauſes des grands attentats.*

CH. VII. *Des attentats commis par l'amour de la gloire ou de la Patrie.*

CH. VIII. *Des attentats commis par l'ambition.*

CH. IX. *Des attentats commis par le fanatiſme.*

CH. X. *Du moment où l'intérêt des Jéſuites leur commande un grand attentat.*

Quelle Secte on pouvoit leur oppoſer

CH. XI. *Que le Janſéniſme ſeul pouvoit détruire les Jéſuites.*

Qu'on doit aux Jéſuites la connoiſſance de ce que peut la Légiſlation.

Que pour la faire parfaite il faut, ou comme un St. Benoît, avoir un Ordre religieux, ou comme un Romulus ou un Pen avoir un Empire, ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre poſition, on peut propoſer, mais difficilement établir d'excellentes Loix.

CH. XII. *Examen de cette vérité.*

Je prouve qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux Loix, mais que pour fixer le degré auquel elles peuvent porter la félicité des Peuples, il faut préliminairement connoître ce qui conſtitue le bonheur de l'Individu.

SECTION VIII.

De ce qui conſtitue le bonheur des Individus : de la baſe ſur laquelle on doit édifier la félicité Nationale néceſſairement compoſée de toutes les félicités particulieres.

CH. I. *Tous les hommes dans l'état de ſociété peuvent-ils également être heureux?*

Que la ſolution de cette queſtion ſuppoſe la connoiſſance des occupations différentes dans leſquelles les hommes conſomment les diverſes parties de la journée.

CH. II. *De l'emploi du tems.*

Que cet emploi eſt à peu près le même dans toutes les profeſſions ; que tous les hommes par conſéquent pourroient être également heureux.

CH. III. *Des cauſes du malheur de preſque toutes les Nations :*

Que le défaut des bonnes Loix, que le partage trop inégal des richeſſes Nationales, ſont les cauſes de ce malheur preſqu'univerſel : mais eſt-il poſſible de mettre les Citoyens dans l'état d'aiſance requis pour leur bonheur.

CH. IV. *Qu'il eſt poſſible de donner plus d'aiſance aux Citoyens.*

Que c'eſt à l'imperfection des Loix qu'on doit ſouvent la ſoif inſatiable de l'or.

CH. V. *Du deſir exceſſif des richeſſes.*

Q'entre ces motifs un des plus puiſſans, c'eſt l'ennui.

CH. VI. *De l'ennui.*

CH. VII. *Des moyens inventés par les oiſifs pour ſe ſouſtraire à l'ennui.*

CH. VIII. *De l'influence de l'ennui ſur les mœurs des Nations.*

Du reſſort qu'il donna à la jalouſie Eſpagnole & Portugaiſe : de la part qu'il eût à la création des Sigisbées, à l'inſtitution de l'ancienne Chevalerie.

Que pour ſe ſouſtraire à l'ennui, il faut acheter le plaiſir par quelque peine.

CH. IX. *De l'acquiſition plus ou moins difficile des plaiſirs, ſelon le gouvernement où l'on vit & le poſte qu'on occupe dans un Etat.*

Je prends le plaiſir de l'amour pour exemple.

CH. X. *Qu'il faut à l'oiſif une Maîtreſſe coquette ou prude.*

CH. XI. *De la variété des Romans & de l'amour dans l'homme oiſif ou occupé.*

Que l'oiſiveté qui peſe à tous, fait chercher par-tout un remede à l'ennui.

CH. XII. *De la Religion & de ſes cérémonies conſidérées comme remede à l'ennui.*

Que le ſeul remede efficace ſont des ſenſations vives & diſtinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poéſie, enfin pour tous les Arts d'agrémens, dont l'objet eſt d'exciter en nous ces ſortes de ſenſations & dont les regles ne ſont que les moyens d'opérer en effet.

CH. XIII. *Des arts d'agrémens & de ce qu'en ce genre l'on appelle le Beau.*

CH. XIV. *Du ſublime.*

De ce qui le conſtitue.

CH. XV. *De la variété & ſimplicité requiſe dans tous les Ouvrages, ſur-tout dans les Ouvrages d'agrémens.*

CH. XVI. *De la Loi de continuité.*

Qu'on doit à l'obſervation de cette Loi des ſenſations d'autant plus vives qu'elles ſont plus diſtinctes.

CH. XVII. *De la clarté du ſtyle.*

Que cette clarté concourt à la production du même effet : ſur quoi j'obſerve qu'en général la forte impreſſion faite ſur nous par les ouvrages des Arts, dépend moins d'une imitation exacte que d'une imitation perfectionnée de la Nature.

CH. XVIII. *De l'imitation perfectionnée de la Nature.*

Qu'une imitation ſuppoſe dans l'homme le pouvoir d'abſtraire d'un objet ce qu'il a de défectueux.

CH. XIX. *Du pouvoir d'abſtraire.*

Qu'il fournit aux artiſtes les moyens d'imiter la Nature en l'embelliſſant.

CH. XX. *De l'impreſſion des Arts d'agrémens ſur l'opulent oiſif.*

Qu'ils ne peuvent l'arracher à ſon ennui.

Que les plus riches ſont en général les plus ennuyés ; parce qu'ils ſont paſſifs dans preſque tous leurs plaiſirs.

CH. XXI. *De l'état actif & paſſif de l'homme.*

Que les plaiſirs où l'homme eſt paſſif ſont en général, & les plus courts & les plus coûteux.

CH. XXII. *Que c'eſt aux riches que ſe fait le plus vivement ſentir le beſoin des richeſſes.*

Que preſque tous croupiſſent dans la pareſſe faute d'avoir contracté de bonne heure l'habitude du travail.

CH. XXIII. *De la puiſſance de la pareſſe.*

Qu'elle eſt ſouvent dans l'homme le principe de ſes vices & de ſes malheurs.

CH. XXIV. *Qu'une fortune médiocre aſſure le bonheur du citoyen.*

Que cette vérité difficile, n'eſt point impoſſible à perſuader aux hommes.

CH. XXV. *De l'aſſociation des idées de bonheur & de richeſſes dans notre mémoire.*

Que ces deux idées y peuvent être diſtinguées : que par ce moyen on rendroit au bonheur une infinité d'hommes auxquels pour être heureux, il ne manque que de ſe croire tels.

Que les vérités ci-deſſus établies ne ſont point de

ces principes ſpéculatifs, inapplicables à la pratique.

CH. XXVI. *De l'utilité éloignée de mes principes.* Que ces principes adoptés par un Prince éclairé & bienfaiſant pourroient devenir le germe d'une Légiſlation neuve, & plus conforme au bonheur de l'humanité.

SECTION IX.

De la poſſibilité d'indiquer un bon plan de Légiſlation. Des obſtacles que l'ignorance met à ſa publication. Du ridicule qu'elle jette ſur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la Morale & de la Politique. De l'inconſtance qu'elle ſuppoſe dans l'eſprit humain ; inconſtance incompatible avec la durée de bonnes Loix. Du danger imaginaire auquel, ſi l'on en croit l'ignorance, la révélation d'une idée neuve & ſur-tout des vrais principes des Loix, doit expoſer les Empires. De la trop funeſte indifférence des hommes pour l'examen des vérités morales & politiques. Du nom de vraies ou de fauſſes donné aux mêmes opinions, ſelon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

CH. I. *De la difficulté de tracer un bon plan de Légiſlation.*

CH. II. *Des premieres queſtions à ſe faire, lorſqu'on veut donner de bonnes Loix.*
Que les récompenſes accordées aux talens & aux vertus, fût-ce un luxe de plaiſir, ne corrompront jamais les mœurs.
CH. III. *Du luxe de plaiſir.*
Que tout plaiſir décerné par la reconnoiſſance publique fait chérir la vertu, fait reſpecter les Loix dont le renverſement, comme quelques-uns le prétendent, n'eſt point l'effet de l'inconſtance de l'eſprit humain.
CH. IV. *Des vraies cauſes des changemens arrivés dans les loix des peuples.*
Que ces changemens y ſont toujours l'effet, & de l'imperfection de ces mêmes Loix, & de la négligence des adminiſtrateurs qui ne ſavent, ni contenir l'ambition des Nations voiſines par la terreur des armes, ni celle de leurs concitoyens par la ſageſſe des réglemens; qui d'ailleurs élevés dans des préjugés dangereux, favoriſent l'ignorance des vérités dont la révélation aſſureroit la félicité publique.
CH. V. *Que la révélation de la vérité n'eſt funeſte qu'à celui qui la dit.*
CH. VI. *Que la connoiſſance de la vérité eſt toujours utile*
CH. VII. *Que la révélation ne troubla jamais les Etats.*
La lenteur de ſes progrès citée en preuve de cette aſſertion.
CH. VIII. *De la lenteur avec laquelle la vérité ſe propage.*
Qu'il n'eſt point de forme de gouvernement où ſa connoiſſance puiſſe être dangereuſe.
CH. IX. *Des Gouvernemens.*
CH. X. *Que dans aucune forme de gouvernement le*

bonheur du Prince n'eſt attaché au malheur des Peuples.

CH. XI. *Qu'on doit la vérité aux hommes.*

Que l'obligation de la dire ſuppoſe le libre uſage des moyens de la découvrir & par conſéquent la liberté de la preſſe.

CH. XII. *De la liberté de la preſſe.*

Que privées de cette liberté, les Nations croupiſſent dans l'ignorance.

CH. XIII. *Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.*

CH. XIV. *Que le bonheur de la génération future n'eſt jamais attaché au malheur de la génération préſente.*

Qu'une telle ſuppoſition eſt abſurde, que les gouvernemens doivent d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'ils y ſont en général plus indifférens.

CH. XV. *Que les mêmes opinions paroiſſent vraies ou fauſſes, ſelon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.*

Que l'intérêt feroit nier au beſoin la vérité des démonſtrations géométriques.

CH. XVI. *Que l'intérêt fait eſtimer en ſoi juſqu'à la cruauté qu'on déteſte dans les autres.*

CH. XVII *L'intérêt fait reſpecter le crime.*

CH. XVIII. *L'intérêt fait les Saints.*

CH. XIX. *L'intérêt perſuade aux Grands qu'ils ſont d'une eſpece différente des autres hommes.*

CH. XX. *L'intérêt fait honorer le vice dans un protecteur.*

CH. XXI. *L'intérêt du Puiſſant commande plus impérieuſement que la vérité aux opinions générales.*

Que cet intérêt les forme & peut tout.

CH. XXII. *Qu'un intérêt ſecret cacha toujours aux*

Parlemens la conformité de la morale & des Jéſuites & du Papiſme.

CH. XXIII. *Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime*, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.

CH. XXIV. *Que l'intérêt dérobe à la connoiſſance du Prêtre honnête homme les maux produits par le Papiſme.*

Que de toutes les Religions c'eſt la plus intolérante.

CH. XXV. *Que toute Religion intolérante eſt eſſentiellement régicide.*

Que ſon intolérance ſuppoſe en elle le deſir de régner ſur les Peuples & ſur les Rois.

CH. XXVI. *Des moyens employés par l'Egliſe pour s'aſſervir les Nations.*

CH. XXVII. *Du tems où l'Egliſe Catholique laiſſe repoſer ſes prétentions.*

CH. XXVIII. *Du tems où cette Egliſe fait revivre ſes prétentions.*

CH. XXIX. *Des prétentions de l'Egliſe prouvées par le droit.*

CH. XXX. *Des prétentions de l'Egliſe prouvées par le fait.*

CH. XXXI. *Des moyens d'enchaîner l'ambition eccléſiaſtique.*

Que le tolérantiſme ſeul peut la contenir; que lui ſeul peut en éclairant les eſprits, aſſurer le bonheur & la tranquillité des peuples dont le caractere eſt ſuſceptible de toutes les formes que lui donnent les Loix, le Gouvernement, & ſur-tout l'éducation publique.

SECTION X.

De la puiſſance de l'inſtruction : des moyens de la perfectionner : des obſtacles qui s'oppoſent aux progrés de cette ſcience. De la facilité avec laquelle ces obſtacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

CH. I. *L'éducation peut tout.*
CH. II. *De l'éducation des Princes.*
Qu'on n'en peut attendre des Grands que d'un grand changement dans leur inſtruction.
CH. III. *Avantagés de l'éducation publique ſur la domeſtique.*
CH. IV. *Idée génerale ſur l'éducation phyſique.*
CH. V. *Dans quel moment & quelle poſition l'homme eſt ſuſceptible d'une éducation morale.*
CH. VI. *De l'éducation relative aux diverſes profeſſions.*
CH. VII. *De l'éducation morale de l'homme.*
Des obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cette partie de l'éducation.
CH. VIII. *Intérêt du Prêtre, premier obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.*
CH. IX. *Imperfection de la plupart des gouvernemens, ſecond obſtacle à la perfection de l'éducation morale de l'homme.*
CH. X. *Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en ſuppoſe une dans les Loix & la forme du gouvernement.*
CH. XI. *Que les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'inſtruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation poſſible eſt réſolu.*

RECAPITULATION.

Des principales queſtions traitées dans cet Ouvrages.

Que mon objet dans les quatre Chapitres ſuivans eſt de prouver :

CH. I. *L'analogie de mes Opinions avec celles de Locke.*

De faire ſentir.

CH. II. *Toute l'importance & l'étendue du principe de la ſenſibilité phyſique.*

De répondre ;

CH. III. *Aux accuſations de matérialiſme & d'impiété.*

De l'abſurdité de ces accuſations.

CH. IV. *De l'impoſſibilité pour tout Moraliſte éclairé d'échapper aux cenſures eccléſiaſtiques.*

DE

DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers ſous leſquels on peut conſidérer l'homme : de ce que peut ſur lui l'éducation.

LA ſcience de l'homme priſe dans toute ſon étendue eſt immenſe : ſon étude longue & pénible. L'homme eſt un modele expoſé à la vue des différens artiſtes : chacun en conſidere quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le muſicien connoiſſent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des ſons ſur les yeux & ſur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais

rélativement aux impreſſions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendreſſe, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les la Fontaine ont conſidéré les hommes ſous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philoſophe en fait, ſon objet eſt leur bonheur. Ce bonheur eſt dépendant & des loix ſous leſquelles ils vivent & des inſtructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces inſtructions ſuppoſe la connoiſſance préliminaire du cœur, de l'eſprit humain, de leurs diverſes opérations, enfin des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès des ſciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoiſſance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philoſophe doit donc s'élever juſqu'au principe ſimple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs paſſions, ce principe ſeul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent ſe porter leurs loix & leurs inſtructions, & lui découvrir quelle eſt ſur eux la puiſſance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'eſprit, la vertu & le génie comme le produit de l'inſtruction. Cette idée préſentée dans le livre de l'*Eſprit* me paroît toujours vraie; mais peut-être n'eſt-elle pas aſſez prouvée. On eſt convenu avec moi que l'éducation avoit ſur le génie, ſur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'eſt tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion ſera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'inſtruire & le rendre heureux, il faut ſavoir de quelle

inſtruction, & de quel bonheur il eſt ſuſceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot

1°. De l'importance de cette queſtion.

2°. De la fauſſe ſcience à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la ſéchereſſe du ſujet & de la difficulté de le traiter.

CHAPITRE II.

Importance de cette queſtion.

S'IL eſt vrai que les talens & les vertus d'un peuple aſſurent & ſa puiſſance & ſon bonheur, nulle queſtion plus importante que celle-ci.

SAVOIR.

Si dans chaque Individu les talens & les vertus ſont l'effet de ſon organiſation ou de l'inſtruction qu'on lui donne. Je ſuis de cette derniere opinion & me propoſe de prouver ici ce qui n'eſt peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Eſprit*.

Si je démontrois que l'homme n'eſt vraiment que le produit de ſon éducation ; j'aurois ſans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles ſauroient qu'elles ont entre leurs mains l'inſtrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuſes & puiſſantes, il ne s'agit que de perfectionner la ſcience de l'éducation.

Par quel moyen découvrir ſi l'homme eſt en effet le produit de ſon inſtruction ? par un exa-

men approfondi de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore le faire : il ſeroit utile, il nous néceſſiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'eſt que trop ſouvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvemens de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoiſſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvemens ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le légiſlateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux.

Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration !

L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe ; & l'habileté du Miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme * 1. fait partie de la ſcience du gouvernement. Le Miniſtre doit y joindre celles des affaires * 2. C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes loix. —

Que les philoſophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abime du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le Miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe ſelon les tems, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au légiſlateur ? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la ſuppoſe.

Si les hommes perſonnellement indifférens à

cette queſtion, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils ſentiroient que de tous les obſtacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'eſt de regarder les talens & les vertus comme un effet de l'organiſation. Nulle opinion ne favoriſe plus la pareſſe & la négligence des Inſtituteurs. Si l'organiſation nous fait preſqu'en entier ce que nous ſommes ; à quel titre reprocher au Maître l'ignorance & la ſtupidité de ſes Eleves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'inſtruction les torts de la nature ? que lui répondre? & lorſqu'on admet un principe, comment en nier la conſéquence immédiate.

Au contraire ſi l'on prouve que les talens & les vertus ſont des acquiſitions, on aura éveillé l'induſtrie de ce même Maître & prévenu ſa négligence : on l'aura rendu plus ſoigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ſes diſciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les inſtrumens de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talens & de notre ſottiſe. Or qui ſait à quel point le génie porteroit alors ſes découvertes * 3 ? Ce dont on eſt ſûr, c'eſt qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation & qu'elle eſt juſqu'aujourd'hui preſqu'entiérement réduite à l'étude de quelques ſciences fauſſes auxquelles l'ignorance eſt préférable.

CHAPITRE III.

De la fauſſe Science ou de l'Ignorance acquiſe.

L'Homme naît ignorant : il ne naît point ſot, & ce n'eſt pas même ſans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en ſoi juſqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'inſtruction ait entaſſé en nous erreurs ſur erreurs : il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ſes préjugés.

Parmi les peuples policés, ſi la ſottiſe eſt l'état commun des hommes, c'eſt l'effet d'une inſtruction contagieuſe : c'eſt qu'on y eſt élevé par de faux ſavans, qu'on y lit de ſots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaiſe compagnie. Le bon livre eſt preſque partout le livre défendu * 4. L'eſprit & la raiſon en ſollicitent la publication, la bigoterie s'y oppoſe, elle veut commander à l'univers ; elle eſt donc intéreſſée à propager la ſottiſe. Ce qu'elle ſe propoſe, c'eſt d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fauſſe ſcience. C'eſt peu que l'homme ſoit ignorant. L'ignorance eſt le point milieu entre la vraie & la fauſſe connoiſſance. L'ignorant eſt autant au-deſſus du faux ſavant qu'au-deſſous de l'homme d'eſprit. Ce que deſire le ſuperſtitieux, c'eſt que l'homme ſoit abſurde : ce qu'il craint, c'eſt que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le ſoin de l'abrutir ? A des ſcholaſtiques. De tous les enfans d'Adam, ce ſont les plus ſtupides & les plus orgueilleux * 5 „ Le pur ſcholaſtique, ſelon Ra-

„ belais, tient entre les hommes la place qu'oc-
„ cupe entre les animaux, celui qui ne laboure
„ point comme le bœuf; ne porte point le bât
„ comme la mule, n'aboye point au voleur
„ comme le chien, mais qui ſemblable au ſinge,
„ ſalit tout, briſe tout, mord le paſſant & nuit à
„ tous. "

Le ſcholaſtique puiſſant en mots eſt foible en raiſonnemens : auſſi que forme-t-il ? Des hommes ſavamment abſurdes & * 6. orgueilleuſement ſtupides. En fait de ſtupidité, je l'ai déja dit, il en eſt de deux ſortes; l'une naturelle, l'autre acquiſe; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'inſtruction. Entre ces deux eſpeces d'ignorance ou de ſtupidité, quelle eſt la plus incurable? La derniere. L'homme qui ne ſait rien peut apprendre; il ne s'agit que d'en allumer en lui le deſir. Mais qui ſait mal & a par dégré perdu ſa raiſon en croyant la perfectionner, a trop cherement acheté ſa ſottiſe pour jamais y renoncer (*a*). L'eſprit s'eſt-il chargé du poids d'une ſavante ignorance? Il ne s'éleve plus juſqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoiſſance de ce qu'il ſavoit eſt en partie attachée à l'oubli de ce qu'il ſait. Pour placer un certain nombre de vérités dans ſa mémoire, il faudroit ſouvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du tems; & s'il ſe fait enfin, c'eſt trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talens divers ne montroient-ils pas dès leur adoleſcence? A vingt

(*a*) Un jeune Peintre d'après la mauvaiſe maniere de ſon maître fait un tableau, le préſente à Raphaël. Que penſez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous ſauriez bientôt quelque choſe*, répond Raphaël, *ſi vous ne ſaviez rien.*

ans Alexandre déja homme de Lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entrepriſes. Avant la maturité des ans Pompée vainqueur en Europe, en Aſie & en Afrique, rempliſſoit l'univers de ſa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains à la fois hommes de Lettres, Orateurs, Capitaines, hommes d'Etat, ſe rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & ſouvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne ſeroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différens de ceux d'aujourd'hui? Leur organiſation étoit-elle plus parfaite? Non ſans doute : car dans les ſciences & les arts de la Navigation, de la Phyſique, de l'Horlogerie, des Mathématiques, &c. l'on ſait que les modernes l'emportent ſur les anciens.

La ſupériorité que ces derniers ont ſi longtems conſervée dans la morale, la politique & la légiſlation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des ſcholaſtiques, c'étoit à des philoſophes qu'on confioit l'inſtruction de la jeuneſſe. L'objet de ces philoſophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du diſciple réfléchiſſoit ſur le maître : c'étoit ſa récompenſe.

L'objet d'un inſtituteur n'eſt plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'eſprit de ſes éleves? aucun. Que deſire-t-il? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des ſuperſtitieux, d'éjointer, ſi je l'oſe dire, les aîles de leur génie, d'étouffer dans leur eſprit toute vraie connoiſſance*7. & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les ſiecles d'or des ſcholaſtiques furent ces ſiecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philoſophe Anglois, la ſuperſtition commandoit à tous les peuples. „ Les hommes changés com-
„ me Nabuchodonoſor en brutes & en mules
„ étoient ſcellés, bridés, chargés de peſans far-
„ deaux, ils gémiſſoient ſous le faix de la ſuperſti-
„ tion, mais enfin quelques-unes des mules venant
„ à ſe cabrer, elles renverſerent à la fois la char-
„ ge & le cavalier. „

Nulle réforme à eſpérer dans l'éducation tant qu'elle ſera confiée à des ſcholaſtiques. Sous de tels Inſtituteurs, la ſcience enſeignée ne ſera jamais qu'une ſcience d'erreurs ; & les anciens conſerveront ſur les modernes tant en morale, qu'en politique & en légiſlation, une ſupériorité qu'ils devront non à la ſupériorité de l'organiſation, mais, comme je l'ai déja dit, à celle de leur inſtruction.

J'ai montré le vuide des fauſſes ſciences.

J'ai fait ſentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reſte à parler de ſa ſéchereſſe.

CHAPITRE IV.

De la ſéchereſſe de ce ſujet & de la difficulté de le traiter.

L'EXAMEN de la queſtion que je me ſuis propoſé, exige une diſcuſſion fine & approfondie. Toute diſcuſſion de cette eſpece eſt ennuyeuſe.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, liſe ce livre ſans dégoût : je n'en ſerai pas ſurpris. Son eſtime ſans doute me ſuffiroit, ſi pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord propoſé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter ſur une queſtion auſſi grave & auſſi ſérieuſe. Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; & chez preſque toutes les nations cet homme eſt incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte, c'eſt ſurtout en France que ces ſortes d'hommes ſont les plus communs.

J'ai paſſé dix ans à Paris ; l'eſprit de bigoterie & de fanatiſme n'y regnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'eſt maintenant en France l'eſprit du jour. Quant aux gens du monde, ils ſont de plus en plus indifférens aux ouvrages de raiſonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, * 8. qui ſatisfait leur malignité ſans les arracher à leur pareſſe. Je renonce donc à l'eſpoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnaſſe, je ne répandrois jamais aſſez d'agrément ſur un ſujet auſſi ſec, auſſi ſérieux.

J'obſerverai cependant que ſi l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple eſt moins leger & moins frivole * 9. qu'on ne le croit ; ou l'eſprit de ſes ſavans eſt très-différent de l'eſprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & ſoient aſſurés malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront partout de juſtes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une choſe, c'eſt d'oſer quelquefois dédaigner l'eſtime d'une ſeule nation, & de ſe rappeller qu'un eſprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des ſujets intéreſſans pour tous les peuples.

Celui que je traite eſt de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Eſprit* que pour les approfondir davantage, les préſenter ſous un point de vue nouveau & en tirer de nouvelles conſéquences.

En Géométrie tout problême non exactement réſolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonſtration. Il en eſt de même en morale & en politique.

Qu'on ne ſe refuſe donc pas à l'examen d'une queſtion ſi importante, & dont la ſolution d'ailleurs exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation ou de l'éducation? C'eſt l'objet de ma recherche.

SECTION I.

L'éducation néceſſairement différente des différens hommes eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APRENDS encore : mon inſtruction n'eſt point achevée. Quand le ſera-t-elle ? Lorſque je n'en ſerai plus ſuſceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'eſt proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçuſſent préciſément les mêmes inſtructions, que faudroit-il ? Qu'ils ſe trouvaſſent préciſément dans les mêmes poſitions, dans les mêmes circonſtances. Une telle hypotheſe eſt impoſſible. Il eſt donc évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie ? Pourquoi ne la pas fixer au tems ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence ?

Je veux bien me renfermer dans cet eſpace de tems. Je prouverai pareillement qu'il eſt impoſſible à deux hommes d'acquérir préciſément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'Est à l'inſtant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ſes premieres inſtructions. C'eſt quelquefois dans les flancs où il eſt conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de ſanté. Cependant la mere accouche; l'enfant s'agite, pouſſe des cris; la faim l'échauffe; il ſent un beſoin; ce beſoin deſſerre ſes levres, lui fait ſaiſir & ſucer avidement le ſein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ſes yeux ſe deſſilent, ſes organes ſe fortifient: ils deviennent peu-à-peu ſuſceptibles de toutes les impreſſions. Alors le ſens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de de ſon ame ſont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule & gravent une infinité d'idées (*a*) dans ſa mémoire. Dans ces premiers momens quels peuvent être les vrais inſtituteurs de l'enfance? les diverſes ſenſations qu'elle éprouve. Ce ſont autant d'inſtructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à diſtinguer leurs Lettres,

(*a*) Voyez l'éloquent & admirable diſcours de M. de Buffon ſur l'homme.

à lire, à réciter leur catéchiſme, &c. ? on croit leur avoir donné la même éducation. Le philoſophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance ſont les objets qui l'environnent : c'eſt à ces Inſtituteurs qu'elle doit preſque toutes ſes idées.

CHAPITRE III.

Des Inſtituteurs de l'enfance.

UNE courte hiſtoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ? mille ſons frappent ſes oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ſes yeux, & ils ne lui préſentent que des objets mal terminés. C'eſt inſenſiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à ſentir & à rectifier les erreurs d'un ſens par un autre ſens. (*a*)

Toujours frappé des mêmes ſenſations à la préſence des mêmes objets, il en acquiert un ſouvenir d'autant plus net, que la même action des objets ſur lui eſt plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de ſon éducation la plus conſidérable.

Cependant l'Enfant grandit : il marche & marche ſeul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conſerver ſon corps dans l'équilibre &

(*a*) Les ſens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours ſur nous l'impreſſion qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroit-elle ronde à une certaine diſtance ? c'eſt qu'à cette diſtance les rayons réfléchis de la tour doivent ſe confondre & me la faire paroître telle ; c'eſt qu'il eſt des cas où la forme réelle des objets ne peut être conſtaté que par le témoignage uniforme de pluſieurs ſens.

à s'aſſurer ſur ſes jambes. Plus les chûtes ſont douloureuſes, plus elles ſont inſtructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'Enfant s'eſt-il fortifié ? court-il ? eſt-il déja en état de ſauter les petits canaux qui traverſent & arroſent les boſquets d'un jardin ? c'eſt alors que par des eſſais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner ſa ſecouſſe à la largeur de ces canaux.

Une pierre ſe détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il ſe précipiter au fond des eaux, lorſqu'un bois ſurnage ſur leur ſurface ? il acquiert en cet inſtant la premiere idée de la peſanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par maladreſſe l'un & l'autre tombent ſur ſon pied, l'inégal degré de douleur occaſionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans ſa mémoire l'idée de leur peſanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caiſſes d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps ſont briſés du coup auquel d'autres réſiſtent.

Il n'eſt donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'inſtituteurs chargés de l'éducation de notre enfance. (*a*)

Mais ces Inſtituteurs ne ſont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hazard n'eſt exactement le

(*a*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'eſt que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le tems que l'enfant met à parcourir ces divers états ? il ſuffit qu'il les parcoure. Il n'eſt pas néceſſaire que ma narration ſoit auſſi longue que l'enfance de l'homme.

même pour perſonne ; & dans la ſuppoſition que ce ſoit à leur chûte que deux enfans doivent leur adreſſe à marcher, courir & ſauter, je dis qu'il eſt impoſſible que leur faiſant faire préciſément le même nombre de chûtes & de chûtes auſſi douloureuſes, le hazard fourniſſe à tous les mêmes inſtructions.

Tranſportés deux enfans dans une plaine, un bois, un ſpectacle, une aſſemblée, enfin dans une boutique, ces enfans par leur ſeule poſition phyſique, ne ſeront ni préciſément frappés des mêmes objets, ni par conſéquent affectés des mêmes ſenſations. D'ailleurs que de ſpectacles différens ſeront par des accidens journaliers ſans ceſſe offerts aux yeux de ces mêmes enfans !

Deux freres voyagent avec leurs parens, & pour arriver chez eux ils ont à traverſer de longues chaînes de montagnes. L'ainé ſuit le Pere par des chemins eſcarpés & courts. Que voit-il ? la nature ſous toutes les formes de l'horreur, des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des maſſes de rochers ſuſpendues ſur la tête du voyageur, des abymes ſans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrens ſe précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a ſuivi ſa Mere dans des routes plus fréquentées, où la nature ſe montre ſous les formes les plus agréables. Quels objets ſe ſont offerts à lui? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où ſerpentent des ruiſſeaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de beſtiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impreſſions très-différentes. Or mille hazards de cette eſpece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'eſt, pour

ainſi

ainſi dire, qu'un long tiſſu d'accidens pareils. Qu'on ne ſe flatte donc jamais de pouvoir donner préciſément les mêmes inſtructions à deux enfans.

Mais quelle influence peut avoir ſur les eſprits une différence d'inſtruction occaſionnée par quelque légere différence dans les objets environnans ? Eh ! quoi ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déja en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger ?

Au reſte je veux que le hazard préſente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame eſt préciſément dans la même ſituation, & où ces objets en conſéquence doivent faire ſur eux la même impreſſion ?

CHAPITRE IV.

De la différente impreſſion des objets ſur nous.

QUE des objets différens produiſent ſur nous des ſenſations diverſes, c'eſt un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'eſt que les mêmes objets excitent en nous des impreſſions différentes, ſelon le moment où ils nous ſont préſentés : & c'eſt peut-être à cette différence d'impreſſion, qu'il faut principalement rapporter & la diverſité & la grande inégalité d'eſprit apperçue entre des hommes, qui nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes

& les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets ſous les yeux.

Il eſt pour l'ame des momens de calme & de repos, où ſa ſurface n'eſt pas même troublée par le ſouffle le plus léger des paſſions. Les objets qu'alors le hazard nous préſente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loiſir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font ſur notre mémoire en eſt d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette eſpece ſont très-communs, ſur-tout dans la premiere jeuneſſe. Un enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans ſa chambre ; il y eſt ſeul. Que faire ? il voit des pots de fleurs ſur la fenêtre : il les cueille ; il en conſidere les couleurs, il en obſerve les nuances ; ſon déſœuvrement ſemble donner plus de fineſſe au ſens de ſa vue. Il en eſt alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le ſens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'eſt qu'il n'eſt pas diſtrait comme eux par l'action de la lumiere ſur ſon œil ; c'eſt qu'il en eſt d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour ſuppléer au ſens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les ſens qui lui reſtent.

L'impreſſion que font ſur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-deſſus c'eſt l'attention que l'Eleve eſt, pour ainſi dire, forcé de prêter aux ſeuls objets qu'il ait ſous les yeux, qui dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard diſtrait ou un coup d'œil ſuperficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'eſt une punition ou

un hazard pareil, qui ſouvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un Peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoiſſance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette eſpece. Or à combien de hazards, & d'accidens ſemblables l'éducation de l'enfance n'eſt-elle pas ſoumiſe? & comment imaginer qu'elle puiſſe être la même pour deux Individus? que d'autres cauſes d'ailleurs s'oppoſent à ce que les enfans, ſoit dans le college, ſoit dans la maiſon paternelle, reçoivent les mêmes inſtructions!

CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

ON veut que les enfans ayent reçu les mêmes inſtructions, lorſqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils? à ſept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déja chargé leur mémoire d'idées, qui dues en partie au hazard, en partie acquiſes dans la maiſon paternelle, ſont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richeſſes de leurs parens. Faut-il donc s'étonner ſi les enfans entrés au college avec des idées ſouvent ſi différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de ſcience, & ſi leurs idées déja acquiſes ſe mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent conſidérablement? des idées ainſi altérées ſe combinant de nouveau entr'elles, doivent ſouvent donner des produits inattendus. De là cette inégalité

des eſprits, & cette diverſité de goûts obſervée dans les Eleves du même college. (*a*)

En eſt-il ainſi de l'éducation domeſtique?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domeſtique.

CETTE ſorte d'éducation eſt ſans doute la plus uniforme : elle eſt plus la même. Deux freres élevés chez leurs parens ont le même Précepteur, ont à peu près les mêmes objets ſous les yeux; ils liſent les mêmes livres. La différence de l'âge eſt la ſeule qui paroiſſe devoir en mettre dans leur inſtruction. Veut-on la rendre nulle ? ſuppoſe-t-on à cet effet deux freres jumeaux? ſoit : mais auront-ils eu la même nourrice ? Qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice ſur celui du nourriſſon? on n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en eſt aſſuré par le cas qu'on y faiſoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, ſi le Spartiate encore à la mamelle ne crie point; s'il eſt inacceſſible à la crainte & déja patient dans la douleur; c'eſt ſa nourrice qui le rend tel. Or en France que j'habite, comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

(*a*) J'obſerverai d'ailleurs que c'eſt au hazard, c'eſt-à-dire, à ce que le Maître n'enſeigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre inſtruction. Celui dont le ſavoir ſe borneroit aux vérités qu'il tient de ſa gouvernante ou de ſon Précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les Claſſes, ſeroit, ſans contredit, le plus ſot enfant du monde.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même ſoin. S'imagine-t-on que remis par elle à leurs parens, les peres & meres aient pour ces deux enfans préciſément le même degré de tendreſſe ; & que la préférence donnée ſans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence ſur ſon éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chériſſent également ? en ſera-t-il de même des domeſtiques ? le Précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfans, ſera-t-elle long-tems ignorée de l'autre ? l'humeur ou la patience du Maître, la douceur ou la ſévérité de ſes leçons, ne produiront-elles ſur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même ſanté ?

Dans la carriere des Arts & des Sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, ſi le premier eſt arrêté par quelque maladie, s'il laiſſe prendre au ſecond trop d'avance ſur lui, l'étude lui devient odieuſe. Un enfant perd-il l'eſpoir de ſe diſtinguer ? eſt-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de ſupérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment eſt alors impuiſſante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande ; mais elle ne lui inſpire pas cette ardeur ſtudieuſe, ſeul garant des grands ſuccès. C'eſt l'émulation qui produit les génies, & c'eſt le deſir de s'illuſtrer qui crée les talens. C'eſt du moment où l'amour de la gloire ſe fait ſentir à l'homme & ſe développe en lui, qu'on peut datter les progrès de ſon eſprit. Je l'ai toujours penſé, la Science de l'éducation n'eſt peut-

être que la Science des moyens d'exciter l'émulation. Un ſeul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au ſoin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois ſuffi pour le douer de cette eſpece d'attention à laquelle il a dû dans la ſuite la ſupériorité de ſon eſprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maiſon paternelle, n'eſt donc jamais la même pour deux individus.

Paſſons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adoleſcence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme ſuperflu. Cette ſeconde éducation eſt la plus importante. L'homme alors a d'autres Inſtituteurs qu'il eſt utile de faire connoître. D'ailleurs c'eſt dans l'adoleſcence que ſe décident nos goûts & nos talens. Cette ſeconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, eſt en même tems la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adoleſcence.

C'Est au ſortir du college, c'eſt à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adoleſcence. Elle eſt moins la même : elle eſt plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & ſans doute plus importante. L'homme alors eſt aſſiégé par un plus grand nombre de ſenſations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'eſt dans l'âge où certaines paſſions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiſſent & peſent le plus fortement ſur lui. C'eſt alors qu'il

reçoit l'inſtruction la plus efficace, que ſes goûts & ſon caractere ſe fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les paſſions allumées dans ſon cœur déterminent ſes habitudes & ſouvent toute la conduite de ſa vie.

Dans les enfans la différence de l'eſprit & du caractere, n'eſt pas toujours extrêmement ſenſible. Occupés du même genre d'études, ſoumis à la même regle, à la même diſcipline, & d'ailleurs ſans paſſions, leur extérieur eſt aſſez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'eſt point encore formé, ou eſt encore imperceptible. Je compare deux enfans à deux hommes aſſis ſur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils ſe levent & ſuivent en marchant la direction dans laquelle ils ſe trouvent, ils s'éloigneront inſenſiblement & ſe perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

La reſſemblance des enfans eſt dans les colleges l'effet de la contrainte. En ſortent-ils? la contrainte ceſſe. Alors commence, comme je l'ai dit, la ſeconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus ſoumiſe au hazard, qu'en entrant dans le monde, l'adoleſcent ſe trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans ſont multipliés & variés, moins le Pere ou le Maître peut s'aſſurer du réſultat de leur impreſſion; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Inſtituteurs de l'adoleſcent, ſont la forme du gouvernement ſous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation.

Maîtres & diſciples tout eſt ſoumis à ces Inſtituteurs; ce ſont les principaux : cependant ce ne ſont pas les ſeuls de la jeuneſſe. Au nombre de ces Inſtituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; ſon état d'indigence ou de richeſſes, les ſociétés dans leſquelles il ſe lie; (*a*) enfin ſes amis, ſes lectures & ſes maîtreſſes. Or c'eſt du hazard qu'il tient ſon état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préſide au choix de ſes ſociétés, * 10. de ſes amis, de ſes lectures & de ſes maîtreſſes. Il nomme donc la plupart de ſes Inſtituteurs. De plus c'eſt le hazard qui le plaçant dans telles ou telles poſitions, allume, éteint ou modifie ſes goûts & ſes paſſions, & qui par conſéquent a la plus grande part à la formation même de ſon caractre. Le caractere eſt dans l'homme l'effet immédiat de ſes paſſions, & ſes paſſions ſouvent l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caracteres les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables * 11. Il n'eſt point de changement que le hazard ne puiſſe occaſionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'operent-ils preſque toujours à ſon inſçu? c'eſt que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât ſur lui-même l'œil le plus ſévere & le plus obſervateur. Or le plaiſir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c. le détournent également de cette obſervation. Tout le diſtrait

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes inſtruits? Vit-on habituellement avec ſes ſupérieurs en eſprit. On s'éclaire; c'eſt, me diſoit un jour un auteur célebre au deſir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talens.

de lui-même. On a d'ailleurs tant de reſpect pour ſoi, tant de vénération pour ſa conduite, on la regarde comme le produit de réflexions ſi ſages & ſi profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuſe, & l'on obéit à l'orgueil.

Le hazard a donc ſur notre éducation une influence néceſſaire & conſidérable. Les événemens de notre vie ſont ſouvent le produit des plus petits hazards. Je ſais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle ſuppoſe toujours de grandes cauſes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'eſt pour détruire les illuſions de l'orgueil qu'empruntant le ſecours des faits, je prouverai que c'eſt aux plus petits accidents, que les Citoyens les plus illuſtres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hazard agiſſant de la même maniere ſur tous les hommes, ſi ſes effets ſur les eſprits ordinaires ſont moins remarqués, c'eſt uniquement parce que ces ſortes d'eſprits ſont moins remarquables.

CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons ſouvent les hommes illluſtres.

POUR premier exemple je citerai M. de Vaucanſon. Sa dévote mere avoit un Directeur: il habitoit une cellule à laquelle la ſalle de l'horloge ſervoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes viſites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit juſque dans l'antichambre. C'eſt-là que ſeul & déſœuvré il pleuroit d'ennui, tandis

que ſa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de déſœuvrement il n'eſt point de ſenſations indifférentes, le jeune Vaucanſon bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cauſe. Sa curioſité s'éveille. Pour la ſatisfaire il s'approche des planches ou l'horloge eſt renfermée. Il voit à travers les fentes l'engraînement des roues, découvre une partie de ce mécaniſme, devine le reſte; projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier ſuccès; ſon goût pour les mécaniques ſe décide, ſes talens ſe développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laiſſe entrevoir dans la perſpective la poſſibilité du flûteur automate.

Un hazard de la même eſpece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt : ſon fils lui ſuccede : il eſt chaſſé de l'Angleterre. Milton partage ſon infortune, perd la place de Sécretaire du Protecteur; il eſt empriſonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il ſe retire enfin à la campagne & là dans le loiſir de la retraite & de la diſgrace, il compoſe le poëme, qui projetté dans ſa jeuneſſe, l'a placé au rang des plus grands hommes. —

Si Shakeſpear eût comme ſon pere, toujours été marchand de laine, ſi ſa mauvaiſe conduite ne l'eût forcé de quitter ſon commerce & ſa province; s'il ne ſe fut point aſſocié à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été pourſuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à ſe ſauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé

d'être un acteur médiocre * 12, il ne ſe fut pas fait auteur, le ſenſé Shakeſpear n'eût jamais été le célebre Shakeſpear; & quelqu'habileté qu'il eût porté dans ſon commerce de laine, ſon nom n'eût point illuſtré l'Angleterre.

C'eſt un hazard à peu près ſemblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit ſouvent, le jeune homme vivoit dans la diſſipation: le pere s'en appercevant demande en colere, ſi l'on veut faire de ſon fils un Comédien. *Plût-à-Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût auſſi bon acteur que Montroſe.* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût ſon métier; & la France doit ſon plus grand Comique au hazard de cette réponſe. Moliere, tapiſſier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de ſa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour ſa maîtreſſe, devient Poëte, compoſe Mélite, puis Cinna, Rodogune &c. Il eſt l'honneur de ſon pays, un objet d'émulation pour la poſtérité. Corneille ſage fut reſté avocat : il eût compoſé des factures oubliées comme les cauſes qu'il eût défendu. Et c'eſt ainſi que la dévotion d'une mere; la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illuſtres à l'Europe (*a*).

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de tous les écrivains célebres par leurs talents, & redevables de ces talens à de ſemblables hazards.

[*a*] On dira ſans doute que de ſemblables hazards ne produiſent de tels effets que ſur des hommes organiſés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la ſection ſuivante.

Pluſieurs philoſophes adoptent ſur ce point mon opinion. M. Bonnet (*a*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, ſelon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une ſcience; mais à quoi rapporter cette attention? au goût vif qu'on ſe ſent pour cet art ou cette ſcience. Or ce goût n'eſt pas un pur don de la nature (*b*). Naît-on ſans idées? On naît auſſi ſans goût. On peut donc les regarder comme des acquiſitions (*c*) dues aux poſitions où l'on ſe trouve. Le génie eſt donc le produit éloigné d'événemens ou de hazards à peu près pareils à ceux que j'ai cités. * 14.

M. Rouſſeau n'eſt pas de cet avis. Lui-même cependant eſt un exemple du pouvoir du hazard.

En entrant dans le monde la fortune l'attache à la ſuite d'un Ambaſſadeur. Une tracaſſerie avec ce Miniſtre lui fait abandonner la carriere politique * 15. & ſuivre celle des arts & des ſciences; il a le choix entre l'éloquence & la muſique. Egalement propre à réuſſir dans ces deux arts, ſon goût eſt quelque temps incertain: un enchaînement particulier de circonſtances lui fait enfin préférer l'éloquence: un enchaînement d'une autre eſpece eût pu en faire un Muſicien. Qui

(*a*) Voyez ſon eſſai analitique des facultés de l'ame.

[*b*] Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inſpirer, c'eſt la faute de leurs Inſtituteurs, & non celle de leur organiſation.

(*c*) La ſeule diſpoſition qu'en naiſſant l'homme apporte à la ſcience, eſt la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de ſon eſprit ſe réduiſent néceſſairement à l'obſervation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la ſection ſuivante, ce qu'eſt en nous cette faculté.

ſait ſi les faveurs d'une belle Cantatrice n'euſſent pas produit en lui cet effet * 16. Nul ne peut du moins aſſurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rouſſeau dans la carriere de l'éloquence ? C'eſt ſon ſecret; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'en ce genre ſon premier ſuccès ſuffiſoit pour fixer ſon choix.

L'academie de Dijon avait propoſé un prix d'éloquence. Le ſujet étoit bizarre (*a*). Il s'agiſſoit de ſavoir, *ſi les ſciences étoient plus nuiſibles qu'utiles à la ſociété*. La ſeule maniere piquante de traiter cette queſtion, c'étoit de prendre parti contre les ſciences. M. Rouſſeau le ſentit. Il fit ſur ce plan un diſcours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce ſuccès fit époque dans ſa vie. Delà ſa gloire, ſes infortunes & ſes paradoxes.

Frappé des beautés de ſon propre diſcours, les maximes de l'orateur * 17. deviennent bientôt celles du philoſophe ; & de ce moment livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre ſon opinion, ſoutenir que l'homme abſolument brute, l'homme ſans art, ſans induſtrie & inférieur à tout ſauvage connu, eſt cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amſterdam? il le ſoutient.

Dupe de ſa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philoſophe, & ſes erreurs deviennent les conſéquences de ſon premier ſuccès. De moindres cauſes ont ſouvent

(*a*) Celui qui propoſa ce prix crut apparemment que le ſeul moyen d'être auſſi eſtimable que tout autre, c'eſt que tout autre fut auſſi ignorant que lui.

produit de plus grands effets. Aigri enſuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la ſingularité, M. Rouſſeau quitte Paris & ſes amis. Il ſe retire à Montmorenci * 18. Il y compoſe, y publie ſon Emile, y eſt pourſuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocriſie. Eſtimé de toute l'Europe pour ſon éloquence, il eſt perſécuté en France. On lui applique ce paſſage ; *cruciatur ubi eſt, laudatur ubi non eſt* (*a*). Obligé enfin de ſe retirer en Suiſſe, de plus en plus irrité contre la perſécution, il y écrit la fameuſe lettre adreſſée à l'archevêque de Paris, & c'eſt ainſi que toutes les idées d'un homme, toute ſa gloire & ſes infortunes, ſe trouvent ſouvent enchaînées par le pouvoir inviſible d'un premier événement. M. Rouſſeau, ainſi qu'une infinité d'hommes illuſtres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hazard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à conſidérer les cauſes auxquelles les grands hommes ont été ſi ſouvent redevables de leurs talens : mon ſujet m'y forçoit. Je ne me ſuis point appeſanti ſur les détails. Je ſavois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites cauſes qui les produiſent. Je vois avec plaiſir un fleuve rouler majeſtueuſement ſes flots à travers la plaine : mais c'eſt avec effort que mon imagination remonte juſqu'à ſes ſources, pour y raſſembler le volume des eaux néceſſaires à ſon cours. C'eſt en maſſe que les objets ſe préſentent à nous : c'eſt avec peine qu'on ſe prête à leur décompoſition. Je me perſuade difficilement que la comete qui traverſe impétueuſement notre univers & le menace de ruine, ne ſoit qu'un

(*a*) Cette ſentence eſt appliquable à preſque tous les philoſophes dont les écrits ont obtenu l'eſtime publique.

compoſé plus ou moins grand d'atômes inviſibles.

En morale comme en phyſique, le grand ſeul nous frappe. On ſuppoſe toujours de grandes cauſes à de grands effets. On veut que des ſignes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croiſades entrepriſes ou ſuſpendues, des révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un Miniſtre. C'eſt faute de mémoire ou d'anecdotes ſecretes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gand de la ducheſſe de Marlborough (*a*).

Qu'on applique aux ſimples citoyens ce que je dis des empires L'on voit pareillement que leur élevation ou leur abaiſſement, leur bonheur ou leur malheur, ſont le produit d'un certain concours de circonſtances & d'une infinité de hazards imprévus & ſtériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands événemens de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'inſinuant inſenſiblement dans les fentes d'un rocher, y groſſit pour le faire un jour éclater.

Le hazard a (*b*) & aura donc toujours part à notre éducation, & ſur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans

(*a*) Une grande acreté dans la matiere ſéminale alluma, diſent les médecins, la violente paſſion d'Henri VIII. pour les femmes. C'eſt donc à cette acreté, que l'Angleterre dut la deſtruction du Papiſme. L'hiſtoire perdroit peut-être de ſa nobleſſe & de ſa dignité, ſi l'on étoit toujours attentif à remonter ainſi juſqu'aux cauſes ſecrettes des grands événemens : mais elle en ſeroit bien plus inſtructive.

(*b*) J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchainement inconnu des cauſes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre ſignification.

une nation ? qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le hazard, pour inſpirer aux hommes les deſirs de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le hazard les place rarement, c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſqu'en entier abandonnée au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a ſur elle, & de lever les contradictions qui ſe trouvent & doivent néceſſairement ſe trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des cauſes principales de la contradiction des préceptes ſur l'éducation.

EN Europe, & ſur-tout dans les pays Catholiques, ſi tous les préceptes de l'éducation ſont contradictoires, c'eſt que l'inſtruction publique y eſt confiée à deux puiſſances, dont les intérêts ſont oppoſés, & dont les préceptes en conſéquence doivent être contraires & différens.

L'une eſt la puiſſance ſpirituelle :
L'autre eſt la puiſſance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le Prince n'eſt vraiment

vraiment fort que de la force de ſa nation. Qu'elle ceſſe d'être reſpectée, le Prince ceſſe d'être puiſſant. Il deſire & doit deſirer que ſes ſujets ſoient braves, induſtrieux, éclairés & vertueux. En eſt-il ainſi de la puiſſance ſpirituelle? non : ſon intérêt n'eſt pas le même. Le pouvoir du prêtre eſt attaché à la ſuperſtition & à la ſtupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils ſoient éclairés; moins ils ont de lumieres, plus ils ſont dociles à ſes déciſions. L'intérêt de la puiſſance ſpirituelle n'eſt pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une ſecte.

Deux peuples ſont en guerre; qu'importe au pape lequel des deux ſera eſclave ou maître, ſi le vainqueur lui doit être auſſi ſoumis que le vaincu! Que les François ſuccombent ſous les efforts des Portugais; que la maiſon de Bragance monte ſur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroiſſement à ſon autorité. Qu'eſt-ce que le ſacerdoce exige d'une nation? une ſoumiſſion aveugle, une crédulité ſans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs ſe rende célebre par ſes talens ou ſes vertus patriotiques, c'eſt ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus ſont preſqu'inconnues en Eſpagne, en Portugal & par-tout où la puiſſance ſpirituelle eſt la plus redoutée.

L'ambition, il eſt vrai, eſt commune aux deux puiſſances; mais les moyens de la ſatisfaire ſont bien différens. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les paſſions.

Si c'eſt à l'amour du bien public, de la juſtice, de la richeſſe, de la gloire, que la puiſſance temporelle doit ſes guerriers, ſes magiſ-

trats, ſes négocians & ſes ſavans ; ſi c'eſt par le commerce de ſes villes, la valeur de ſes troupes, l'équité de ſon ſénat, le génie de ſes ſavans, que le Prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt au contraire ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le prêtre eſt ambitieux, mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre. * 19. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le Chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il? *la communauté des biens.* Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun? le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire? le prêtre. Lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit, qui l'accrédita? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins, il eſpéra que frappé d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage. Le ciel eſt la vraie patrie des hommes : pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les ſouverains frappés de l'eſpoir d'une grande puiſſance dans les cieux, conſentirent quelquefois à remettre au ſacerdoce, une partie de leur autorité ſur la ter-

re. Le prêtre s'en ſaiſit, & pour ſe la conſerver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne ſouffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Ariſtides, les Timoléons, enfin tous les défenſeurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il propoſa. Il inſcrivit d'autres noms dans le calendrier; & l'on le vit à ceux des anciens héros, ſubſtituer celui d'un St. Antoine, d'un St. Crepin, d'une Ste Claire, d'un St. Fiacre, d'un St. François, enfin le nom de tous ces ſolitaires qui, dangereux à la ſociété par l'exemple de leurs folles vertus, ſe retiroient dans les cloîtres & dans les déſerts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le ſacerdoce ſe flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors ſans deſirs pour les biens terreſtres, ſans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférens à leur propre bonheur & à celui de leur poſtérité. En effet ſi la vie n'eſt qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choſes d'ici bas? un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit paſſer qu'une nuit.

Pour aſſurer leur grandeur & ſatisfaire leur ambition, les puiſſances ſpirituelles & temporelles durent donc en tous pays employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'inſtruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les eſprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les paſſions (*a*).

(*a*) Vouloir détruire les paſſions dans les hommes, c'eſt vouloir y détruire l'action. Le théologien inſulte-t-il aux paſſions? c'eſt le pendule qui ſe moque de ſon reſſort, & l'effet qui méconnoît ſa cauſe.

C'eſt la probité cependant que prêchent également ces deux puiſſances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même ſignification; & ſous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée, qu'en avoit l'ancienne Rome ſous le conſulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raiſon commence à poindre, les hommes ſavent déja que pour tous, les mêmes mots ne ſont pas repréſentatifs des mêmes idées. En conſéquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur ? qu'il attache une idée nette aux expreſſions dont il ſe ſert. Le regne de l'obſcure ſcholaſtique peut diſparoître; les théologiens n'en impoſeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ne conſerveront pas du moins leur puiſſance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquiſe; les tems & les circonſtances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la néceſſité des paſſions : on ſait que c'eſt à leur conſervation qu'eſt attachée celle des empires. Les paſſions en effet ſont des deſirs vifs : ces deſirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance ſont des paſſions nuiſibles & criminelles, il en eſt autrement du deſir de s'illuſtrer par des talens & des vertus patriotiques * 21. En anéantiſſant les deſirs, on anéantit l'ame, & tout homme ſans paſſions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour ſe mouvoir.

Vous êtes, ô miniſtres catholiques! riches & puiſſans ſur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentés leur abrutiſſement,

& ces nations vaincues par d'autres, ceſſeront de vous être ſoumiſes. Il faut pour votre intérêt même, que les paſſions & les beſoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer ſa nature.

O vénérables théologiens ! ô brutes ! ô mes freres ! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les reſſorts qui le meuvent : & ſi vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abſtenez-vous de l'enſeigner. L'orgueil vous a trop long-tems égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuſe de la naiſſance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ſes cris. La cour céleſte en fut aſſourdie : pour l'appaiſer chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme ; il en fit préſent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette eſpece, la plus triſte, la plus orgueilleuſe & la plus ridicule, fut un docteur, * 23. O poupée théologienne ! ne vous obſtinez plus à vouloir détruire les paſſions ; ce ſont les principes de vie d'un état * 24. Occupez-vous du ſoin de les diriger au bien général ; eſſayez de tracer à ce ſujet le plan d'une inſtruction dont les principes ſimples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on eſt loin d'un tel plan d'inſtruction ! peu d'accord avec eux-mêmes, les parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enſeigner aux enfans. Ils n'ont encore ſur l'éducation que des idées confuſes ; & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçues dans la premiere jeuneſſe.

QU'ON me pardonne ſi pour faire plus vivement ſentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je ſuis forcé de deſcendre à un ton peu noble : le ſujet l'exige. C'eſt dans les maiſons religieuſes & deſtinées à l'inſtruction des jeunes filles que ces contradictions ſont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il eſt huit heures du matin : c'eſt le tems de la conférence, celui où dans un diſcours ſur la pudeur, la ſupérieure prouve qu'une Penſionnaire ne doit jamais lever les yeux ſur un homme. Neuf heures ſonnent ; le maître à danſer eſt au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à ſon écoliere : levez cette tête & regardez toujours votre danſeur. Or lequel croire du maître de danſe ou de la prieure ? la penſionnaire l'ignore ; & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réſerve que la ſeconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'inſtruction, ſinon aux deſirs contradictoires qu'ont les parens, que leur fille ſoit à la fois agréable & réſervée, & qu'elle joigne la pruderie du cloitre aux graces du théâtre ? ils veulent concilier les inconciliables (*a*).

L'inſtruction Turque eſt peut-être la ſeule con-

(*a*) On deſire qu'une fille ſoit vraie & ingénue. On lui préſente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parens veulent donc qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, ſuivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle ſoit l'une ou l'autre.

ſéquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les préceptes de l'éducation ſeront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? le plus grand avantage public, c'eſt-à-dire, le plus grand plaiſir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parens perdent-ils cet objet de vue; ils errent çà & là dans les voies de l'inſtruction. La mode ſeule eſt leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une Muſicienne, il faut lui payer un Maître de Muſique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un Maître de Morale.

Lorſqu'une Mere s'eſt chargée de l'éducation de ſa fille, elle lui dit le matin en mettant ſon rouge que la beauté n'eſt rien, que la bonté & les talens ſont tout (*a*). L'on entre en ce moment à la toilette de la Mere : chacun répete à la petite fille qu'elle eſt jolie : on ne la loue pas une fois l'an ſur ſes talens, (*b*) & ſon humanité : d'ailleurs les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures : & l'on veut cependant que la petite fille ſoit indifférente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ſes idées!

(*a*) Aſſure-t-on une fille que ſans talens on reſte ſans époux? elle apprendra demain que la plus ſotte de ſes compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot & qu'on n'épouſe plus que la dot.

(*b*) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'eſt que la beauté eſt réellement la qualité la plus intéreſſante, la plus déſirable dans celle à qui l'on fait viſite, & dont on n'eſt ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne ſont jamais qu'en viſite. ----

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier devoir qu'on lui preſcrit, c'eſt l'obſervation des loix : le ſecond c'eſt leur violation lorſqu'on l'offenſe ; il doit en cas d'inſulte ſe battre ſous peine de deshonneur. Lui prouve-t-on que c'eſt par des ſervices rendus à la patrie qu'on obtient la conſidération de ce monde & la gloire céleſte? quels modeles d'imitation lui propoſe-t-on? un moine, un dervis fanatique & fainéant dont l'intolérance a porté le trouble & la déſolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à ſon fils la fidélité à ſa parole. Un théologien ſurvient & dit à ce fils, qu'on n'en eſt pas tenu envers les ennemis de Dieu : que Louis XIV. par cette raiſon révoqua l'édit de Nantes donné par ſes ancêtres ; que le pape a décidé cette queſtion, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils ſont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu de vérité : que c'eſt à leur haine pour le menſonge qu'on reconnoît ſes adorateurs, * 26. Eſt-il deſcendu de chaire ? il convient qu'il eſt très-prudent de la taire, * 27. que lui-même en louant la vérité ſe garde bien de la dire, * 28. L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écriroit l'hiſtoire vraie de ſon tems, ſouleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité * 29. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la perſécution eſt le muet, le ſot ou le menteur.

Qu'à force de ſoins un Inſtituteur parvienne enfin à inſpirer à ſon éleve la douceur & l'humanité, le Directeur entre & dit à cet éleve,

qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs ; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne penſe pas comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe ? l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette Science ; l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes : le prêtre s'y oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux ? il en abſorbe les rayons dans les ténebres de ſa ſcholaſtique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obſcurité, l'une des mots, * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reſte l'on ne rapporte point à la ſeule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernemens. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidele, d'être fûr dans la ſociété & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorſqu'en Angleterre même, le Gouvernement, ſous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique ? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits ?

On veut qu'au ſortir du college, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte : eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des fem-

mes, (*a*) un jeune homme peut vivre ſans deſir au milieu d'elles? la ſtupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorſque le gouvernement fait bâtir des ſalles d'opéra; lorſque l'uſage en ouvre l'entrée à la jeuneſſe, que jalouſe de ſa virginité elle voie toujours d'un œil indifférent, un ſpectacle où les tranſports, les plaiſirs & le pouvoir de l'amour, ſont peints des plus vives couleurs, & où cette paſſion pénetre dans les ames par les organes de tous les ſens? (*b*).

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & ſur-tout de la papiſte. Dans le brouillard de ſes préceptes, comment reconnoître le ſentier de la vertu? le Catholique s'en écarte donc ſouvent. Auſſi ſans principes fixes à cet égard, c'eſt aux poſitions où il ſe trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtreſſes que le hazard lui donne, qu'il doit ſes vices ou ſes vertus. Mais eſt-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard & comment faire pour y réuſſir?

(*a*) Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour; que faire? inſtituer des exercices violens & en inſpirer le goût à la jeuneſſe. L'exercice eſt en ce genre le ſermon le plus efficace. Plus on tranſpire, plus on dépenſe d'eſprits animaux, moins il reſte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des ſauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuiſement éprouvés dans des chaſſes longues & pénibles.

[*b*] Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les ſalles d'opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos uſages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne ſuis, ni ennemi des ſpectacles ni ſur ce point de l'avis de Mr. Rouſſeau. Les ſpectacles, ſont ſans contredit un plaiſir. Or il n'eſt point de plaiſirs qui dans les mains d'un Gouvernement ſage, ne puiſſent devenir un principe productif de vertu, lorſqu'il en eſt la recompenſe.

N'enſeigner que le vrai. L'erreur ſe contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puiſſances qui diviſées d'intérêt, enſeigneront toujours deux morales * 31. contradictoires.

Par quelle fatalité ! dira-t-on preſque tous les peuples ont-ils confié au ſacerdoce l'inſtruction morale de leur jeuneſſe ! qu'eſt-ce que la morale des Papiſtes ? un compoſé de ſuperſtitions. Cependant il n'eſt rien qu'à l'aide de la ſuperſtition, le ſacerdoce n'exécute. C'eſt par elle qu'il dépouille les Magiſtrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'eſt par elle qu'il ſoumet les Peuples, qu'il acquiert ſur eux une puiſſance ſouvent ſupérieure aux loix ; & par elle enfin qu'il corrompt juſqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? Il n'en eſt qu'un : c'eſt de refondre en entier cette ſcience. Il faudroit qu'un nouvel eſprit préſidât à la formation de ſes nouveaux principes, & que tous tendiſſent à l'avantage public.

Il eſt tems que ſous le titre de ſaints Miniſtres de la Morale, les Magiſtrats la fondent ſur des principes ſimples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puiſſent ſe former des idées également juſtes & préciſes. Mais la ſimplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes paſſions des hommes ?

Leurs deſirs peuvent être différens ; mais leur maniere de voir eſt eſſentiellement la même : ils agiſſent mal & voient bien. Tous naiſſent avec l'eſprit juſte ; tous ſaiſiſſent la vérité, lorſqu'on la leur préſente clairement. Quant à la jeuneſſe, elle en eſt d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils ſont. Ce n'eſt pas ſans peine

qu'on parvient à fauſſer l'eſprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de tems en tems à la lueur de la raiſon naturelle, la fauſſeté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur ſubſtituer des idées nouvelles? un pareil changement dans les idées ſuppoſe du tems & des ſoins, & cette tâche eſt trop pénible pour la plupart des hommes, qui ſouvent deſcendent au tombeau, ſans avoir encor acquis d'idées nettes & préciſes de la vertu.

Quand en auront-ils de ſaines ? lorſque le ſyſtême religieux ſe confondra avec le ſyſtême du bonheur nationnal ; lorſque les Religions, inſtrumens habituels de l'ambition ſacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Eſt-il poſſible d'imaginer une telle Religion, l'examen de cette queſtion mérite l'attention du ſage. Je jetterai donc en paſſant un coup d'œil ſur les fauſſes Religions.

CHAPITRE XI.

Des fauſſes religions.

TOUTE *Religion*, dit Hobbes *fondée ſur la crainte d'un pouvoir inviſible, eſt un conte qui avoué d'une nation, porte le nom de religion, déſavoué de cette même nation, porte le nom de ſuperſtition.* Les neuf incarnations de Wiſtnou ſont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriſerai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre Re-

ligion eſt fauſſe : la mienne ſeule eſt la vraie (*a*). Mais eſt-elle reconnue pour telle par l'univers? non ; la terre gémit encore ſous une multitude de temples conſacrés à l'erreur. Il n'en eſt aucune qui ne ſoit la Religion de quelques contrées.

L'hiſtoire des Numa, des Zoroaſtres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être conſidérées comme des inſtitutions politiques, qui ont une grande influence ſur le bonheur des nations. Je penſe donc, puiſque l'eſprit humain produit encore de tems en tems des religions nouvelles, qu'il eſt important pour les rendre le moins malfaiſantes poſſible, d'indiquer le plan à ſuivre dans leur création.

Toutes les religions ſont fauſſes, à l'exception de la religion chrétienne, mais je ne la confonds pas avec le Papiſme.

CHAPITRE XII.

Le Papiſme eſt d'inſtitution humaine.

LE Papiſme n'eſt aux yeux d'un homme ſenſé qu'une pure idolatrie * 32. L'Egliſe Romaine n'y voyoit ſans doute qu'une inſtitution humaine, lorſqu'elle faiſoit de cette religion un uſage ſcandaleux, un inſtrument de ſon avarice & de ſa grandeur ; qu'elle s'en ſervoit pour favoriſer

(*a*) Peut-être cette aſſertion paroîtra-t-elle abſurde. Au reſte cette abſurdité m'eſt commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, eſt l'effet de l'orgueil. Si chacun croit ſa religion la meilleure, c'eſt que chacun ſe dit : *qui ne penſe pas comme moi, a tort.* Je le dis donc comme les autres.

les projets criminels des Papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, diſent les Papiſtes, ſont calomnieuſes.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il eſt vraiſemblable que des Chefs d'Ordres monaſtiques regardaſſent la religion comme divine, lorſque pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre ſainte quiconque mouroit ſans leur rien laiſſer; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement profeſſée, lorſqu'ils ſe rendoient * 33. propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur diſtribuer; ſi les Papes croyent réellement pratiquer la juſtice & l'humilité, lorſqu'ils ſe déclaroient les diſtributeurs des Royaumes de l'Amérique ſur leſquels ils n'avoient aucun droit; lorſque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde * 34. entre les Eſpagnols & les Portugais; lorſqu'ils prétendoient enfin commander aux Princes, ordonner de leur temporel & diſpoſer arbitrairement des couronnes.

O Papiſtes! examinez quelle fut en tous les ſiecles la conduite de votre Egliſe! Eut-elle intérêt d'entretenir garniſon Romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes? (c'eſt l'intérêt de toute ſecte ambitieuſe.) Elle inſtitua un grand nombre d'Ordres religieux; fit conſtruire & renter un grand nombre de monaſteres; eut enfin l'adreſſe de faire ſoudoyer cette milice eccléſiaſtique, par les nations même où elle l'établiſſoit.

Le même motif lui faiſant déſirer la multiplication du clergé ſéculier, elle multiplia les ſacremens; & les peuples pour ſe les faire adminiſtrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs

prêtres. Il égala bientôt celui des ſauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moiſſons; & ces prêtres ſéculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ſes intérêts, & jouir ſans partage de leur affection, l'Egliſe voulut encore que célibataires forcés, ils vécuſſent ſans femmes, ſans enfans, mais d'ailleurs dans un luxe & une aiſance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'eſt pas tout, pour accroître encore & ſa richeſſe & ſon pouvoir, l'Egliſe romaine tenta ſous le nom du denier St. Pierre ou autre, de lever des impôts dans tous les Royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit ſous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés ſur le Paradis.

Or lorſqu'en tous les ſiecles on voit le ſacerdoce ſacrifier conſtamment la vertu au deſir de la grandeur & de la richeſſe : lorſqu'en étudiant l'hiſtoire des Papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve ſi différente de celle preſcrite par l'Evangile, comment imaginer que les Chefs de cette Religion, aient vu en elle autre choſe qu'un moyen d'envahir la puiſſance & les tréſors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des Moines, du Clergé & des Pontifes, un Réformé peut, je crois, montrer pour la juſtification de ſa croyance & l'avantage des nations, que le Papiſme ne fut jamais qu'une inſtitution humaine. Mais pourquoi les Religions n'ont-elles été juſqu'à préſent que locales? ſeroit-il poſſible d'en concevoir une qui devînt univerſelle?

CHAPITRE XIII.

De la Religion univerſelle.

UNE Religion univerſelle ne peut être fondée que ſur des principes éternels, invariables & qui ſuſceptibles comme les propoſitions de la Géométrie, des démonſtrations les plus rigoureuſes, ſoient puiſées dans la nature de l'homme & des choſes. Eſt-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations? oui ſans doute : & s'ils varient, ce n'eſt que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hazard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les Sociétés, quelle eſt la premiere & la plus ſacrée? celle qui promet à chacun la propriété de ſes biens, de ſa vie & de ſa liberté.

Eſt-on propriétaire incertain de ſa terre? on ne laboure point ſon champ, on ne cultive point ſon verger. Une nation eſt bientôt ravagée & détruite par la famine. Eſt-on propriétaire incertain de ſa vie & de ſa liberté? l'homme toujours en crainte eſt ſans courage & ſans induſtrie : uniquement occupé de ſa conſervation perſonnelle & reſſerré en lui-même, il ne porte point ſes vues au dehors, il n'étudie point la ſcience de l'homme, il n'en obſerve ni les deſirs, ni les paſſions. Ce n'eſt cependant que dans cette connoiſſance préliminaire, qu'on peut puiſer celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix ſi néceſſaires

aux

aux ſociétés, leur ſont-elles encore inconnues? Pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par ſa raiſon coopérât à ſon bonheur, & que dans les ſociétés nombreuſes * 36, le Chef-d'œuvre d'une excellente légiſlation fût comme celui des autres Sciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme: je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire & par conſéquent de raiſon. J'ai voulu que ta raiſon d'abord éguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtrumens du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les Sciences de premiere néceſſité : j'ai voulu que cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers la ſociété, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoiſſance de la meilleure légiſlation poſſible.

Voilà le ſeul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le ſeul qui puiſſe devenir univerſel, le ſeul digne d'un Dieu & qui ſoit marqué de ſon ſceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du menſonge. La volonté d'un Dieu juſte & bon, c'eſt que les fils de la terre ſoient heureux & qu'ils jouiſſent de tous les plaiſirs compatibles avec le bien public.

Tel eſt le vrai culte, celui que la Philoſophie doit révéler aux nations. Nuls autres ſaints dans une telle religion que les Bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgues, les Solons, les Sydney, que les Inventeurs de quelque art, de quelque plaiſir nouveau, mais conforme à l'intérêt géné-

ral : nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la ſociété & les atrabilaires ennemis de ſes plaiſirs.

Les prêtres ſeront-ils un jour les apôtres d'une telle religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus ſur les principes de la morale & de la légiſlation, [qui ne ſont eſſentiellement que la même ſcience,] y ont été amoncélés par leur politique. Ce n'eſt plus déſormais que ſur la deſtruction de la plupart des Religions, qu'on peut dans les Empires jetter les fondemens d'une morale ſaine. Plût à Dieu que les prêtres ſuſceptibles d'une ambition noble, euſſent cherché dans les principes conſtitutifs de l'homme, les loix invariables ſur leſquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des ſociétés! plût à Dieu que les ſyſtêmes religieux puſſent devenir le Palladium de la félicité publique! c'eſt aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée ſur la reconnoiſſance publique. Ils pourroient ſe dire chaque jour, C'eſt par nous que les mortels ſont heureux. Une telle grandeur, une gloire auſſi durable, leur paroît vile & mépriſable. Vous pouviez, ô Miniſtres des autels! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux! vous avez préféré de commander à des ſuperſtitieux & à des eſclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'inſtrument de leur malheur & les deſtructeurs de la vraie morale.

La morale fondée ſur des principes vrais, eſt la ſeule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37. ne trouvât à ſe ſatisfaire que dans une religion myſtérieuſe; que les amis du merveilleux ſachent du moins par-

mi les Religions de cette eſpece, quelle eſt celle dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions ſans leſquels une Religion eſt deſtructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépenſe conſidérable, eſt ſans contredit une religion nuiſible. Il faut qu'à la longue ſon intolérance dépeuple l'empire, & que ſon culte trop coûteux le ruine. * 38. Il eſt des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvens, douze mille prieurés; quinze mille chapelles, treize cens abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à deſſervir quarante-cinq mille paroiſſes; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminariſtes & d'Eccléſiaſtiques de toute eſpece. Leur nombre total compoſe au moins celui de trois cens mille hommes. Leur dépenſe (*a*) ſuffiroit à l'en-

(*a*) Dans tout pays où l'on comptera 300, 000 tant Curés, qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque Prêtre l'un portant l'autre coûte au moins par jour un écu à l'Etat. Or pour ſubvenir à cet entretien, quelles ſommes prodigieuſes en fonds de terres, rentes, dixmes, penſions, impôts, de meſſes, conſtructions de bâtimens, réparations de Presbyteres & de Chapelles, fonds de jardin, tréſors de Paroiſſes & de Confrairies, ornemens d'Egliſe, argenterie, aumônes, louages de chaiſes, baptêmes, offrandes, mariages, enterremens, ſervices, quêtes, diſpenſes, honoraires de Prédicateurs, Miſſions, &c. le Sacerdoce ne leve-t-il pas ſur une Nation?

En dixmes ſeules le Clergé tire des terres cultivées d'un

tretien d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion auſſi à charge à un Royaume preſqu'autant de produit que tous ſes propriétaires. En France l'arpent de terre labourable loué ſix ou ſept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au ſeptier. Le Prêtre pour ſa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bon an mal an, évalué à 9 ou 10 livres. Le Prêtre récolte en ſus 50 bottes de paille eſtimées 6 livres. Plus la dixme de l'avoine & de ſa paille eſtimées 40 ou 50 ſols. Total 17 livres 10ſ. que le Prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le Propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & ſur laquelle ſomme ce Propriétaire eſt obligé de payer le dixieme, d'entretenir ſa ferme, de ſupporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immenſe richeſſe des Prêtres. En réduit-on le nombre à 200,000? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, & par conſéquent à deux cens dix millions par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne ſoudoieroit-on pas avec cette ſomme? un Gouvernement ſage ne peut donc s'intéreſſer à la conſervation d'une Religion ſi diſpendieuſe & ſi à charge aux ſujets. En Autriche, en Eſpagne, en Baviere & peut-être même en France, les Prêtres (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) ſont plus riches que les Souverains.

Quel remede à cet abus? il n'en eſt qu'un : c'eſt de diminuer le nombre des Prêtres; mais il eſt des Religions (telle eſt la Catholique) dont le culte en ſuppoſe un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des Sacremens. Moins il y aura de Prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds ſont ſacrés. Pourquoi? ſeroit-ce parce qu'ils ſont en partie uſurpés ſur les pauvres? le Clergé n'en eſt que dépoſitaire. Il ne peut donc prélever ſur ces mêmes biens que les gages, abſolument néceſſaires à l'entretien des Adminiſtrateurs. J'obſerverai même à ce ſujet que la puiſſance temporelle étant ſpécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de ſe charger elle-même de l'adminiſtration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volé aux pauvres. Mais quel uſage en faire? les employer exactement au ſoulagement des malheureux, ſoit par des aumônes, ſoit par des diminutions d'impôts, ſoit par l'acquiſition de petits domaines, qui, diſtribués à ceux que leur miſere en a dépouillés, les rendroit Citoyens, en les rendant Propriétaires.

état * 39, ne peut être long-tems la religion d'un Empire éclairé & policé * 40. Un peuple qui s'y ſoumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & l'aiſance des prêtres; & chacun des citoyens n'eſt qu'un ſerf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion ſoit, & peu couteuſe * 41. & tolérante. Il faut que ſon Clergé, ne puiſſe rien ſur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'eſprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Miniſtres des autels? ignore-t-on les barbaries commiſes par leur intolérance? que de ſang répandu par elle? la terre en eſt encore abreuvée. Pour aſſurer la paix des Nations, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile. L'Eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui ſans doute ſera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une Religion ſoit douce & humaine;

Que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſévere;

Qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes * 42. agréables;

Que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général; la religion qui les étouffe produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais de Heros, d'hommes illuſtres & de grands citoyens.

Une religion eſt-elle gaie? ſa gaieté ſuppoſe une noble confiance dans la bonté de l'Etre ſu-

prême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtimens éternels? pourquoi mettre ainſi le nom de la Divinité au bas du portrait du Diable? Pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de Jeſus, faire un eſclave vil & puſillanime? ce ſont les méchans qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables; lorſque l'homme diſtingué par ſes talens & ſes vertus, n'eſt point aſſuré de la faveur du ciel; lorſqu'un deſir momentané, un mouvement de colere, ou l'omiſſion d'une meſſe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenſes céleſtes ne ſoient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuſes, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fauſſes de la vertu: de telles récompenſes ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéiſſance aveugle & la diſcipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer auſſi l'art de ſauter, de danſer, de voltiger ſur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme ſe feſſe ou faſſe le ſaut périlleux.

Si l'on a jadis diviniſé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore diviniſé le bien public? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore ſon culte, ſon temple & ſes Prêtres * 43? Par quelle raiſon enfin faire une vertu ſublime de l'abnégation de ſoi-même? l'humanité eſt dans l'homme la ſeule vertu vraiment ſublime: c'eſt la premiere & peut-être la ſeule que les Religions doivent inſpirer aux hommes; elle renferme en elle preſque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favoriſe la vileté & la pareſſe * 44. monaſtique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un Peuple? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'eſt le mépris des Grecs & des Romains pour les Peuples eſclaves, c'eſt le ſentiment juſte & fier de leurs forces & de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur ſoumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc ſon utilité. Loin de combattre, que la Religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choſes terreſtres : que tout Citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puiſſance de ſa Patrie : que la religion panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances ſoient réunies comme à Rome, dans les mains des Magiſtrats * 45 : que la voix du ciel ſoit déſormais celle du bien public; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuſe au Peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fauſſes Religions quelles ont été moins nuiſibles au bonheur des hommes :

LA premiere que je cite, c'eſt la Religion païenne. Mais lors de ſon inſtitution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le ſy-

ſtême allégoriſé de la Nature. Saturne étoit le tems, Cérès la matière, Jupiter l'eſprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la Nature. En la conſidérant comme Syſtême religieux, étoit-il ſi abſurde (*a*) d'honorer ſous divers noms les différens attributs de la Divinité ?

Dans les Temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de Fortune, qu'adoroit-on ? Jupiter, tour-à-tour conſidéré comme ſage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fecondant l'Univers. Eſt-il plus raiſonnable d'édifier ſous les noms de St. Euſtache, de St. Martin ou de St. Roch, des égliſes à l'Etre ſuprême ? mais les Païens s'agenouilloient devant des ſtatues de bois ou de pierre. Les Catholiques en font autant ; & ſi l'on en juge par les ſignes extérieurs, ils ont ſouvent pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reſte je veux que la Religion païenne ait été réellement la plus abſurde : c'eſt un tort à une Religion d'être abſurde : ſon abſurdité peut avoir des conſéquences funeſtes. Cependant ce tort n'eſt pas le plus grand de tous, & ſi ſes principes ne ſont pas entierement deſtructifs du bonheur public, & que ſes maximes puiſſent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'eſt encore la moins mauvaiſe de toutes.

Telle étoit la Religion païenne. Jamais d'obſtacles mis par elle aux projets d'un Légiſlateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nul guerre

(*a*) Nous ſommes étonnés de l'abſurdité de la Religion Païenne. Celle de la Religion Papiſte étonnera bien davantage un jour la Poſtérité.

entre ſes Sectateurs que ne put prévenir l'attention la plus légere des Magiſtrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point néceſſairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domeſtiques ſuffiſoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes, quelques Colleges de Prêtres, quelques fêtes pompeuſes ſuffiſoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les tems où la ceſſation des travaux de la campagne permet à ſes habitans de ſe rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaiſirs. Quelques magnifiques que fuſſent ces fêtes, elles étoient rares & par conſéquent peu diſpendieuſes. La Religion païenne n'avoit donc eſſentiellement aucun des inconvéniens du Papiſme.

Cette Religion des Sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impreſſions fortes, qu'il eſt quelquefois néceſſaire au Légiſlateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action ſoumettoit la Nature entiere à l'empire de la Poéſie, vivifioit toutes les parties de l'Univers, animoit tout. Le ſommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaiſſeur des forêts, la ſource des ruiſſeaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déeſſes vivoient en ſociété avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit ſouper chez le roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'aſſeyoient parmi les Dieux ; Latone avoit ſes autels : Hercule déifié épouſoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les

bocages de l'Eliſée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y tranſporta les Houris, étoient le ſéjour des guerriers & des hommes illuſtres en tous les genres. C'eſt-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient ſous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'eſt-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'eſpece d'exercice & de chant qui ſur la terre avoit fait l'occupation des Héros & des Poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les ſuivoient encor dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le deſir le plus vif, l'intérêt le plus puiſſant des Payens ? Celui de ſervir leur Patrie par leurs talens, leur courage, leur intégrité, leur généroſité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de ſe rendre chers à ceux avec qui ils devoient dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthouſiaſme qu'une Légiſlation ſage donne pour la vertu & les talens, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paſſions, les anciens Légiſlateurs ne ſe propoſoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple ſans deſir ? Sont-ce des Commerçans, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Miniſtres habiles ? Non : mais des Moines.

Un peuple ſans induſtrie, ſans courage, ſans richeſſes, ſans ſcience, eſt l'eſclave né de tout voiſin aſſez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paſſions aux hommes ; & la Religion payenne n'en éteignoit point en eux le feu ſacré

& vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs, & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces Peuples. C'étoit de ce ſeul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit dans les Bardes, les Diſtributeurs de la gloire & les Prêtres du Temple de la renommée (*a*). Le ſilence des Bardes étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poëtes. Séveres & incorruptibles habitans d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la baſſeſſe de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût oſé célébrer un nom que l'eſtime publique n'eût pas déja conſacré. Pour obtenir cette eſtime, il falloit avoir rendu des ſervices à la Patrie. Le deſir religieux & vif d'une rénommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illuſtrer par leurs talens & leurs vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la payenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation!

Mais comment établir cette religion dans une ſociété déja formée? On ſait quel eſt l'attachement du peuple pour ſon culte, pour ſes Dieux actuels, & ſon horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

(*a*) L'avantage de cette Religion ſur les autres eſt inappréciable : elle ne récompenſe que les talens & les actions utiles à la Patrie : & le Paradis eſt dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & de vertus auſſi folles qu'inutiles à la ſociété.

Ce moyen eſt peut-être plus facile qu'on ne penſe. Que chez un Peuple la raiſon ſoit tolérée, elle ſubſtituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y ſubſtitua-t-elle que le Déiſme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité! Mais le culte rendu à la Divinité ſe conſerveroit-il long-tems pur? le peuple eſt groſſier: la ſuperſtition eſt ſa religion. Les temples élevés d'abord à l'Eternel ſeroient bientôt conſacrés à ſes diverſes perfections: l'ignorance en feroit autant de Dieux. Soit; & juſque-là que le Magiſtrat la laiſſe faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magiſtrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & ſur-tout de la ſuperſtition, ne la perde point de vue; qu'il la reconnoiſſe quelque forme qu'elle prenne; qu'il s'oppoſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un Magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de Sénateur & de Miniſtre des autels, * 47. le Prêtre ſera toujours en lui ſubordonné au Sénateur, & la religion toujours ſubordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit: le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le Magiſtrat peut remplir cette noble fonction? Qui mieux que lui peut faire ſentir, & les motifs d'intérêt général ſur leſquels ſont fondées les loix particulieres, & l'indiſſolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puiſſance n'auroit pas ſur les eſprits une inſtruction morale donnée par un ſénat? Avec quels reſpects les peuples n'en recevroient-ils pas

les déciſions? C'eſt uniquement du Corps Légiſlatif qu'on peut attendre une Religion bienfaiſante, & qui d'ailleurs peu coûteuſe & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talens & des vertus, & n'auroit enfin comme la Légiſlation que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magiſtrats éclairés ſoient revêtus de la puiſſance temporelle & ſpirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques diſparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale & ſe formeront la même idée d'une Science, dont il eſt ſi important que tous ſoient également inſtruits.

Peut-être s'écoulera-t-il pluſieurs ſiecles avant de faire dans les fauſſes Religions les changemens qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il juſqu'à ce moment? Que les hommes n'auront que des idées confuſes de la morale ; idées qu'ils devront à la différence de leurs poſitions, & au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes préciſément dans le même concours de circonſtances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes inſtructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'eſprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NOTES.

1. LA ſcience de l'homme eſt la ſcience des Sages. Les intrigans ſe croient à cet égard fort ſupérieurs au Philoſophe. Ils connoiſſent en effet mieux que lui la cotterie du Miniſtre : ils conçoivent en conſéquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? qu'ils écrivent ſur l'homme, qu'ils publient leurs penſées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le Miniſtre connoît mieux que le Philoſophe le détail des affaires. Ses connoiſſances en ce genre ſont plus étendues : mais ce dernier a plus le loiſir d'étudier le cœur humain & le connoît mieux que le Miniſtre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude ſont deſtinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, ſe faſſe ami & protecteur des Lettres. Avant la défenſe faite à Paris de ne plus imprimer que des Catéchiſmes & des Almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens inſtruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des Savans en démontrerent les avantages. Le Miniſtre qui ſe trouvoit alors à la tête des Finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par ſon ſecours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur eſprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, ſinon des gens de génie, du moins des gens d'eſprit & de ſens. Mais comme je le prouverai dans la ſuite de cet ouvrage, c'eſt tout ce que peut la ſcience perfectionnée de l'éducation & c'eſt aſſez. Une nation généralement compoſée de pareils hommes, ſeroit ſans contredit, la premiere de l'Univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques ; on permet la vente des Opéras, des Comédies, des Romans, & même de quelques bons livres de Géométrie & de Médecine. En tout autre genre l'ouvrage ſupérieur & réputé tel du reſte de l'Europe, eſt un ouvrage proſcrit. Tels ſont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rouſſeau, des Monteſquieu, &c. En France l'approbation du cenſeur eſt pour l'auteur preſque toujours un certificat de ſottiſe. Elle annonce un livre ſans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en penſera point, parce

qu'il n'excitera point l'envie, ne bleſſera point l'orgueil de perſonne & ne répétera que ce que tout le monde ſait. L'éloge général & du moment eſt preſque toujours excluſif de l'éloge à venir.

5. Le Scholaſtique, dit le proverbe Anglois, n'eſt qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raiſon du Philoſophe, ni l'affabilité du Courtiſan, n'eſt qu'un objet ridicule.

6. Quelle eſt la ſcience des ſcholaſtiques ? celle d'abuſer des mots & d'en rendre la ſignification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les Magiciens édifioient des châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les Scholaſtiques héritiers de la puiſſance des anciens magiciens, ont par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une ſcience aux plus abſurdes rêveries. S'il eſt un moyen de détruire leurs enchantemens, c'eſt de leur demander la ſignification préciſe des mots dont ils ſe ſervent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes ? le charme ceſſe & le preſtige de la ſcience diſparoît. Qu'on ſe défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment uſage du langage de l'école. La langue uſuelle ſuffit preſque toujours à des idées claires. Qui veut inſtruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il eſt peu de Pays où l'on étudie la Science de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur eſprit ſur des ſujets de cette eſpece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raiſonnement. Le mot *raiſonnable* eſt aujourd'hui devenu ſynonime d'*incrédule*. Le Clergé ſoupçonne apparemment que les motifs de la Foi, comme les petites ailes données à Mercure, ſont trop foibles pour la ſoutenir. *Pour être Philoſophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment, & pour être fidele il faut croire aveuglément*. Mallebranche ne s'apperçoit pas que de ſon Fidele, il fait un Sot. En effet, en quoi conſiſte la ſottiſe ? à croire ſans un motif ſuffiſant pour croire ; on me citera à ce ſujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier : il parloit à Dieu ; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui ſans être ce Charbonnier, ſe vante d'une foi aveugle, & d'une croyance ſur *oui dire*, eſt donc un homme enorgueilli de ſa ſottiſe.

8. Qu'on s'amuſe un moment de la peinture d'un ridicule ; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette eſpece ſuppoſe beaucoup d'eſprit dans le Peintre qui le deſſine. Que lui doit la Société ? un tribut de reconnoiſſance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté ſur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce ſervice, ſe rendroit elle-même ridicule. „ Qu'importe, dit un

„ Anglois, que tel Bougeois ſoit ſingulier dans ſon humeur; „ tel Petit-Maître recherché dans ſes habits, que telle Co- „ quette enfin ſoit minaudiere? elle peut rougir, blanchir, „ moucheter ſon viſage, & coucher avec ſon amant, ſans „ envahir ma propriété ou diminuer mon commerce. L'en- „ nuyeux froiſſement d'un éventail qui s'ouvre & ſe refer- „ me ſans ceſſe n'ébranle point nos Conſtitutions. " Une Nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un Petit-Maître, eſt à coup ſûr une Nation frivole.

9. Toutes les Nations ont reproché aux François leurs frivolités. „ Si le François, diſoit autrefois M. de Saville, eſt „ ſi frivole, l'Eſpagnol ſi grave & ſi ſuperſtitieux, l'Anglois „ ſi ſérieux & ſi profond, c'eſt un effet de la différente for- „ me de leur Gouvernement. C'eſt à Paris que doit ſe fixer „ l'homme curieux de bijoux & de parler ſans rien dire: „ c'eſt Madrid & Lisbonne que doit habiter quiconque aime „ à ſe donner la diſcipline & à voir brûler ſes ſemblables; „ & c'eſt à Londres enfin que doit vivre quiconque veut „ penſer & faire uſage de la faculté qui diſtingue principale- „ ment l'Homme de la Brute. Selon M. de Saville, il n'eſt „ que trois objets dignes de réflexion; la Nature, la Reli- „ gion & le Gouvernement. Or le François, ajoute-t-il, „ n'oſe penſer ſur ces objets. Ses livres inſipides pour des „ Hommes, ne peuvent donc amuſer que des Femmes. La „ liberté ſeule éleve l'eſprit d'une Nation, & l'eſprit de la „ Nation celui de ſes Ecrivains. En France les ames ſont „ ſans énergie. Le ſeul Auteur eſtimable que j'en aime, c'eſt „ Montagne. Peu de ſes Concitoyens ſont dignes de l'ad- „ mirer: pour le ſentir, il faut penſer, & pour penſer, il faut „ être libre. "

10. Les Jéſuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur Ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences; s'ils n'ont point eu de Newton en Phyſique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Aſtronomie, de Pot en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine &c., ce n'eſt pas que ces Religieux ne ſe recrutaſſent parmi les Ecoliers de leurs Colleges, qui annonçoient le plus de génie. On ſait d'ailleurs que les Jéſuites dans le ſilence de leurs maiſons, n'étoient diſtraits de leurs études par aucun ſoin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquiſition des talens. Pourquoi donc ont-ils donné ſi peu d'hommes illuſtres à l'Europe? c'eſt qu'entourés de Fanatiques & de Superſtitieux, un Jéſuite n'oſe penſer que d'après ſes Supérieurs: c'eſt que d'ailleurs forcés de s'appliquer quelques années à l'étude des Caſuiſtes & de la Théologie, cette étude répugne à la ſaine raiſon

raiſon & doit la corrompre en lui. Comment conſerver ſur les bancs un eſprit juſte ? l'habitude de le ſophiſtiquer le fauſſe.

11. Si tous les Savoyards ont à certains égards le même caractere ; c'eſt que le hazard les place dans des diſpoſitions à peu près ſemblables & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous ſont-ils voyageurs ? c'eſt qu'il faut de l'argent pour vivre & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi ſont-ils laborieux ? c'eſt que tous ſont indigens : c'eſt que ſans ſecours & ſans protection dans le Pays où ils ſe tranſplantent, ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi ſont-ils fideles & actifs ? c'eſt que pour être employés de préférence aux Nationnaux, il faut qu'ils les ſurpaſſent en activité & fidélité. Pour quelle raiſon enfin ſont-ils tous économes ? c'eſt qu'attachés, comme tous les hommes à leur Pays natal, ils en ſortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Suppoſons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inſpirer à un jeune homme les vertus du Savoyard : que faire ? le placer dans la même poſition ; confier quelque tems ſon éducation au malheur & à l'indigence. Le beſoin & la néceſſité ſont de tous les Inſtituteurs les ſeuls dont les leçons ſont toujours écoutées, & les conſeils toujours efficaces. Mais ſi les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y ſubſtituer ? Je l'ignore : nulle qui ſoit auſſi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on deſiroit en lui. Qui peut être ſurpris du peu de ſuccès d'une éducation inſuffiſante ?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un ſeul rôle, c'étoit le Spectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri : l'extrait de la République des Lettres Janvier 1685. dans ce dernier ouvrage on lit cette phraſe. „ C'eſt à une Dame à la„ quelle on donnoit à Rouen le nom de Mélite, que la „ France doit le grand Corneille. " C'eſt pareillement à l'amour que l'Angleterre doit ſon célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeuneſſe avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'eſt leur manie. Se prétendent-ils d'une race ſupérieure à celle des autres hommes ? à la bonne heure : qu'on ne diſpute pas ſur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit, mais qu'on ne les en croie pas ſur leur parole, on ſe tromperoit. Rien de plus illuſoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les claſſes ſont peuplées de jolis enfans, le monde l'eſt de ſots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la diſgrace d'un Pa-

tron décide ſouvent de notre état & de notre profeſſion. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidens de cette eſpece. Le menſonge, la baſſeſſe & la frivolité regnent-ils dans une Cour? y vit-on ſans reſpect pour la vérité, l'humanité & la poſtérité? qui doute qu'une diſgrace, une injuſtice ne ſoit quelquefois ſalutaire au Courtiſan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme ſe doit à lui-même, qui l'enleve à la diſſipation de la Cour, au vuide de ſes converſations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puiſſe quelquefois occaſionner en lui le développement des plus grands talens.

16. M. Rouſſeau n'eſt point inſenſible; & la preuve ſont les injures même qu'il dit aux Femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers. „ Tout juſqu'à tes mépris, m'a prouvé „ ton amour ".

17. M. Rouſſeau dans ſes ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'inſtruire que de ſéduire ſes lecteurs. Toujours orateur & rarement raiſonneur, il oublie que dans les diſcuſſions philoſophiques, s'il eſt quelquefois permis de faire uſage de l'Eloquence, c'eſt uniquement lorſqu'il s'agit de faire vivement ſentir toute l'importance d'une opinion déja reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur aſſoupiſſement, & les armer contre Philippe? C'eſt alors que Démoſthene doit déployer toute la force de l'Eloquence: mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la diſcuſſion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui ſait ſi dans la chambre des Communes d'Angleterre, l'on eſt toujours aſſez attentif à l'uſage différent, qu'on doit y faire de l'Eloquence & de l'eſprit de diſcuſſion?

18. M. Rouſſeau connut à Montmorency M. le Maréchal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talens, le protégea & par cette protection acquit un droit ſur la reconnoiſſance de tous les gens de Lettres. Que les Savans ne rougiſſent point de louer un Grand, pourquoi lui refuſer les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que ſi les Nations ont beſoin de lumieres, les Savans ont beſoin de Protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg, ne put, il eſt vrai, ſouſtraire M. Rouſſeau à la perſécution: mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocriſie des méchans eſt-elle plus puiſſante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ſes bienfaits à ces inſectes de la Littérature qui ſont la honte de leur Protecteur. Une faveur bannale accordée, dit Milord Shaftesbury, à ces Ecrivains médiocres & vils qui s'introduiſent par baſſeſſe dans la familiarité d'un Grand, n'eſt point une

preuve de ſon amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des Protecteurs des Savans, & s'inſtaller en cette qualité *Grands-Maîtres de l'Ordre des Lettres.* Leurs bienfaits trop ſouvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuiſibles aux Sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenſes mal placées découragent les vrais talens. En vain, dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent; le public inſtruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le merite ne ſouffre point, & n'eſt point incognito expoſé, ou ſur la paille de la miſere, ou ſous le couteau de la ſuperſtition. Les Grands toujours à portée de le ſecourir peuvent donc toujours prétendre à l'eſtime & à la reconnoiſſance de la partie du genre humain la plus ſavante & la plus éclairée. Voyez advice to an author. part. 2. §. 1. p. 229.

19. Douze ou quinze millions ſaiſis en Eſpagne ſur deux Procureurs Jéſuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les Jéſuites n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules ſont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils diſent, par exemple, „ qu'à la vue d'une biche pourſuivie par des loups, St. „ Lomer leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils firent incon- „ tinent."

„ Que St. Florent faute de berger, ordonna à un ours „ qu'ils rencontra, de mener paître ſes brebis, & que l'ours „ les menoit paître tous les jours.

„ Que St. François ſaluoit les oiſeaux, leur parloit, leur „ faiſoit commandement d'ouir la parole de Dieu, leſquels „ oiſeaux entendant parler St. François, ſe réjouiſſoient „ d'une façon merveilleuſe, allongeant le col & entr'ou- „ vrant le bec.

„ Que ce même St. François paſſa huit jours avec une „ cigale, chanta un jour entier avec un roſſignol, guérit un „ loup enragé & lui dit; mon frere le loup, tu dois me pro- „ mettre que tu ne ſeras plus à l'avenir auſſi raviſſant que „ tu l'as été : ce que le loup promit en inclinant la tête. „ Alors St. François lui dit; donne-moi la foi : ce que di- „ ſant St. François lui tendit la main, pour la recevoir; & „ le loup levant doucement ſa patte droite, la mit entre les „ mains de St. François". On lit auſſi de pluſieurs autres ſaints qu'ils ſe plaiſoient à deviſer avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Paſſions*, lorſqu'on les regarde comme nuiſibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu fut

un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entrepriſe la plus périlleuſe. Nos deſirs ſont nos moteurs, & c'eſt la force de nos deſirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme ſans deſirs & ſans beſoin eſt ſans eſprit & ſans raiſon. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ſes idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il eſt ſtupide. Si les Souverains de l'Orient ſont en général ſi peu éclairés, c'eſt que l'eſprit eſt fils du deſir & du beſoin. Or les Sultans n'éprouvent ni l'un, ni l'autre. Il n'eſt point de plaiſir qu'un ſimple acte de leur volonté ne leur procure : l'eſprit leur eſt donc preſque toujours inutile. Le ſeul cas où il leur devient néceſſaire, c'eſt lorſque jaloux du titre de Conquérant, ils veulent envahir le Sceptre d'un voiſin puiſſant. Dans toute autre poſition, exiger des lumieres d'un Deſpote, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Compter dans un Gouvernement arbitraire ſur l'eſprit d'un Monarque né ſur le trône, c'eſt folie. Auſſi ſauf le hazard d'une éducation ſinguliere, eſt-il peu de Souverains abſolus & éclairés : auſſi l'hiſtoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obſtacles à ſurmonter.

22. Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture : mais vu la contradiction actuelle qui ſe trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut ſans inconſéquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'eſt-à-dire, honnête homme. C'eſt une vérité que démontrera la ſuite de cet ouvrage.

23. C'étoit autrefois le Petit-Maître, aujourd'hui c'eſt le Théologien qui ſait tout, ſans avoir rien appris. L'interroge-t-on ſur la nature des animaux ? ce ſont, dit-il, de pures machines. Mais ſur quel motif appuie-t-il ſa déciſion ? a-t-il en qualité, ou de chaſſeur, ou d'obſervateur, étudié la nature & les mœurs des animaux ? non : il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même de moineau; mais il eſt Docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il ſe croit comme l'empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de ſon état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend; *je le ſavois.* L'on ſuppoſoit le Sage des Stoïciens habile & verſé dans tous les Arts & les Sciences; c'étoit l'homme univerſel. Il en eſt de même du Théologien : il eſt Poëte, Géometre, Phyſicien, Horloger, &c. Qu'il ait tous ces talens, j'y conſens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ſes vers & d'acheter ſes

montres. Me permettroit-il de lui donner un conſeil ; ce ſeroit avant de parler des animaux, de conſulter les ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre Lettres données au Journal étranger par un Obſervateur exact & un bon Ecrivain. Qu'il s'abſtienne d'attaquer ſur ce point mes ſentimens. J'ai donné, dit-on, de l'eſprit & de la raiſon aux brutes. C'eſt une politeſſe que je fis aux Docteurs. Quelle fut votre reconnoiſſance, ô ingrats !

24. Le propre des Gouvernemens deſpotiques eſt d'affoiblir dans l'homme le mouvement des paſſions. Auſſi la conſomption eſt-elle la maladie mortelle de ces Empires : auſſi les Peuples ſoumis à cette forme de Gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des Républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces momens de criſe où leurs paſſions étoient le plus en effervescence. Dans quels tems les Hollandois & les Suiſſes faiſoient-ils des actions ſurhumaines ? lorſqu'ils étoient animés de deux fortes paſſions, l'une la vengeance, l'autre la haine des Tyrans. Il faut des paſſions à un Peuple : c'eſt une vérité qui n'eſt plus maintenant ignorée que du gardien des Capucins.

25. Le Turc croit la Femme formée pour le plaiſir de l'Homme & créée pour irriter ſes déſirs. Telle eſt, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des Femmes : qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus ſimple. Quel abus faire de la beauté dans le Sérail où elle eſt renfermée ? ſuppoſons, ſi l'on veut un Pays où les Femmes ſoient en commun. Plus dans ce Pays elles inventeroient de moyens de ſéduire, plus elles multiplieroient les plaiſirs de l'Homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteigniſſent en ce genre, on peut aſſurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'eſt qu'elles conçuſſent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles cruſſent n'en devoir faire part qu'aux Hommes déja diſtingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talens & aux vertus. Mais en Turquie, ſi les Femmes peuvent ſans inconvénient s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un Pays, où comme en Europe, elles ne ſont ni renfermées, ni communes, où comme en France, toutes les maiſons ſont ouvertes ? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les Femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des Epoux ? J'en doute ; & juſqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art

pourroit ajoûter aux beautés naturelles du Sexe, ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

26. Il eſt des hommes qui ſe croient vrais parce qu'ils ſont médiſans. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance: l'une toujours indulgente eſt inſpirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décelent toujours quel en eſt le Pere.

27. Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux Peuples & aux Souverains, quel homme a toujours été juſte & ſans reproche à cet égard?

28. Qu'à la lecture de l'hiſtoire eccléſiaſtique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la ſcélérateſſe des Pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie s'écrie ſon Précepteur? Mais répond l'Eleve, je dis ce que je penſe: ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir? Oui dans les cas ordinaires; mais en faveur de l'Egliſe le menſonge eſt un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape? le plus grand, repliquera le Maître. Si le Pape eſt reconnu infaillible, nul ne peut réſiſter à ſes volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément ſoumis. Or quelle conſidération ce reſpect pour le Pape ne réfléchit-il pas ſur tout le Corps eccléſiaſtique & par conſéquent ſur moi?

29. Quiconque en écrivant l'hiſtoire, en altere les faits, eſt un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage ineſtimable qu'il pourroit retirer de cette Lecture. Mais dans quel Empire trouver un Hiſtorien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité? Eſt-ce en France, en Portugal, en Eſpagne? non: mais dans un pays libre & réformé.

30. Pourquoi les diſputes théologiques ſur la grace ſont-elles interminables? C'eſt qu'heureuſement pour les diſputans, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En préſentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité? le Cardinal du Perron après avoir dans un diſcours prouvé l'exiſtence de Dieu à Henri III, lui dit, ſi votre Majeſté le deſire, je lui en prouverai tout auſſi évidemment la non-exiſtence.

31. Pourquoi la plûpart des hommes éclairés regardent ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale? c'eſt que les Prêtres de toute religion ſe donnent pour les ſeuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines: c'eſt qu'ils veulent que les déciſions théologiques ſoient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le Prêtre eſt un homme. En cette qualité, il juge conformément à ſon intérêt. Son intérêt eſt preſque toujours contraire

à l'intérêt public. La plûpart de ſes jugemens ſont donc injuſtes. Telle eſt cependant la puiſſance du Prêtre ſur l'eſprit des Peuples, qu'ils ont pour les ſophiſmes de l'école, ſouvent plus de vénération que pour les ſaines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les Peuples pourroient-ils s'en former? les déciſions de l'Egliſe auſſi variables que ſes intérêts, y portent ſans ceſſe confuſion, obſcurité & contradiction. Qu'eſt-ce que l'Egliſe ſubſtitue aux vrais principes de la Juſtice? des obſervances & des cérémonies ridicules. Auſſi dans ſes diſcours ſur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'exceſſive méchanceté des Italiens, à la fauſſeté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion Catholique.

32. L'homme, diſoit Fontenelle, a fait Dieu à ſon image & ne pouvoit faire autrement. C'eſt ſur les Cours Orientales que les Moines ont modelé la Cour céleſte. Le Prince d'Orient inviſible à la plûpart de ſes ſujets, n'eſt acceſſible qu'à ſes ſeuls Courtiſans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ſes favoris. Les Moines ſous le nom de Saints ont pareillement environné de favoris le trône du Monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces céleſtes ne s'obtinſſent que par l'interceſſion de ces Saints. Mais pour ſe les rendre favorables, que faire? les Prêtres aſſemblés à cet effet déciderent qu'en bois ſculpté ou non ſculpté, l'on placeroit des images dans les Egliſes, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut; que les ſignes extérieurs de l'adoration ſeroient les mêmes pour l'Eternel & ſes favoris, & enfin honorés par les Chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les Païens & les Sauvages. St. Nicolas en Ruſſie, par exemple, & St. Janvier à Naples auroient plus de conſidération & attireroient plus de reſpect que Dieu lui même.

C'eſt ſur ces faits que ſont fondées les accuſations portées contre les Egliſes Grecque & Latine. C'eſt à la derniere ſurtout qu'on doit le rétabliſſement du Fétichiſme. Ainſi la France a dans St. Denis un Fétiche national, dans Sainte Génevieve une Fétiche de la capitale; & il n'eſt point de communauté ni de citoyen, qui ſous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore ſon Fétiche particulier.

33. Point de ruſe, de menſonges, de preſtiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les Prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les Capitulaires recueillis par Baluze, *T.* 2, nous inſtruiſent de la maniere dont autrefois les Eccléſiaſtiques parvinrent en France à ſe faire payer la dixme. „ Ils firent deſcendre du Ciel une Lettre de Jeſus-Chriſt. „ Par cette lettre le Sauveur menace les Païens, les Sorciers „ & ceux qui ne payent pas la dixme, de frapper leurs „ champs de ſtérilité, & d'envoyer dans leurs maiſons des

„ ſerpens ailés, pour dévorer les tettons de leurs femmes. " Cette premiere lettre n'ayant point réuſſi, les Eccléſiaſtiques ont recours au diable; ils le produiſent (voyez les mêmes Capitulaires. T. 1.) dans une aſſemblée de la Nation, & le Diable devenu tout-à-coup Apôtre & Miſſionnaire y prend à cœur le ſalut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtimens ſalutaires. „ Ouvrez enfin les yeux, „ diſoit le Clergé, le Diable lui-même eſt l'auteur de la „ derniere famine, lui-même a dévoré les grains dans les „ épis; redoutez ſa fureur. Au milieu des campagnes il a „ déclaré par des hurlemens affreux qu'il exerceroit les plus „ cruels châtimens ſur les Chrétiens endurcis qui nous refu- „ ſent la dixme. " Tant d'impoſtures de la part du Clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne les gens pieux étoient les ſeuls qui payaſſent la dixme. Dans la ſuppoſition que le Clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours ſucceſſivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même eſpece : c'eſt le ſermon d'un Curé ſur le même ſujet : „ ô mes chers Paroiſſiens, diſoit-il, ne ſui- „ vez point l'exemple de ce malheureux Caïn, mais bien „ celui du bon Abel : Caïn ne vouloit jamais payer la dixme, „ ni aller à la meſſe : Abel au contraire la payoit & tou- „ jours du plus beau & du meilleur, & il ne failloit pas un „ ſeul jour d'ouir la meſſe. "

Grotius dit au ſujet de ces dixmes & donations que le ſcrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devoit faire honte aux Moines.

34. Les Papes par leurs prétentions ridicules ſur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injuſtices qu'y ont exercées les Chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, ſi tel canton ſitué ſur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre ſe leve & dit : „ cette queſtion, Meſſieurs, eſt d'autant plus „ délicate, que les François ainſi que nous, ſont très-per- „ ſuadés que ce terrein n'appartient point aux naturels du „ Pays. "

35. Que d'après ces faits les Papiſtes vantent encore la grande perfection où leur Religion porte les mœurs, ils ne feront point de proſélites. Pour éclaircir les prétentions de ces Papiſtes, qu'on ſe demande quel eſt l'objet de la Science de la Morale; l'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général*; que ſi l'on exige des vertus dans les particuliers, c'eſt que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le ſeul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'eſt d'aſſurer par de bonnes Loix les propriétés des citoyens, c'eſt d'éveiller leur induſtrie,

de leur permettre de penſer & de communiquer leurs penſées. Or la Religion Papiſte eſt-elle la plus favorable à de telles Loix? les hommes ſont-ils en Italie & en Portugal, plus aſſurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens? y jouiſſent-ils d'une plus grande liberté de penſer? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y eſt-il moins dur, par conſéquent plus reſpectable? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calviniſtes de l'Allemagne, ſont mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons Proteſtans de la Suiſſe ſont plus riches & plus puiſſants que les Cantons Papiſtes. La Religion Réformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique : elle eſt donc plus favorable à l'objet que ſe propoſe la Morale. Elle inſpire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre meſure que la félicité même des Peuples.

36. Il eſt de grandes, il eſt de petites Sociétés. Les loix de ces dernieres ſont ſimples; parce que leurs intérêts le ſont: elles ſont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles ſe font du conſentement de tous : elles ſont enfin très-exactement obſervées; parce que le bonheur de chaque individu eſt attaché à leur obſervation : c'eſt le bon Sens qui dicte les loix des petites Sociétés : c'eſt le Génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à former des Sociétés ſi nombreuſes? le hazard, l'ignorance des inconvéniens attachés à de telles Sociétés, enfin, le deſir de conquérir, la crainte d'être ſubjugué, &c.

37. Shaftesbury dans ſon traité de l'enthouſiaſme parle d'un Evêque, qui ne trouvant point encore dans le Catéchiſme catholique de quoi ſatisfaire ſon inſatiable crédulité, ſe mit encore à croire les contes des Fées.

38. Il en eſt du Papiſme, comme du Deſpotiſme; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établiſſent. Le plus ſûr moyen d'affoiblir les Puiſſances de l'Angleterre & de la Hollande, ſeroit d'y établir la Religion catholique.

39. Si notre Religion, diſent les Papiſtes, eſt très-coûteuſe, c'eſt que les inſtructions y ſont très-multipliées. Soit: mais quel eſt le produit de ces inſtructions? les hommes en ſont-ils meilleurs? non. Que faire pour les rendre tels? Partager la dixme de chaque Paroiſſe entre les Payſans qui cultiveront le mieux leurs terres & feront les actions les plus vertueuſes. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

40. L'hiſtoire d'Irlande, nous apprend, *T.* 1. p. 303, que cette Iſle fut toujours expoſée autrefois à la voracité d'un

Clergé très-nombreux. Les Poëtes, Prêtres du Pays, y jouiſſoient de tous les avantages, immunités & privileges des Prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les Poëtes en conſéquence ſe multiplierent à tel point que Hugh alors Roi d'Irlande, ſentit la néceſſité de décharger ſes ſujets d'un entretien ſi onéreux. Ce Prince aimoit ſes peuples : il étoit courageux, il entreprit de détruire les Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre : il y réuſſit.

En Penſilvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat : c'eſt aux habitans à s'en fournir ſelon leur beſoin, à ſe cotiſer à cet effet. Le Prêtre y eſt comme le Négociant entretenu aux dépens du conſommateur. Qui n'a point de Prêtre & ne conſomme point de cette denrée ne paie rien. La Penſilvanie eſt un modele, dont il ſeroit à propos de tirer copie.

41. Numa lui-même n'avoit inſtitué que quatre Veſtales & un très-petit nombre de Prêtres.

42. Entre la Religion Payenne & la Papiſte, je trouve, diſoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naiſſance de Vénus, celui du ſecond le tableau groteſque de la tentation de St. Antoine.

43. Les Romains conſacrerent ſous le regne de Numa un Temple à la bonne Foi : la dédicace de ce Temple les rendit quelque tems fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un Pélérinage, ne ſera jamais qu'un Moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'Humanité. —

45. La réunion des deux Puiſſances ſpirituelle & temporelle dans les mains d'un Deſpote ſeroit, dit-on, dangereuſe ; je le crois. En général tout Deſpote uniquement jaloux de ſatisfaire ſes caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ſes ſujets lui eſt indifférente. Il feroit ſouvent uſage de la Puiſſance ſpirituelle pour légitimer ſes fantaiſies & ſes cruautés; mais il n'en ſeroit pas de même ſi l'on ne confioit cette Puiſſance qu'au Corps de la Magiſtrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des Enfans de Saturne ? c'eſt que l'Ordre & la Génération, Succeſſeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient ſelon les Philoſophes, le dernier produit du tems. Pourquoi Jupiter en qualité de Générateur, étoit-il le Dieu de l'Air ? C'eſt diſoient ces Philoſophes, que les Végétaux, les Foſſils, les Minéraux, les Animaux, enfin tout ce qui exiſte, tranſ-

pire, s'exhale, ſe corrompt & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu Solaire, il faut que l'Air dépenſe alors en nouvelles générations les ſels & les eſprits reçus de la putrefaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroiſſoit donc un immenſe Océan agité par des principes nombreux & différens. C'eſt dans l'air que nageoient, ſelon eux, les ſemences de tous les Etres, qui toujours prêts à ſe reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hazard les dépoſât dans une matrice convenable. L'Atmoſphere à leurs yeux étoit, pour ainſi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaſte récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, ſelon les anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos; Vénus ou l'Amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers.

47. La réunion des Puiſſances temporelle & ſpirituelle dans les mêmes mains eſt indiſpenſable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorſqu'on l'a ſimplement humilié. Qui ne l'anéantit point, ſuſpend & ne détruit pas ſon crédit. Un Corps eſt immortel: une circonſtance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, ſuffit pour lui rendre ſon premier pouvoir. Il reparoit alors armé d'une puiſſance d'autant plus redoutable, qu'inſtruit des cauſes de ſon abaiſſement, il eſt plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre eſt aujourd'hui ſans puiſſance, mais il n'eſt point anéanti. Qui peut donc répondre, diſoit un Lord, que reprenant ſon premier crédit, ce Corps ne reprenne ſa premiere férocité & ne répande un jour autant de ſang qu'il en a déja fait couler. Un des plus grands ſervices à rendre à la France, ſeroit d'employer une partie des revenus trop conſidérables du Clergé à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Eccléſiaſtiques, ſi juſte à leur égard, on leur conſervoit leur vie durant, tout l'uſufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en diſpoſât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?

SECTION II.

Tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos Idées nous viennent par les Sens : en conſéquence on a regardé l'eſprit comme un effet de la plus ou moins grande fineſſe de l'organiſation.

LORSQU'ECLAIRE' par Locke, l'on ſait que c'eſt aux organes des Sens qu'on doit ſes idées & par conſéquent ſon eſprit, lorſqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'eſprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des eſprits eſt l'effet de l'inégale fineſſe de leurs ſens.

Une opinion ſi vraiſemblable & ſi analogue aux faits (*a*) doit être d'autant plus généralement

(*a*) C'eſt par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes; mais dans quels cas doit-on ſe contenter de la preuve des analogies? Lorſqu'il eſt impoſſible d'en acquérir d'autres. Cette eſpece de preuve eſt ſouvent trompeuſe. A-t-on toujours vu les animaux ſe multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles? On en conclut que cette maniere eſt la ſeule dont les Etres puiſſent ſe régénérer. Il faut pour nous détromper que des Obſervateurs exacts & ſcrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réiterées, qu'il eſt encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent ſe reproduire.

adoptée, qu'elle favoriſe la pareſſe humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant ſi des experiences contraires prouvoient que la ſupériorité de l'eſprit n'eſt point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq Sens, c'eſt dans une autre cauſe qu'on ſeroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savans ſur cet objet. Les uns diſent, *l'eſprit eſt l'effet d'une certaine eſpece de tempérament & d'organiſation intérieure*; mais aucun n'a par une ſuite d'obſervations encore déterminé l'eſpece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'eſprit (*a*). Cette aſſertion vague & deſtituée de preuves, ſe réduit donc à ceci. *L'eſprit eſt l'effet d'une cauſe inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organiſation.*

(*a*) Quelques Médecins, entr'autres M. Lauſel de Magny, a dit que les tempéramens les plus forts & les plus courageux étoient les plus ſpirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Paſcal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les ſanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention conſtante: mais peut-on être en même tems incapable d'attention & doué de grands talens? Croit-on que ſans application Locke & Newton fuſſent jamais parvenus à leurs ſublimes découvertes?

Quelques-uns ont obſervé que le Méditatif & le Spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne ſe ſont pas apperçu qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cauſe, que le Spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Pluſieurs enfin ont fait dépendre l'eſprit de la mobilité des nerfs: mais les femmes ſont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroient donc leur aſſurer une grande ſupériorité ſur les hommes. Ont-elles en conſéquence plus d'eſprit? Non: quelle idée nette d'ailleurs ſe former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs.

Quintilien, Locke & moi diſons;

L'inégalité des Eſprits eſt l'effet d'une cauſe connue, & cette cauſe eſt la différence de l'éducation.

Pour juſtifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des obſervations répétées que la ſupériorité de l'eſprit n'appartenoit réellement qu'à telle eſpece d'organe & de tempérament. Or ces expériences ſont à faire. Il paroît donc que ſi des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cauſe de l'inégalité des Eſprits, c'eſt à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cauſe connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cauſe inconnue, à une qualité occulte, dont l'exiſtence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organiſés ont une égale aptitude à l'eſprit* (*a*),

(*a*) M. Locke avait ſans doute entrevu cette vérité, lorſque parlant de l'inégale capacité des eſprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. „ Je crois : dit-il, *P.* 2. de ſon Education, pouvoir „ aſſurer que de cent hommes, il y en a plus de 90 qui ſont „ ce qu'ils ſont, bons ou mauvais, utiles ou nuiſibles à la „ Société par l'inſtruction qu'ils ont reçue. C'eſt de l'édu- „ cation que dépend la grande différence apperçue entr'eux. „ Les moindres & les plus inſenſibles impreſſions reçues „ dans notre enfance ont des conſéquences très-impor- „ tantes & d'une longue durée. Il en eſt de ces premieres „ impreſſions comme d'une riviere dont on peut ſans peine „ détourner les eaux en divers canaux par des routes tout- „ à-fait contraires, de ſorte que par la direction inſenſible „ que l'eau reçoit au commencement de ſa ſource, elle „ prend différens cours & arrive enfin dans des lieux fort „ éloignés les uns des autres : c'eſt je penſe, avec la mê- „ me facilité qu'on peut tourner les eſprits des enfans du „ côté qu'on veut. " Dans ce paſſage à la vérité, Locke n'affirme point expreſſément que tous les hommes communément bien organiſés aient une égale aptitude à l'eſprit;

il faut remonter au principe qui le produit : quel eſt-il ?

Dans l'homme tout eſt ſenſation phyſique. Peut-être n'ai-je pas aſſez développé cette vérité dans le livre de *l'Eſprit*. Que dois-je donc me propoſer ? De démontrer rigoureuſement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir. C'eſt ce principe qui ſeul nous explique comment il ſe peut que ce ſoit à nos ſens que nous devions nos idées, & que ce ne ſoit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême

mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainſi dire, temoin & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce Philoſophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'eſprit à la capacité de ſentir, principe qui ſeul peut réſoudre cette queſtion.

Quintilien qui ſi long-tems chargé de l'inſtruction de la jeuneſſe avoit encore ſur cet objet plus de connoiſſances pratiques que Locke, eſt auſſi plus hardi dans ſes aſſertions. Il dit L. 1. Inſt. Orat. „ C'eſt une erreur de croire qu'il y „ a peu d'hommes qui naiſſent avec la faculté de bien ſaiſir „ les idées qu'on leur préſente, & d'imaginer que la plupart „ perdent leur tems & leurs peines à vaincre la pareſſe innée „ de leur eſprit. Le grand nombre au contraire paroît également organiſé pour penſer & retenir avec promptitude „ & facilité. C'eſt un talent auſſi naturel à l'homme que „ le vol aux oiſeaux, la courſe aux chevaux & la férocité „ aux bêtes farouches. La vie de l'ame eſt dans ſon activité „ & ſon induſtrie ; ce qui lui a fait attribuer une origine céleſte. Les Eſprits lourds & inhabiles aux Sciences ne ſont „ pas plus dans l'ordre de la Nature, que les monſtres & les „ phénoménes extraordinaires. Ces derniers ſont rares. D'où „ je conclus qu'il ſe trouve dans les Enfans, de grandes „ reſſources qu'on laiſſe échapper avec l'âge. Alors il eſt „ évident que ce n'eſt point à la Nature, mais à notre négligence, qu'on doit s'en prendre.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondée ſur l'expérience & l'obſervation & les preuves dont je me ſuis ſervi pour en démontrer la vérité, doivent, je penſe, ſuſpendre ſur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.

16 AUG 1960

perfection de ces mêmes ſens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre eſprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence ſi contradictoires, j'en conclurai que la ſupériorité de l'eſprit, n'eſt le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cauſe très-connu de l'éducation; & qu'enfin aux aſſertions vagues & tant de fois répétées à ce ſujet, l'on peut ſubſtituer des idées très-préciſes.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette queſtion, je crois, pour y jetter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord diſtinguer l'eſprit, de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Eſprit & l'Ame.

IL n'eſt point de mots parfaitement ſynonimes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres a fait ſouvent confondre l'eſprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux & qu'eſt-ce que l'ame? La regarde-t-on d'après les Anciens & les premiers Peres de l'Egliſe, comme une matiere extrêmement fine & déliée & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont penſé les divers Peuples, & les différentes Sectes de Philoſophes? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obſcures & petites. Les ſeuls qui ſur ce ſujet s'exprimoient avec

avec ſublimité, étoient les Parſis. Prononçoient-ils une oraiſon funebre ſur la tombe de quelque grand homme ! Ils s'écrioient ; „ ô Terre ! ô „ Mere commune des humains ! reprends du corps „ de ce Héros ce qui t'appartient : que les par- „ ties aqueuſes renfermées dans ſes veines, s'ex- „ halent dans les airs, qu'elles retombent en pluie „ ſur les montagnes, enflent les ruiſſeaux, fer- „ tiliſent les plaines & ſe roulent à l'abyme des „ mers d'où elles ſont ſorties ! Que le feu con- „ centré dans ce corps ſe rejoigne à l'aſtre, „ ſource de la lumiere & du feu ! que l'air com- „ primé dans ſes membres rompe ſa priſon ! Que „ les vents les diſperſent dans l'eſpace ! Et toi „ enfin ſouffle de vie, ſi par impoſſible, tu es „ un être particulier, réunis-toi à la Subſtance „ inconnue qui t'a produit ! Ou ſi tu n'es qu'un „ mêlange des Elémens viſibles, après t'être „ diſperſé dans l'Univers, raſſemble de nou- „ veau tes parties éparſes, pour former encore „ un citoyen auſſi vertueux ! ”

Telles étoient les images nobles & les expreſſions ſublimes qu'employoit l'enthouſiaſme des Parſis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philoſophie moins hardie dans ſes conjectures, n'oſe décrire ſa nature, ni réſoudre cette queſtion. Le Philoſophe marche, mais appuyé ſur le bâton de l'expérience ; il avance, mais toujours d'obſervations en obſervations ; *il s'arrête où l'obſervation lui manque.* Ce qu'il ſait, c'eſt que l'homme ſent, c'eſt qu'il eſt en lui un principe de vie, & que ſans les ailes de la Théologie, on ne s'éleve point juſqu'à la connoiſſance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'obſervation eſt du reſſort de la Métaphyſique Philoſophique ; au

delà tout appartient à la Théologie (*a*) ou à la Métaphyſique Scholaſtique.

Mais pourquoi la raiſon humaine éclairée par l'obſervation, n'a-t-elle pas juſqu'à préſent pu donner une définition claire, ou pour parler plus exactement, une deſcription nette & détaillée du principe de la vie? C'eſt que le principe échappe encore à l'obſervation la plus délicate: elle a plus de priſe ſur ce qu'on appelle l'eſprit. On peut d'ailleurs, examiner le principe & penſer ſur ce ſujet ſans avoir à redouter l'ignorance & le fanatiſme des bigots. Je conſidérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'eſprit & l'ame.

Premiere Difference.

L'ame exiſte en entier dans l'Enfant comme dans l'Adoleſcent. L'Enfant eſt comme l'homme ſenſible au plaiſir & à la douleur Phyſique: mais

(*a*) Quelques-uns doutent que la Science de Dieu, ou la Théologie ſoit une Science. Toute Science, diſent-ils, ſuppoſe une ſuite d'obſervations. Or quelles obſervations faire ſur un Etre inviſible & incompréhenſible? La Théologie n'eſt donc point une Science. En effet que déſigne le mot Dieu? La cauſe encore inconnue, de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cauſe inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot Dieu? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un Théologien obſerve-t-il les courbes décrites par les aſtres? En conclut-il qu'il eſt une force qui les meut? *Cœli enarrant gloriam Dei*? Ce Théologien n'eſt plus alors qu'un Phyſicien ou un Aſtronome.

„ Nul doute, diſent les Lettres Chinoiſes, qu'il n'y ait „ dans la Nature, *un Principe puiſſant & ignoré de ce qui* „ *eſt*: mais lorſqu'on diviniſe ce principe inconnu, *la créa-* „ *tion d'un Dieu n'eſt plus alors que la Déification de* „ *l'ignorance humaine.*" Je ne ſuis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'eſt-a-dire la Science de Dieu ou de l'incompréhenſible, n'eſt point une Science particuliere. Qu'eſt-ce donc que la Théologie? Je l'ignore.

il n'a, ni autant d'idées, ni par conſéquent autant d'eſprit que l'adulte. Or ſi l'Enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (*a*). En effet ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

Seconde Difference.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit? non : je le perds quelquefois de mon vivant; parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, & que l'eſprit eſt preſqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémoſyne à la Mere des Muſes, c'eſt qu'Obſervateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que ſon jugement, ſon eſprit, &c. étoient en grande partie le produit de ſa Mémoire. (*b*).

(*a*) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? C'eſt qu'avant cet âge il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'Egliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

(*b*) L'eſprit ou l'intelligence eſt auſſi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'eſt qu'il ſe reſſouvient de ſon nom. S'il m'obéit, lorſque je prononce ces mots : *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas-là*, c'eſt qu'il ſe ſouvient que je ſuis fort & que je l'ai battu.

A la foire qui fait exécuter aux animaux tant de tours de ſoupleſſe? la crainte du fouet dont le geſte, le regard,

Qu'un homme ſoit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? eſt-ce des ſenſations paſſées? non : il les a oubliées. Eſt-ce des ſenſations préſentes? mais pour juger entre deux ſenſations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins aſſez long-tems pour lui donner le loiſir de les *comparer entr'elles*, c'eſt-à-dire, *d'obſerver alternativement la différente impreſſion qu'il éprouve à la préſence de deux objets.* Or ſans le ſecours d'une mémoire conſervatrice des impreſſions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impreſſions préſentes & qui chaque inſtant ſeroient & ſenties & de nouveau oubliées. Il n'eſt donc point de jugement, d'idées, ni d'eſprit ſans mémoire. L'imbécille qu'on aſſied ſur le pas de ſa porte, n'eſt qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux queſtions qu'on lui fait, c'eſt ou parce que les diverſes expreſſions de la langue ne lui rappellent plus d'idées diſtinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phraſe, il oublie ceux qui la précedent. Conſulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'eſt à la mémoire, (dont l'exiſtence ſuppoſe la faculté de ſentir) que l'homme doit & ſes idées & ſon eſprit. Point de ſenſations ſans ame; mais ſans mémoire, point d'expérience, point de comparaiſon d'objets, point d'idées; & l'homme ſeroit dans ſa vieilleſſe ce qu'il étoit dans ſon enfance. (*a*)

la parole du Maître lui rappelle le ſouvenir. Si mon chien me fixe, c'eſt qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & ſavoir en conſéquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc ſon intelligence à ſa mémoire.

[*a*] Si les Théologiens conviennent que l'Enfant & l'Imbécille ne péchent point, & que l'un & l'autre ont une ame,

On eſt réputé imbécille lorſqu'on eſt ignorant ; mais on l'eſt réellement, lorſque l'organe de la mémoire ne fait plus ſes fonctions (*a*). Or ſans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette eſpece. L'eſprit differe donc eſſentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de ſon vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

Troisieme Difference.

J'ai dit que l'eſprit de l'homme ſe compoſoit de l'aſſemblage de ſes idées. Il n'eſt point d'eſprit ſans idées.

En eſt-il ainſi de l'ame ? non : ni la penſée, ni l'eſprit ne ſont néceſſaires à ſon exiſtence. Tant que l'homme eſt ſenſible, il a une ame. C'eſt donc la faculté de ſentir qui en forme l'eſſence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'eſt pas proprement elle, c'eſt-à-dire, de l'organe Phyſique du ſouvenir, quelle faculté lui reſte-t-il ? celle de ſentir. Elle ne conſerve pas même alors la conſcience de ſon exiſtence ; parce que cette conſcience ſuppoſe enchaînement d'idées & par conſéquent mémoire. Tel eſt l'état de l'ame, lorſqu'elle n'a fait encore aucun uſage de l'organe Phyſique du ſouvenir.

il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point eſſentiellement à ſon ame.

[*a*] Le fameux M. Ernaud, Inſtituteur des Muets & des Sourds, dit dans un Mémoire préſenté à l'Académie des Sciences à Paris, que ſi les Sourds & Muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchiſſent peu, ſi leur eſprit eſt foible & leur raiſon momentanée, c'eſt que la mémoire eſt preſque toujours aſſoupie en eux, & qu'en conſéquence leurs idées & leurs actions ſont & doivent être ſans ſuite.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame eſt-elle privée de cet organe? elle doit ſauf un miracle ou une volonté expreſſe de Dieu, ſe trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La penſée n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à l'exiſtence de l'ame. L'ame n'eſt donc en nous que la faculté de ſentir, & c'eſt la raiſon pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos ſens.

C'eſt à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugemens, & à mon ame que je dois mes ſenſations: ce ſont donc proprement (*a*) mes ſenſations, & non mes penſées, comme le prétend Deſcartes, qui me prouvent l'exiſtence de mon ame. Mais qu'eſt-ce en nous que la faculté de ſentir? Eſt-elle immortelle & immatérielle? La raiſon humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que ſi l'ame n'eſt autre choſe que la faculté de ſentir, ſon action comme celle du corps frappant un autre corps, eſt toujours néceſſitée, & que l'ame en ce ſens doit être regardée comme purement paſſive. Auſſi Mallebranche l'a-t-il cru telle, (*b*) & ſon ſyſtême a été publiquement en-

(*a*) M. Marion Régent de Philoſophie au College de Navarre & pluſieurs Profeſſeurs à ſon exemple, ont ſoutenu que toutes les opérations de l'eſprit s'expliquoient par le ſeul mouvement des eſprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il ſuit que les eſprits animaux mis en mouvement par les objets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'eſprit, ſelon ces Profeſſeurs, eſt donc très-diſtinct de l'ame.

(*b*) Selon Mallebranche, c'eſt Dieu qui ſe manifeſte à notre entendement: c'eſt à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même: il la croyoit donc uniquement paſſive. L'Egliſe Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

ſeigné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ſûrement ils s'embarraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu, &c. quelque ſyſtême qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

L'orgue exiſte, lors même qu'elle ne rend pas de ſons. L'homme eſt dans l'état de l'orgue, lorſqu'il eſt dans le ventre de ſa Mere, lorſqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il eſt enſeveli dans un ſommeil profond. D'ailleurs ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des Claſſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de Mathématiques, de Phyſique, de Morale, d'Horlogerie, &c. Il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins un ame. Il en eſt qui n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un ſourd & Muet ayant tout-à-coup recouvert l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Pruſſe, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire. —

Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*a*) &c. ont ſans doute peu d'eſprit ; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or ſi pour avoir peu d'eſprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en ſont donc pas partie : elles ne ſont donc point eſſentielles à ſon être. L'ame peut donc exiſter indépendamment de toutes idées & de tout eſprit.

Raſſemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'eſprit.

La premiere, c'eſt qu'on naît avec toute ſon ame & non avec tout ſon eſprit.

La ſeconde, c'eſt qu'on peut perdre l'eſprit de ſon vivant & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troiſieme, c'eſt que la penſée n'eſt pas néceſſaire à l'exiſtence de l'ame.

Telle étoit ſans doute l'opinion des Théologiens, lorſqu'ils ſoutenoient d'après Ariſtote, que c'étoit aux Sens que l'ame devoit ſes idées. Qu'on n'imagine point en conſéquence pouvoir regarder l'eſprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de ſentir, la mémoire productrice de notre eſprit, ſeroit ſans fonctions : elle ſeroit nulle (*b*). L'exiſtence de nos idées & de notre eſprit ſuppoſe celle de la faculté de ſentir. Cette faculté eſt l'ame elle-même. D'où je conclus que ſi l'ame n'eſt

(*a*) Le nom de tous ces poliſſons n'eſt connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur exiſtence ſeroit ignorée.

[*b*] Le Livre de l'*Eſprit* dit que la mémoire n'eſt en nous qu'une ſenſation continuée mais affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'eſt qu'un effet de la faculté de ſentir.

pas l'eſprit, l'eſprit eſt l'effet de l'ame ou de la faculté de ſentir. (*a*)

(*a*) On me demandera peut-être qu'eſt-ce que la faculté de ſentir, & qui produit en nous ce phénomene ? Voici ce qu'à l'occaſion de l'ame des animaux penſe un fameux Chimiſte Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les Corps, deux ſortes de propriétés, les unes dont l'exiſtence eſt permanente & inaltérable : telles ſont l'impénétrabilité, la peſanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Phyſique générale.

Il eſt dans ces mêmes Corps d'autres propriétés dont l'exiſtence fugitive & paſſagere, eſt tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaiſons, analyſes, ou mouvement dans les parties internes. Ces ſortes de propriétés forment les différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Phyſique particuliere.

Le fer, par exemple, eſt un compoſé de Phlogiſtique & d'une terre particuliere. Dans cet état de compoſition, il eſt ſoumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompoſe-t-on le fer ? Cette propriété eſt anéantie. L'aimant n'a nulle action ſur une terre ferrugineuſe dépouillée de ſon phlogiſtique.

Lorſqu'on combine ce métal avec une autre Subſtance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer, la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverſes : mais il ne reſte aucun veſtige de ces qualités, lorſqu'unis enſemble, l'un & l'autre forment le ſalpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmoſphere, l'acide nitreux ſe dégage de tout autre corps pour ſe combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expoſe cette combinaiſon au dégré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fuſion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élaſtique dont les effets ſont ſi ſurprenans dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorſqu'on le combine avec du ſable & que l'on en forme du verre, dont la tranſparence & l'indiſſolubilité, la puiſſance électrique, &c. ſont, ſi je l'oſe dire, autant de nouvelles créations,

CHAPITRE III.

Des objets ſur leſquels l'Eſprit agit.

QU'eſt-ce que la nature ? L'aſſemblage de tous les Etres. Quel peut être dans l'Univers l'emploi de l'eſprit ? Celui d'obſervateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi ſont en petit nombre. On me préſente une roſe : ſa couleur, ſa forme & ſon odeur me plaiſent ou me déplaiſent. Tels ſont ſes rapports avec moi. Tout rapport de cette eſpece ſe réduit à la maniere agréable ou déſagréable dont un objet m'affecte. C'eſt l'obſervation finie de tels rapports qui conſtitue & le goût & ſes regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils ſont auſſi multipliés qu'il eſt, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma roſe. Les rapports de cette eſpece ſont immenſes ; & leur

qui produites par ce mélange, ſont détruites par la décompoſition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organiſation ne produiroit-elle pas pareillement cette ſinguliere qualité qu'on appelle faculté de ſentir? Tous les phénomenes de Médecine & d'Hiſtoire Naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'eſt dans les animaux que le réſultat de la ſtructure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, ſe conſerve tant qu'ils ſubſiſtent, & ſe perd enfin par la diſſolution de ces mêmes organes.

Si les Metaphyſiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la Faculté de Sentir*, ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décompoſé la qualité d'être attiré par l'aimant.

Voyez, *Treatiſe on the principles of Chimiſtry.*

obſervation appartient plus directement aux Sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'Eſprit agit.

TOutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La juſteſſe de l'eſprit depend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces obſervations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux? Que fais-je? Je place ſous mes yeux, ou rends préſens à ma mémoire pluſieurs ou du moins deux de ces objets : enſuite je les compare. Mais qu'eſt-ce que comparer ? *C'eſt obſerver alternativement & avec attention l'impreſſion différente que font ſur moi ces deux objets préſens ou abſens.* (*a*) Cette obſervation faite, je juge, c'eſt-à-dire, *je rapporte exactement l'impreſſion* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de diſtinguer entre deux nuances preſqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle eſt la plus foncée; j'examine longtems & ſucceſſivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances : *je les compare*, c'eſt-à-dire, *je les regarde alternativement.* Je me rends très-atten-

(*a*) Si la mémoire conſervatrice des impreſſions reçues, me fait éprouver dans l'abſence des objets, à peu près les mêmes ſenſations qu'ont excité en moi leur préſence, il eſt indifférent relativement à la queſtion que je traite, que les objets ſur leſquels je porte un jugement, ſoient préſens à mes yeux ou à ma mémoire.

tif à l'impreſſion différente que font ſur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un eſt plus foncé que l'autre, c'eſt-à-dire, je rapporte exactement l'impreſſion que j'ai reçue. Tout autre jugement ſeroit faux. Tout jugement n'eſt donc *que le récit de deux ſenſations, ou actuellement éprouvées, ou conſervées dans ma mémoire.* (*a*)

Lorſque j'obſerve les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impreſſion que j'en reçois. Cette impreſſion eſt agréable ou déſagréable. Or dans l'un ou l'autre cas, qu'eſt-ce *que juger? C'eſt dire ce que je ſens.* Suis-je frappé à la tête? La douleur eſt-elle vive? Le ſimple récit de la ſenſation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'eſt qu'à l'égard des jugemens portés ſur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il eſt une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorſqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux ſous les yeux. Mais ſi je juge du rapport d'un objet avec moi, il eſt évident, puiſque tout objet peut exciter une ſenſation, qu'un ſeul ſuffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette obſervation que toute aſſertion ſur le rapport des objets entr'eux, ſuppoſe comparaiſon de ces objets, toute comparaiſon, une peine; toute peine, un intérêt puiſ-

(*a*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

ſant pour ſe la donner. Et qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'eſt-à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation ſi elle eſt vive, devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention.

Toute ſenſation de cette eſpece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir. Mais cette opinion eſt générale; j'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare, il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſens à notre mémoire*. Et qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées*.

Mais ſi les jugemens portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpece de jugement?

CHAPITRE V.

Des jugemens, qui réſultent de la Comparaiſon des Idées abſtraites, Collectives, &c.

LEs mots *foibleſſe*, *force*, *petiteſſe*, *grandeur*, *crime* &c. ne ſont repréſentatifs d'aucune Subſtance, c'eſt-à-dire, d'aucun Corps. Comment donc réduire à de pures ſenſations les jugemens réſultans de la comparaiſon de pareils mots ou idées? Ma réponſe, c'eſt que ces mots ne nous préſentant aucune idée, il eſt impoſſible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet ſenſible & particulier, qu'on porte ſur eux aucun jugement. Les applique-t-on à deſſein ou ſans s'en appercevoir à quelqu'objet déterminé? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'eſt-à-dire, une certaine différence ou reſſemblance obſervée entre des objets préſens à nos yeux ou à notre mémoire. Or le jugement porté ſur des idées devenues phyſiques par cette application, ne ſera, comme je le répete, que le *prononcé des ſenſations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expreſſions, ſi je l'oſe dire, algébraïques, qui juſqu'à leur application à des objets ſenſibles n'ont aucune ſignification réelle, & ne ſont repréſentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir ſe communiquer plus facilement, plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'eſt la raiſon pour laquelle

ils ont dans toutes les langues créé tant de ces mots adjectifs & ſubſtantifs à la fois ſi vagues (*a*) & ſi utiles. Prenons pour exemple de ces expreſſions inſignifiantes, celle de *ligne* conſidérée en Géométrie indépendamment de ſa longueur, largeur & épaiſſeur. Ce mot en ce ſens ne rappelle aucune idée à l'eſprit. Une pareille ligne n'exiſte point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en ſe ſervant de cette expreſſion? Simplement avertir ſon Diſciple de porter toute ſon attention ſur le corps conſidéré comme long, & ſans égard à ſes autres dimenſions.

Lorſque pour la facilité du calcul, on ſubſtitue dans cette Science les Lettres *A* & *B* à des quantités fixes; ces Lettres préſentent-elles aucunes idées? Déſignent-elles aucune grandeur réelle? Non. Or ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans ſa langue uſuelle par les mots, *foibleſſe*, *force*,

(*a*) Dans la compoſition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui vuides de ſens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes ſignifications des expreſſions auxquelles on les unit, ou des phraſes dans leſquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots eſt due à la crainte qu'eurent les Peuples de trop multiplier les ſignes de leurs langues & au deſir de ſe communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet euſſent été obligés de créer autant de mots qu'il eſt des choſes auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il eſt évident que la multiplicité des expreſſions néceſſaires pour rendre leurs Idées, eut ſurchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes repréſentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une ſignification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur eſprit des idées diſtinctes au moment même, où ces mêmes mots ſeroient unis aux objets dont ils déſignent les rapports.

petiteſſe, *grandeur*. &c. Ces mots ne déſignent qu'un rapport vague de choſes entr'elles, & ne nous préſentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'eſt alors que ces mots mis, ſi je l'oſe dire, en équation ou en comparaiſon, expriment très-préciſément le rapport des objets entr'eux. Juſqu'à ce moment le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon eſprit des idées très-différentes, ſelon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en eſt de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la penſée. Ces expreſſions ſont inſignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naiſſance; combien de fois n'a-t-on pas ſoutenu dans les écoles, que *la penſée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit ſpirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce ſavant galimatias. Que ſignifie en effet le mot *penſer* ? Ou ce mot eſt vuide de ſens, ou comme ſe *mouvoir*, il exprime ſimplement une maniere d'être de l'homme. Or dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'eſt point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair : mais faire de ce mode un Etre & même un Etre ſpirituel, rien, ſelon moi, de plus abſurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon eſprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un aſſaſſinat, ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces ſortes de mots que pour ſe communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je ſuppoſe qu'on crée une Société où l'on ne veuille

veuille admettre que des honnêtes-gens. Pour s'éviter la peine de tranſcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un ſeul mot qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repréſentatif ? d'aucune. Ce mot uniquement deſtiné à rappeller au ſouvenir de cette Société les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin n'eſt proprement qu'un ſon & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la Société.

Auſſi dans la ſuppoſition où forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappellaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différens forfaits que l'homme peut commettre ; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la Société, & que je portaſſe enfin un jugement qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc en derniere analyſe ſe réduire toujours à des faits ou ſenſations phyſiques. Ce qui jette quelqu'obſcurité ſur les diſcuſſions de cette eſpece eſt la ſignification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois ſe donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être eſt-il auſſi difficile d'analyſer quelques-unes de ces expreſſions & de les rappeller, ſi je l'oſe dire, à leurs idées conſtituantes, qu'il l'eſt en Chymie de décompoſer certains corps. Qu'on emploie cepen-

dant à cette décompoſition la méthode & l'attention néceſſaire, l'on eſt sûr du ſuccès.

Ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre le Lecteur éclairé que toute idée & tout jugement peut ſe ramener à une ſenſation. Il ſeroit donc inutile pour expliquer les différentes opérations de l'eſprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Mais quel eſt, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux & qui nous donne de l'attention néceſſaire pour en obſerver les rapports? L'intérêt, qui eſt pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la ſenſibilité phyſique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaiſon des Objets entr'eux.

Toute comparaiſon des objets entr'eux ſuppoſe attention : toute attention ſuppoſe peine, & toute peine un motif pour ſe la donner. S'il étoit un homme ſans deſir & qu'un tel homme pût exiſter, il ne compareroit point les Corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette ſuppoſition il pourroit encore juger l'impreſſion immédiate des objets ſur lui : oui, lorſque cette impreſſion ſeroit forte. Sa force devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en ſeroit pas de même ſi cette ſenſation étoit foible : il n'auroit alors ni conſcience, ni ſouvenir des jugemens qu'elle auroit occaſionnés. Un homme eſt environné d'u-

ne infinité d'objets; il eſt néceſſairement affecté d'une infinité de ſenſations, il porte donc une infinité de jugemens, mais il les porte à ſon inſçu. Pourquoi? c'eſt que la nature de ſes jugemens ſuit celle de ſes ſenſations. Ne font-elles ſur lui qu'une trace légere, effacée auſſi-tôt que ſentie? Les jugemens portés ſur ces ſortes de ſenſations ſont de la même eſpece, il n'en a point de conſcience. Il n'eſt point d'homme en effet qui ſans s'en appercevoir, ne faſſe tous les jours une infinité de raiſonnemens dont il n'a pas de conſcience. Je prends pour exemple, ceux qui précedent preſque tous les mouvemens rapides de notre corps.

Lorſque dans un Ballet, Veſtris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorſque dans la Salle d'Armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte; il faut, s'il n'eſt point d'effet ſans cauſe, que Veſtris & Moté y ſoient déterminés par un raiſonnement trop rapide, pour être, ſi je l'oſe dire, apperçu. Tel eſt celui que je fais, lorſque j'oppoſe ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il ſe réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main réſiſte ſans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue: mes yeux d'ailleurs me ſont plus chers que ma main: je dois donc expoſer ma main pour ſauver mes yeux.

Il n'eſt perſonne qui ne faſſe en pareil cas le même raiſonnement; mais ce raiſonnement d'habitude n'eſt pas cette raiſon ſi rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'eſt apperçu & de l'action & du raiſonnement dont cette action eſt l'effet. Or que de ſenſations de la nature de ces raiſonnemens habituels! que de ſenſations foibles qui ne fixant point notre

attention, ne peuvent produire en nous, ni conſcience, ni ſouvenir!

Il eſt des momens où les plus fortes ſont, pour ainſi dire, nulles. Je me bats; je ſuis bleſſé. Je pourſuis le combat & ne m'apperçois pas de ma bleſſure. Pourquoi? c'eſt que l'amour de ma conſervation, la colere, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt au contraire des momens où j'ai conſcience des ſenſations les plus légeres; c'eſt lorſque des paſſions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c. concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je Conjuré? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes Complices. Suis-je Peintre? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouaillier? Il n'eſt point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reſte ces mêmes paſſions qui concentrent toute mon attention ſur certains objets, me rendent à cet égard ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations. —

Que je ſois Amant, Jaloux, Ambitieux, Inquiet; ſi dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques Palais des Souverains; envain ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent: il faut pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire ſi dans le calme des deſirs je parcours ces mêmes Palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'Art & la Nature les embéliſſent, mon ame ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas à la vérité doué comme l'Amant & l'Ambitieux de cette vue aigue & perçante qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'eſt, pour ainſi dire, viſible qu'aux yeux des paſſions. Je ſerai moins finement, mais plus généralement ſenſible.

Qu'un homme du monde, & qu'un Botaniſte ſe promene le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbuſtes & de fleurs odorantes; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétuſté des chênes, de la variété des arbuſtes, de l'odeur ſuave des fleurs, n'aura pas les yeux du Botaniſte, pour obſerver les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbuſtes. Sans intérêt pour les remarquer, il ſera ſans attention pour les appercevoir. Il recevra des ſenſations, il portera des jugemens & n'en aura point de conſcience. C'eſt le Botaniſte jaloux de la réputation, le Botaniſte ſcrupuleux obſervateur de ces fleurs & de ces arbuſtes divers, qui ſeul peut ſe rendre attentif aux différentes ſenſations qu'il en éprouve & aux divers jugemens qu'il en porte (*a*). —

Au reſte ſi la conſcience, ou la non-conſcience de telles impreſſions, ne changent point leur nature, il eſt donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos ſenſations emportent avec

(*a*) Il n'eſt point en effet de ſouvenir ſans attention, ni d'attention ſans intérêt.

elles un jugement dont l'exiſtence ignorée, lorſqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en eſt cependant pas moins réelle.

Il réſulte de ce Chapitre que tous les jugemens occaſionnés par la comparaiſon des objets entr'eux, ſuppoſent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt néceſſairement fondé ſur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la ſenſibilité phyſique, puiſque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaiſir phyſique eſt le principe ignoré de toutes les actions des hommes (*a*). —

CHAPITRE VII.

La Senſibilité Phyſique eſt la Cauſe unique de nos Actions, de nos Penſées, de nos Paſſions, & de notre Sociabilité.

ACTION.

C'Est pour ſe vêtir, pour parer ſa maîtreſſe ou ſa femme, leur procurer des amuſemens, nourrir ſoi & ſa famille, & jouir enfin du plaiſir attaché à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, que l'Artiſan & le Payſan penſent, imaginent & travaillent. La ſenſibilité phyſique eſt donc l'unique moteur de l'homme. (*b*) Il n'eſt donc ſuf-

(*a*) En pluſieurs endroits de ſon Emile, M. Rouſſeau nie que la ſenſibilité Phyſique ſoit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde prouvent qu'il n'a pas ſérieuſement médité cette queſtion.

(*b*) Ce qu'on appelle peine ou plaiſir intellectuel peut toujours ſe rapporter à quelque peine ou à quelque plaiſir Phyſique. Deux exemples feront la preuve de cette vérité.

ceptible, comme je vais le prouver, que de deux eſpeces de plaiſirs & de peines. L'une

Qui nous fait aimer juſqu'au petit jeu? ſeroient-ce les ſenſations agréables qu'il excite en nous? non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous ſouſtrait à cette abſence d'impreſſion toujours ſentie comme un mal-aiſe & une douleur Phyſique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le beſoin des amuſemens, le deſir de s'arracher à des peines & de ſe procurer des plaiſirs Phyſiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? ſans doute. Mais l'émotion ſentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou ſi l'on veut dix mille Louis, prend ſa ſource, ou dans la crainte d'être privé des plaiſirs dont je jouis, ou dans l'eſpoir de goûter ceux que me procureroit un accroiſſement dans ma fortune. Cette émotion ne ſeroit-elle pas auſſi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en eſt d'aſſez ſuperbes pour ſe ſentir humiliés, lorſque la fortune les abandonne; fut-ce un jeu des épingles. Mais cet orgueil eſt rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Eſprit, chap. 13. Diſc. 3, n'eſt encore qu'un des effets de la ſenſibilité Phyſique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conſéquent de la douleur, ou l'eſpoir du plaiſir Phyſique.

En eſt-il ainſi du plaiſir intérieur éprouvé, lorſqu'on ſecourt un malheureux, lorſqu'on fait un acte de libéralité? ce plaiſir ſans doute eſt très-vif. Toute action de cette eſpece doit être louée de tous, parce qu'elle eſt utile à tous. Mais qu'eſt-ce qu'un homme humain? celui pour qui le ſpectacle de la miſere d'autrui eſt un ſpectacle douloureux.

Né ſans idée, ſans vice & ſans vertu, tout juſqu'à l'humanité eſt dans l'homme une acquiſition; c'eſt à ſon éducation qu'il doit ce ſentiment. Entre tous les divers moyens de l'inſpirer, le plus efficace; c'eſt à l'aſpect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainſi dire, dès le berceau à ſe demander par quel hazard il n'eſt point expoſé, comme cet infortuné, aux intemperies de l'air, à la ſoif, à la faim, à la douleur, &c. l'Enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude priſe, il eſt d'autant plus touché de leur miſere qu'en déplorant leur ſort, c'eſt ſur l'humanité en général & par conſéquent ſur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de ſentimens divers ſe mêlent alors à ce premier ſentiment & de leur aſ-

ſont les peines & les plaiſirs phyſiques, l'autre ſont les peines & les plaiſirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEUR.

Je ne connois que deux ſortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impreſſion eſt d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud n'éprouve encore aucun tourment ; mais la prévoyance qui lui rend ſon ſupplice préſent, le commence. (*a*)

ſemblage ſe compoſe ce ſentiment total de plaiſir dont jouit une ame noble en ſecouant un miſérable, ſentiment qu'elle n'eſt pas toujours en état d'analiſer.

On ſoulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur Phyſique de les voir ſouffrir.

2. Pour jouir du ſpectacle d'une reconnoiſſance qui produit du moins en nous l'eſpoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puiſſance, dont l'exercice nous eſt toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre eſprit l'image des plaiſirs attachés à cette puiſſance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'aſſocie toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaiſance, & que cette bienfaiſance en nous conciliant l'eſtime & l'affection des hommes peut ainſi que les richeſſes être regardée comme un pouvoir ou un moyen de ſe ſouſtraire à des peines & de ſe procurer des plaiſirs.

Voilà comme d'une infinité de ſentimens divers ſe forme le ſentiment total de plaiſir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaiſance.

J'en ai dit aſſez pour fournir à l'homme d'eſprit le moyen de décompoſer pareillement toute autre eſpece de plaiſir réputé intellectuel, & de les rappeller à de pures ſenſations.

(*a*) Nul doute que la prévoyance ne nous faſſe dans ces affeux momens éprouver une ſenſation phyſiquement dou-

REMORDS.

Le Remords n'eſt que la prévoyance des peines phyſiques auxquelles le crime nous expoſe. Le Remords eſt par conſéquent en nous l'effet de la ſenſibilité phyſique. Je friſſonne à l'aſpect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & treſſent au Tartare l'imagination du Peintre ou du Poëte. Un homme eſt-il ſans crainte; eſt-il au-deſſus des Loix? c'eſt ſans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui eſt utile; pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuſe. Cette habitude priſe, on n'en change point ſans éprouver un mal-aiſe & une inquiétude ſecrette à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expoſe, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, (*a*) eſt en général une action toujours exécutée ſans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient. (*b*) Le

loureuſe. Qu'eſt-ce que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire eſt de mettre juſqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le ſupplice. Il eſt donc évident que toutes les peines & les plaiſirs réputés intérieurs, ſont autant de ſenſations Phyſiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs* que les impreſſions excitées ou par la mémoire, ou par la préſence même des objets.

(*a*) Si les déshonneur ou le mépris des hommes nous eſt inſupportable, c'eſt qu'il nous préſage des malheurs; c'eſt que le déshonoré eſt en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en Société; c'eſt que le mépris annonce peu d'empreſſement de leur part à nous obliger; c'eſt qu'il nous préſente l'avenir comme vuide de plaiſirs, & rempli de peines, qui toutes ſont réductibles à des peines Phyſiques.

(*b*) Les Gaulois étoient autrefois diviſés en une infinité de *Clubs* ou *Sociétés particulieres*. Ces Sociétés étoient compoſées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en

vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient ſans remords. Les Princes d'Orient peuvent impunément charger leurs ſujets d'impôts, & ils les en accablent. L'Inquiſiteur peut impunément brûler quiconque ne penſe pas comme lui, ſur certains points métaphyſiques, & c'eſt ſans remords qu'il venge par des tourmens affreux, l'offenſe légere que fait à ſa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur exiſtence à la crainte du ſupplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déja dit, à une peine phyſique.

AMITIE'.

C'eſt pareillement de la ſenſibilité phyſique que découlent les larmes dont j'arroſe l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la converſation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aiſe de l'ame qui réellement eſt une peine phyſique : je pleure celui qui eût expoſé ſa vie & ſa fortune pour me ſouſtraire à la mort & à la douleur, & qui ſans ceſſe occupé de ma félicité, vouloit par des plaiſirs de toute eſpece donner ſans ceſſe plus d'extenſité à mon bonheur. Qu'on deſcende, qu'on fouille au fond de ſon ame, l'on n'apperçoit dans tous ces ſentimens, que les développemens du plaiſir & de la douleur phyſique. Que ne peut cette douleur? Par elle le Magiſtrat enchaîne le vice & déſarme l'aſſaſſin.

PLAISIR.

Il eſt deux ſortes de plaiſirs comme il eſt deux ſortes de douleur : l'une eſt le plaiſir phyſique,

commun. L'on vivoit avec elles ſans remords : mais l'on n'eût oſé aimer une femme d'un autre Club : La Loi le défendoit, le remords commence où l'impunité ceſſe.

l'autre le plaiſir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles Eſclaves & les beaux tableaux? s'il découvre un tréſor il eſt tranſporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaiſir phyſique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de ſe procurer les objets de ſes deſirs. Or cette prévoyance d'un plaiſir prochain eſt déja un plaiſir.

Sans amour pour les belles Eſclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce tréſor.

Les plaiſirs de prévoyance ſuppoſent donc toujours l'exiſtence des plaiſirs des Sens. C'eſt l'eſpoir de jouir demain de ma Maîtreſſe qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouiſſance réelle l'acquiſition de tout moyen propre à me procurer des plaiſirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une ſenſation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'eſtime, de conſidération, de richeſſes & ſurtout de pouvoir? c'eſt que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : Tous deſirent d'être heureux & croient qu'ils le ſeroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puiſſance néceſſaire pour leur procurer toute eſpece de plaiſir. Le deſir du pouvoir prend donc ſa ſource dans l'amour du plaiſir.

Suppoſons un homme abſolument inſenſible. Mais il ſeroit, dira-t-on, ſans idées, par conſéquent une pure ſtatue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exiſter & même penſer : Quel cas feroit-il du pouvoir & du ſceptre des Rois? aucun.

En effet quel degré de bonheur cet immenſe pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impaſſible !

Si la Puiſſance eſt ſi deſirée de l'ambitieux, c'eſt comme un moyen d'acquérir des plaiſirs. Le pouvoir eſt comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change eſt le même. Suis-je muni d'une telle lettre ! je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus & par conſéquent tous les plaiſirs dont cette ſomme eſt repréſentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue ſur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaiſirs. Les effets de la richeſſe & du pouvoir ſont à peu près ſemblables ; parce que la richeſſe eſt un Pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu ; de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature, c'eſt-à-dire, en blés, vin, beſtiaux, fourages, graine, gibier, &c. — De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu pour la facilité du commerce d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit-il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés, récompenſent les ſervices rendus à la Patrie ? Pourquoi non ? Que ſont les honneurs ? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; ſuppoſons un Peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres : de quelle maniere ce Peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie ?

Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c, dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles Eſclaves. C'étoit par la poſſeſſion de Brizéis (*a*) que les Grecs récompenſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (*b*) la récompenſe du courage, des talens & des vertus ? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des feſtins où nourris de mets délicats ; abreuvés de liqueurs agréables, les Guerriers écoutoient avec tranſport les chanſons des Bardes.

Il eſt donc évident que ſi l'argent & les honneurs ſont chez la plupart des Peuples policés les récompenſes des actions vertueuſes, c'eſt comme repréſentatifs des mêmes biens & des mêmes plaiſirs que les Peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs Héros & pour l'acquiſition deſquels ces Héros s'expoſoient aux plus grands dangers. Auſſi dans la ſuppoſition où ces dignités & ces honneurs ne fuſſent plus repréſentatifs de ces denrées & de ces plaiſirs, dans l'hypotheſe où ces

[*a*] Dans l'Iſle de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux Ennemis a droit d'épouſer deux Femmes ; ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'établiſſement d'une pareille coutume ? à la poſition de ces Inſulaires qui par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur réſiſter, ſi pour exciter perpétuellement la valeur de leurs Citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenſes au courage.

[*b*] Entre les préſens que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du déſert, les plus agréables ſont des Filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarraſins Vainqueurs exigeoient jadis des Vaincus. Abdérame après la conquête des Eſpagnes exigea du petit Prince des Aſturies un tribut annuel de cent belles Filles.

honneurs ne ſeroient que de vains titres (*a*), ces titres appréciés à leur juſte valeur, ceſſeroient bientôt d'être un objet de deſir. Il faut pour aller à la ſappe que l'écu donné au Soldat ſoit repréſentatif d'une pinte d'eau de vie & de la nuit d'une vivandiere. Les Soldats d'autrefois & les Soldats d'aujourd'hui ſont les mêmes. (*b*) L'homme n'a pas changé & pour les mêmes récompenſes, il fera en tous les tems à peu près les mêmes actions. Le ſuppoſe-t-on indifférent au plaiſir & à la douleur? il eſt ſans action; il n'eſt ſuſceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richeſſes & du pouvoir; parce qu'on eſt néceſſairement inſenſible aux moyens d'acquérir du plai-

(*a*) Si dans les pays deſpotiques le reſſort de la gloire eſt communément très-foible, c'eſt que la gloire n'y donne aucune eſpece de pouvoir; c'eſt que tout pouvoir eſt abſorbé dans le deſpote; c'eſt qu'en ces pays un Héros couvert de gloire n'eſt point à l'abri de l'intrigue du plus vil Courtiſan; c'eſt qu'il n'a la propriété ni de ſes biens, ni de ſa liberté; c'eſt qu'enfin il eſt à l'ordre du Souverain jetté dans les priſons, dépouillé de ſes richeſſes, de ſes honneurs & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes? C'eſt qu'un payſan eſt plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'eſt ailleurs un homme en place. Ce payſan eſt libre; il peut être impunément vertueux : il ne voit rien au-deſſus de lui que la Loi.

C'eſt le deſir de la gloire qui dans les Républiques pauvres doit être le plus puiſſant principe de leur activité, & c'eſt le déſir de l'argent fondé ſur l'amour du luxe qui dans les Pays deſpotiques eſt le principe d'action & la force motrice des Nations ſoumiſes à ce Gouvernement.

[*b*] On ſait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Belloveſus y étoit deſcendu. Mais comment ce Chef engageoit-il ſes Compatriotes à le ſuivre au-delà des Alpes? en leur envoyant du vin d'Italie. „Goûtez ce vin, „ leur écrivoit-il, & ſi vous le trouvez bon, venez avec „ moi faire la conquête du pays qui le produit.“

ſir, lorſqu'on l'eſt au plaiſir même. Ce qu'on cherche dans la richeſſe & la puiſſance, c'eſt le moyen de ſe ſouſtraire à des peines, & de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Si l'acquiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertit en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir.

La concluſion générale de ce Chapitre, c'eſt que dans l'homme tout eſt ſentir, vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'Homme eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé & par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureur du Tigre & du Lion, dut donc ſe réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui ſervoient de nourriture. Cependant l'homme ſe multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à ſemer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix reſſerrerent les liens d'une union qui fondée ſur leurs

[*a*] Il y a, dit-on, en Afrique, une eſpece de chiens ſauvages, qui par le même motif, vont en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

beſoins, étoit l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique. (*a*) Mais leur ſociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée, (*b*) une eſpece de beau moral? Ce que l'expérience nous apprend à ce ſujet, c'eſt que dans l'homme, comme dans l'animal, la ſociabilité eſt l'effet du beſoin. Si celui de ſe défendre raſſemble en troupeau ou ſociété les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le beſoin d'attaquer, chaſſer & combattre leur proie, réunit pareillement en ſociété les animaux carnaciers tels que les Renards & les Loups.

L'intérêt & le beſoin ſont le principe de toute ſociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) eſt donc le ſeul qui uniſſe les hommes entr'eux. Auſſi la force de leur union eſt-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du beſoin. Du moment où le jeune Sauvage (*c*) & le jeune Sanglier ſont en état

(*a*) De ce que l'homme eſt ſociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'eſt trompé. Les loups ſont Société & ne ſont pas bons. J'ajouterai même que ſi l'homme comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à ſon image, le portrait effrayant qu'il fait de la Divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-ſuſpecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'Enfant robuſte eſt l'Enfant méchant :* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers ſi admirés de Corneille.

„ Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit."

Et cet autre vers de la Fontaine.

„ La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure."

Ceux qui font le Roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'Hiſtoire l'admirent, & la néceſſité des Loix en prouve la vérité.

[*b*] La curioſité que certaines gens regardent comme une paſſion innée, eſt en nous l'effet du deſir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état, elle n'eſt que le développement de la ſenſibilité Phyſique.

(*c*) Il en eſt, diſent la plupart des Voyageurs, de l'atta-

état de pourvoir à leur nourriture & à leur défenſe, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ſes Parens. (*a*)

L'Aigle méconnoît ſes aiglons au moment qu'aſſez rapides pour fondre ſur leur proie, ils peuvent ſe paſſer de ſon ſecours.

Le lien qui unit les enfans au pere & le pere aux enfans eſt moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien ſeroit même funeſte aux Etats. La premiere paſſion du citoyen doit être celle des Loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être ſubordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte ſur tous les autres, où trouver une meſure du vice & de la vertu ? dès-lors il n'en eſt plus & toute morale eſt détruite.

chement des Negres pour leurs Enfans, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement ceſſe lorſque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs beſoins. Voyez *T. I.* des Mêlanges intéreſſans des Voyages d'Aſie, d'Amérique, &c.

Les Anxicos, dit à ce ſujet Dapper dans ſon voyage d'Afrique, mangent leurs Eſclaves; la chair humaine n'eſt pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere ſe repaît de la chair de ſon fils, le fils de celle de ſon pere; les freres & ſœurs ſe mangent, & la mere ſe nourrit ſans horreur de l'Enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, ſans reconnoiſſance, ſans affection pour leurs parens, ſont auſſi ſans compaſſion pour les malades : c'eſt chez ces Peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres aſſez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfans à la voracité des tigres.

(*a*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaiſſer leur pere, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir ſept ou huit enfans, & ſept ou huit enfans ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits ſangliers.

Par quelle raiſon en effet auroit-on par deſſus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la juſtice? c'eſt qu'on a confuſément ſenti le danger auquel les expoſeroit un trop exceſſif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils eſt dès-lors en droit de piller ſon voiſin, ou de voler le tréſor public, ſoit pour ſoulager le beſoin d'un Pere, ſoit pour augmenter ſon aiſance. Autant de familles, autant de petites Nations qui diviſées d'intérêt, ſeront toujours armées les unes contre les autres.

Tout Ecrivain qui, pour donner bonne opinion de ſon cœur, fonde la ſociabilité ſur un autre principe que ſur celui des beſoins phyſiques & habituels, trompe les eſprits foibles & leur donne de fauſſes idées de la Morale.

La nature a voulu ſans doute que la reconnoiſſance & l'habitude fuſſent dans l'homme une eſpece de gravitation qui le portât à l'amour de ſes parens : mais elle a voulu auſſi que l'homme trouvât dans le deſir naturel de l'indépendance une force répulſive, qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation. (*a*) Auſſi la fille ſort-elle joyeuſe de la maiſon de ſa mere, pour paſſer dans celle de ſon Mari. Auſſi le fils quitte-t-il avec plaiſir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en Province, ou ſimplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du ſentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoiſſances & d'amis.

(*a*) L'homme hait la dépendance. De là peut-être ſa haine pour ſes pere & mere, & ce proverbe fondé ſur une obſervation commune & conſtante, *l'amour des parens deſcend & ne remonte pas.*

Veut-on faire des dupes ? l'on exagere la force du ſentiment & de l'amitié ; l'on traite la ſociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'eſt qu'un principe de cette eſpece, la ſenſibilité phyſique ?

C'eſt à ce ſeul principe que l'on doit & l'amour de ſoi & l'amour ſi puiſſant de l'indépendance : ſi les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre, par une attraction forte & mutuelle, le Légiſlateur céleſte leur eût-il commandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs Peres & Meres ? (*a*) Ne ſe fût-il pas repoſé de ce ſoin ſur la Nature, qui, ſans le ſecours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorſqu'il a faim & ſoif, d'ouvrir ſes yeux à la lumiere & de retirer ſon doigt du feu ?

Les Voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ſes ſemblables ſoit ſi commun qu'on le prétend. Le Navigateur échappé du naufrage & jetté ſur une côte inconnue ne va pas les bras ouverts ſe jetter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il ſe tapit au contraire dans un buiſſon : c'eſt de là qu'il étudie les mœurs des habitans, & de là qu'il ſort tremblant pour ſe préſenter à eux.

Mais qu'un de nos vaiſſeaux Européens aborde une iſle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire ? cette vue ſans doute les ſurprend. Les Sauvages ſont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce ſpectacle excite leur étonnement. Mais quel deſir ſuccede en eux à ce premier ſentiment ? celui de s'appro-

(*a*) Le commandement d'aimer ſes peres & meres, prouve que l'amour des parens eſt plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la Nature.

prier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adreſſe ou par force, ces objets de leurs deſirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & maſſacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injuſtices & cruautés.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que les principes de la Morale & de la Politique, comme tous les principes des autres Sciences, doivent s'établir ſur un grand nombre de faits & d'obſervations. Or que réſulte-t-il des obſervations faites juſqu'à préſent ſur la Morale? c'eſt que l'amour des hommes pour leurs ſemblables eſt un effet de la néceſſité de s'entre-ſecourir, & d'une infinité de beſoins dépendans de cette même ſenſibilité phyſique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conſervant mon opinion ſur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'Eſprit contre les imputations odieuſes du cagotiſme & de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

Juſtification des Principes admis dans le Livre de l'Eſprit.

LOrſque le Livre de l'Eſprit parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir ſoutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des

femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant eſt notoire : leur reproche eſt donc abſurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompenſe du travail & de l'induſtrie, pourquoi pas les Femmes (*a*)? tout objet deſiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorſqu'on n'en obtiendra la jouiſſance que par des ſervices rendus à la Patrie.

Dans les ſiecles où les invaſions des Peuples du Nord & les incurſions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les Femmes ſouvent expoſées aux inſultes d'un raviſſeur, avoient perpétuellement beſoin de défenſeurs ; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Auſſi les faveurs des Femmes étoient-elles la récompenſe des plus vaillans : auſſi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre ſiecles tous les preux Chevaliers.

L'amour du plaiſir fut donc en ces ſiecles le principe productif de la ſeule vertu connue, c'eſt-à-dire, de la valeur. Auſſi lorſque les mœurs changerent, lorſque la Police plus perfectionnée

(*a*) Si le beſoin de la faim eſt le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir ſur l'homme, comment imaginer que le beſoin des Femmes ſoit ſur lui ſans puiſſance ? qu'au moment où l'adoleſcent eſt échauffé des prémiers rayons de l'Amour, on lui en propoſe les plaiſirs comme prix de ſon application : qu'on lui rappelle juſque dans les bras de ſa Maîtreſſe, que c'eſt à ſes talens & à ſes vertus qu'il doit ſes faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à ſa ſanté, à ſon ame, à ſon eſprit, enfin au bien public, les mêmes plaiſirs dont il n'eût joui dans une autre poſition, qu'en s'épuiſant, en s'abrutiſſant, en ſe ruinant & en vivant dans la crapule.

mit la Vierge timide à l'abri de toute inſulte, alors la beauté (car tout ſe tient dans un Gouvernement) moins expoſée aux outrages d'un raviſſeur, honora moins ſes défenſeurs. Si l'enthouſiaſme des Femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte : Si l'eſtime conſervée encore aujourd'hui pour le courage n'eſt plus qu'une eſtime de tradition : ſi dans ce ſiecle l'amant le plus jeune, le plus aſſidu, le plus complaiſant & ſur-tout le plus riche, eſt communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point; tout eſt ce qu'il doit être.

Les faveurs des Femmes, ſelon les changemens arrivés dans les mœurs & les Gouvernemens, ou ſont, ou ceſſent d'être des encouragemens à certaines vertus. L'amour en lui-même n'eſt donc point un mal. Pourquoi regarder ſes plaiſirs comme la cauſe de la corruption politique des mœurs ? les hommes ont eu dans tous les tems à peu près les mêmes beſoins, & dans tous les tems ils les ont ſatisfaits. Les ſiecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robuſtes. L'Edda, les Poéſies Erſes, enfin toute l'hiſtoire nous apprend que les ſiecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeuneſſe eſt fortement attirée vers les femmes : elle eſt plus avide de plaiſir que l'âge avancé, cependant elle eſt communément plus humaine & plus vertueuſe ; elle eſt au moins plus active, & l'activité eſt une vertu.

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Medes, des Aſſyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus

réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les Peuples efféminés & moux.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont venales ; lorſqu'on achete leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérite & des talens, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab, peut à force d'injuſtices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de moleſter, de piller les Peuples de ſon Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en eſt des femmes, comme des honneurs, ces objers communs du deſir des hommes ; les honneurs ſont-ils le prix de l'iniquité ; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, ſacrifier le foible au Puiſſant & l'intétêt d'une Nation à l'intérêt d'un Soudan ? alors les honneurs ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talens, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs peuvent donc ſelon les tems & les mœurs ſucceſſivement devenir des encouragemens au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le Moraliſte auſtere qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa mie ou de ſon Confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes ſans détruire en eux tout principe d'action ! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien & n'a d'eſprit en rien. —

CHAPITRE X.

Que les Plaiſirs des Sens ſont à l'inſu même des Nations leurs plus puiſſans Moteurs.

LEs Moteurs de l'homme ſont le plaiſir & la douleur phyſique. Pourquoi la faim eſt-elle le principe le plus habituel de ſon activité? c'eſt qu'entre tous les beſoins, ce dernier eſt celui qui ſe renouvelle le plus ſouvent & qui commande le plus impérieuſement. C'eſt la faim & la difficulté de pourvoir à ce beſoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de ſupériorité d'eſprit ſur l'animal pâturant. C'eſt la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de ſurprendre le gibier: c'eſt la faim qui retenant ſix mois entiers le Sauvage ſur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber ſon arc, à treſſer ſes filets, à tendre des pieges à ſa proie. C'eſt encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'eſt que notre eſprit s'occupe, non du beſoin, mais des moyens de le ſatisfaire. Le difficile n'eſt pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaiſir & douleur ſont & ſeront toujours l'unique principe des actions de l'homme. (*a*) Si le

(*a*) Si les beſoins ſont nos moteurs uniques; c'eſt donc à nos divers beſoins qu'il faut rapporter l'invention des

Ciel eût pourvu à tous ſes beſoins ; ſi la nourriture convenable à ſon corps eût été comme l'air & l'Eau un Elément de la Nature, l'homme eût à jamais croupi dans la pareſſe.

La faim, par conſéquent, la douleur eſt le principe d'activité du pauvre, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaiſir eſt le principe d'activité de l'homme au deſſus de l'indigence, c'eſt-à-dire, du riche. Or entre tous plaiſirs, celui qui ſans contredit agit le plus fortement ſur nous & communique à notre ame le plus d'énergie, eſt le plaiſir des femmes. La Nature en attachant la plus grande Ivreſſe à leur jouiſſance, a voulu en faire un des plus puiſſans principes de notre activité. (*a*) —

Arts & des Sciences. C'eſt à celui de la faim, qu'on doit l'Art de défricher, de labourer la terre, de forger le Soc, &c. C'eſt au beſoin de ſe défendre contre les rigueurs des ſaiſons qu'on doit l'art de bâtir, ſe vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublemens ; quant à la Muſique, aux Spectacles, enfin à tous les arts du Luxe, c'eſt à l'amour, au deſir de plaire & à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'Arts encore ignorés ! quel aſſoupiſſement dans la Nature ! l'homme ſans beſoins ſeroit ſans principe d'actions ; c'eſt au beſoin du plaiſir que la jeuneſſe doit en partie ſon activité & la ſupériorité qu'à cet égard elle a ſur l'âge avancé.

(*a*) Parmi les Savans, il en eſt, dit-on, qui loin du monde ſe condamnent à vivre dans la retraite. Or comment ſe perſuader que dans ceux-ci l'amour des talens ait été fondé ſur l'amour des plaiſirs Phyſiques & ſur-tout ſur celui des Femmes ? comment concilier ces inconciliables ? Pour cet effet ſuppoſons qu'il en ſoit d'un homme à talens comme d'un avare. Si ce dernier ſe prive aujourd'hui du néceſſaire, c'eſt dans l'eſpoir de jouir demain du ſuperflu. L'avare deſire-t-il un beau Château & l'homme à talens une belle Femme ? ſi pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richeſſes & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroiſſement, l'un de ſon tréſor, l'autre de ſa renommée. Or dans l'eſpace

Nulle paſſion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend juſque ſur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, eſt enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ſes égaux ou même ſes ſupérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il eſt la ſource de la vie. A meſure que ſes deſirs s'éteignent, l'homme perd ſon activité ; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaiſir & douleur phyſique, voilà les ſeuls & vrais reſſorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richeſſes & les honneurs, mais les plaiſirs ſeuls dont cette gloi-

de tems employé à l'acquiſition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puiſſent rompre ſans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talens mourront, l'un ſans château, l'autre ſans maîtreſſe.

Ce n'eſt pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la Coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de reſſemblances. Tous deux plus heureux qu'on ne le penſe, le ſont de la même maniere. L'avare en comptant ſon or, jouit de la poſſeſſion prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange ; & la Coquette ſe mirant dans ſa glace jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ſes graces & ſa beauté. Ce que je leur conſeille à tous deux, c'eſt de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans : ils éprouveroient dans la jouiſſance des objets de leurs deſirs, des dégouts inconnus avant elle.

L'état de deſir eſt un état de plaiſir. Les Châteaux, les Amans & les Femmes que les richeſſes, la beauté & les talens peuvent leur procurer, eſt un plaiſir de prévoyance ſans doute moins vif, mais plus durable que le plaiſir réel & Phyſique. Le corps s'épuiſe, l'imagination jamais. Auſſi de tous les plaiſirs, ces derniers ſont-ils en général ceux qui dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande ſomme de bonheur.

re, ces richeſſes & ces honneurs ſont repréſentatifs. Et quoiqu'on diſe, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont ſur nous les plaiſirs des ſens.

Lorſque j'ai dit dans le livre de l'*Eſprit* que c'étoit ſur la tige de la douleur & du plaiſir phyſique que ſe recueilloient toutes nos peines & nos plaiſirs, j'ai révelé une grande vérité. .... Que s'enſuit-il ? que ce n'eſt point dans la jouiſſance de ces mêmes plaiſirs que peut conſiſter la dépravation politique des mœurs. Qu'eſt-ce en effet qu'un Peuple efféminé & corrompu ? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaiſirs que les Nations illuſtres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moraliſtes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience juſtifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſſion ſur la ſenſibilité phyſique comme étrangere à mon ſujet. Que me ſuis-je propoſé ? De faire voir que tous les hommes communément bien organiſés, ont une égale aptitude à l'eſprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? j'ai diſtingué l'eſprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'eſt en nous que la faculté de ſentir ; que l'eſprit en eſt l'effet ; que dans l'homme tout eſt ſenſation ; que la ſenſibilité phyſique eſt par conſéquent le principe de ſes beſoins, de ſes paſſions, de ſa ſociabilité, de ſes idées, de ſes jugemens, de ſes volontés, de ſes actions, & qu'enfin ſi tout eſt explicable par la ſenſibilité phyſique, il eſt inutile d'admettre en nous d'autres facultés. (*a*)

(*a*) Outre la Faculté de ſentir, l'homme, dit-on, eſt encore doué de la Faculté de ſe reſſouvenir. Je le ſais ;

L'Homme eſt une machine qui miſe en mouvement par la ſenſibilité phyſique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'eſt la roue qui mue par un torrent, éleve les piſtons & après eux les eaux deſtinées à ſe dégorger dans les baſſins préparés à la recevoir.

Après avoir ainſi montré qu'en nous tout ſe réduit à ſentir, à ſe reſſouvenir, & qu'on ne ſent, que par les cinq Sens; pour découvrir enſuite ſi le plus ou moins grand eſprit eſt l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner ſi dans le fait, la ſupériorité de l'eſprit eſt toujours proportionée à la fineſſe des ſens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la conſtante inégalité des eſprits, ne dépendît d'une autre cauſe.

C'eſt donc au ſeul examen de ce fait que ſe réduit maintenant la queſtion propoſée; c'eſt à cet examen qu'on en devra la ſolution.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

JE ne ferai ſur cette matiere que répéter ce que j'ai déja dit dans le livre de l'*Eſprit* & j'obſerverai.

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire,

mais comme l'organe de la Mémoire eſt phyſique; que ſon office conſiſte à nous rendre préſentes les impreſſions paſſées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des ſenſations actuelles, je ne ſuis pas moins endroit d'aſſurer que dans l'homme tout eſt ſnetir.

ont eu communément peu de génie & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce ſoit & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie; s'il faut, comme le prouve Deſcartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être excluſive du grand eſprit (*a*)

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le tems paſſé à méditer, n'eſt point employé à placer des faits dans mon ſouvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'uſage. Au reſte que ſert une grande mémoire? la plus ordinaire ſuffit au beſoin d'un grand homme. Qui ſait la langue a déja beaucoup d'idées. Pour mériter le titre homme d'eſprit, que faut-il? les comparer entr'elles & par-

(*a*) Les Mémoires extraordinaires ſont les Erudits; la méditation fait les hommes de génie. L'eſprit original, l'eſprit à ſoi ſuppoſe comparaiſon des objets entr'eux, & appercevance des rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en eſt pas ainſi de l'eſprit du monde. Ce dernier eſt un compoſé de goût & de mémoire. Qui ſait le plus de traits d'Hiſtoire, de bons mots, d'anecdotes curieuſes, eſt le plus agréable dans la converſation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'eſprit profond n'eſt pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'eſt ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philoſophe, ni grand Capitaine, il eſt du moins très-aimable. Si ſa réputation ne s'étend point au-delà de ſon cercle, c'eſt qu'il n'écrit point, c'eſt qu'il ne perfectionne aucune Science, & qu'il ne ſe rend point utile aux hommes, & ne doit par conſéquent en obtenir que peu d'eſtime

venir par ce moyen à quelque réſultat neuf & intéreſſant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conſéquent de toutes les idées d'un Peuple, eſt la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a ſur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'eſt à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en réſulte une grande vérité dans ſa teinte, une grande force dans ſon coloris, enfin un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne penſe. En Allemagne & en Angleterre, preſque point d'homme bien élevé qui ne ſache trois ou quatre langues (*a*). Or ſi l'étude de ces langues eſt compriſe dans le plan ordinaire de l'inſtruction, elle ne ſuppoſe donc qu'une organiſation commune : tous les hommes ſont donc doués par la Nature (*b*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'obſerverai que ſi la ſupériorité de l'eſprit, comme le remarque M. Hob-

(*a*) Si le François ne ſait que ſa propre langue, c'eſt un effet de ſon éducation & non de ſon organiſation ; qu'il paſſe quelques années à Londres ou à Florence, il ſaura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(*b*) La nature, dit-on, donne à chaque Nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de Nation en Europe qui d'après les Pruſſiens, n'ait fait des changemens dans ſes exercices, dans ſes évolutions Militaires & ne l'ait fait avec ſuccès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les Nations ſe ſont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs Soldats. J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour expoſer leur vie dans les combats. Auſſi le courage des Armées ne ſe manifeſte-t-il plus par des entrepriſes auſſi hardies, & ſe réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce ſeul point de n'être pas le premier à fuir.

bes, conſiſte principalement dans la connoiſſance de la vraie ſignification des mots, & s'il n'eſt point d'homme qui dans la ſeule méditation de ceux de ſa langue, ne trouve plus de queſtions à diſcuter qu'il n'en réſoudroit dans le cours d'une longue vie, perſonne ne peut ſe plaindre de ſa mémoire. Il en eſt, dit-on, de vives & de lentes. On a à la vérité, une mémoire vive des mots de ſa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, ſur-tout ſi on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? ſinon qu'on a un ſouvenir plus ou moins prompt des objets, ſelon qu'ils ſont plus ou moins familiers. Il n'eſt qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires ; c'eſt l'inégalité de leur étendue. Or ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'eſt donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on liſe à ce ſujet le Chapitre 3. Diſc. 3. de l'*Eſprit*. J'y conſidére cette queſtion ſous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité & prouve qu'en général, ce n'eſt point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'eſprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? je vais l'examiner. —

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des Sens.

SI dans les hommes tout eſt *ſentir phyſiquement*, ils ne différent donc entr'eux que dans la nuance de leurs ſenſations. Les cinq Sens en ſont les organes : ce ſont les cinq portes par où les idées vont juſqu'à l'ame. Mais ces portes ſont-elles également ouvertes dans tous, & ſelon la ſtructure différente des organes de la vue, de l'ouie, (*a*) du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas ſentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment? Entre les hommes enfin ne ſont-ce pas les plus finement organiſés qui doivent avoir le plus d'eſprit (*b*) & peut-être les ſeuls qui puiſſent en avoir?

L'Expérience, répondrai-je, n'eſt pas ſur ce point d'accord avec le raiſonnement : elle démontre bien que c'eſt à nos Sens que nous devons nos idées, mais elle ne démontre point que l'eſprit ſoit toujours en nous proportionné à la fineſſe plus ou moins grande de ces mêmes Sens. Les

(*a*) Qu'on ne ſuppoſe pas néanmoins une extrême différence dans l'organiſation commune des hommes : Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Muſiciens, tous les Danſeurs d'un Opéra & tous les Soldats d'un Bataillon partent également en meſure.

(*b*) Entre les hommes les plus parfaitement organiſés, s'il en eſt peu de ſpirituels, c'eſt, dit-on, parce que l'eſprit eſt l'effet combiné de la fineſſe des Sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette ſuppoſition, il ſeroit du moins impoſſible qu'une bonne éducation ſans une fineſſe particuliere & remarquable des Sens, pût former de grands hommes. Or ce fait eſt démenti par l'expérience.

Les Femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des Hommes, leur donne plus de fineſſe dans le Sens du toucher, n'ont pas plus d'eſprit (*a*) qu'un Voltaire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talens.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement ſi prématuré ſuppoſoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! On en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes ; & cependant quelle tête plus vaſte & quel ſtyle plus coloré ! (*b*) Parmi ceux dont le Sens de l'ouie eſt le plus fin, en eſt-il de ſupérieurs aux St. Lamberts, aux Saurins, aux Nivernois, &c. Ceux dont les Sens du goût & de l'odorat ſont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rouſſeau, Marmontel, Duclos ? &c. De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande ſupériorité

(*a*) L'organiſation des deux Sexes eſt ſans doute très différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cauſe de l'infériorité de l'eſprit des Femmes ? non : la preuve du contraire, c'eſt que nulle Femme n'étant organiſée comme un homme, nulle en conſéquence ne devroit avoir autant d'eſprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines IIe, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les Femmes leur ſont en général inférieures, c'eſt qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes de conditions très-différentes, telles que les Princeſſes & les Femmes de Chambre. Je dis qu'en ces deux états les Femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi ? c'eſt que les deux Sexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

(*b*) On n'a point obſervé que le Sens de la vue fût dans les plus grands Peintres de beaucoup ſupérieur en fineſſe à celui des autres hommes.

des eſprits, eſt indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des Sens, & que tous les hommes communément bien organiſés, ſont doués par la Nature de la fineſſe des Sens néceſſaire, pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématiques, Chymie, Politique, Phyſique, &c. (*a*)

Si la ſublimité de l'eſprit ſuppoſoit une ſi grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'Aigle, le tact de la

(*a*) Dans la ſuppoſition où le plus ou moins d'eſprit dépendît de la fineſſe plus ou moins grande des Sens, il eſt probable que les diverſes températures de l'air, la différence des latitudes & des alimens, auroient quelqu'influence ſur les eſprits, qu'en conſéquence la contrée la plus favoriſée du Ciel produiroit les habitans les plus ſpirituels. Or depuis le commencement des Siecles, comment imaginer que ces habitans n'euſſent pas acquis une ſupériorité marquée ſur les autres Nations, qu'ils ne ſe fuſſent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'euſſent pas en conſéquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'euſſent pas à la longue aſſervi les autres Nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'Hommes célebres?

Le climat générateur d'un tel Peuple eſt encore inconnu. L'Hiſtoire ne montre en aucun d'eux une conſtante ſupériorité d'eſprit ſur les autres : elle prouve au contraire que depuis Deli juſqu'à Petersbourg, tous les Peuples ont été ſucceſſivement imbécilles & éclairés; que dans les mêmes poſitions, toutes les Nations, comme le remarque M. Robertſon, ont les mêmes Loix, le même eſprit, & qu'on retrouve par cette raiſon chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence ſur les Eſprits; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne penſe ſur les Corps. En effet ſi la plupart des Politiques calculent la population des Villes ou des Empires, d'après la liſte de leurs morts, ils ont donc obſervé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie, étoit à peu près la même.

Senſitive, le nez du Renard & l'oreille de la Taupe.

Les Chiens & les Chevaux ſont, dit-on, d'autant plus eſtimés qu'ils ſortent de telle ou telle race. Avant d'employer un Homme, il faudroit donc encore demander s'il eſt fils d'un Pere ſpirituel ou ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions; pourquoi? C'eſt que les peres les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que de ſots enfants; c'eſt que les hommes les mieux organiſés n'ont ſouvent que peu d'eſprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles queſtions. Ce qu'elle nous apprend à ce ſujet, c'eſt qu'il eſt des hommes de génie de toute eſpece de taille & de tempérament; qu'il en eſt de ſanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robuſtes, de délicats, de mélancoliques, * 2. & que les hommes les plus forts & les plus vigoureux, ne ſont pas toujours les plus ſpirituels (*a*).

Mais ſuppoſons dans un homme un Sens extrêmement fin; qu'arriveroit-il? Que cet homme éprouveroit des ſenſations inconnues au commun des hommes; qu'il ſentiroit ce qu'un moindre degré de fineſſe dans l'organiſation ne permet pas aux autres de ſentir. En auroit-il plus d'eſprit? Non: parce que ces ſenſations toujours ſtériles juſqu'au moment où l'on les compare, conſerve-

(*a*) M. Rouſſeau, P. 300 & 323 de ſon Emile, dit: „ Plus un Enfant ſe ſent fort & robuſte, plus il devient cenſé „ & judicieux. Pour tirer parti des inſtrumens de notre „ intelligence, il faut que le corps ſoit robuſte & ſain." La bonne conſtitution du Corps rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres. Mais que M. Rouſſeau conſulte l'expérience. Il verra que les maladifs, les délicats & les boſſus, ont autant d'eſprit que les droits & les bien portans. Paſcal, Pope, Boileau, Scaron en ſont la peuve.

roient toujours entr'elles les mêmes rapports. (*a*) Suppoſons l'eſprit proportionné à la fineſſe des Sens. Il eſt des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la Terre les mieux organiſés. L'eſprit humain ne ſeroit donc point ſuſceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes ſi finement organiſés parviendroient néceſſairement dans les Sciences à des réſultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or on ne connoît point de tels réſultats.

Il n'eſt point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne ſoient maintenant ſaiſies de tous les hommes qui communément bien organiſés, n'ont cependant rien de ſupérieur dans les Sens de la ſaveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter [puiſqu'il n'eſt rien de ſimilaire dans la Nature] (*b*), qu'entre les hommes les plus finement organiſés, il faut qu'à certains

(*a*) Une ſenſation n'eſt dans la Mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit, parce que cette aptitude n'eſt autre choſe que le pouvoir d'obſerver les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

(*b*) La diſſemblance des Etres exiſte-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la même race de beſtiaux ſe fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaiſſe ſelon l'eſpece ou l'abondance des paturages. Il en eſt de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui ſoit abſolument ſemblable à un autre, c'eſt peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'eſt placé à la même expoſition, frappé du même vent & ſemé dans la même veine de terre. Or dans les Etres inanimés le tems de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne ſont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé Section I. ne peut recevoir préciſément les mêmes inſtructions.

égards, chacun le ſoit encore ſupérieurement aux autres. Tout homme en conſéquence devroit donc éprouver des ſenſations, acquérir des idées incommuniquables à ſes compatriotes. Or il n'eſt point d'idées de cette eſpece. Quiconque en a des nettes, les tranſmet facilement aux autres. Il n'en eſt donc point auxquelles ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés.

La cauſe qui pourroit le plus efficacement influer ſur les eſprits, ſeroit ſans doute la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui ſe nourrit de beurre & de viandes ſous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'eſprit que le maigre Eſpagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-ſec. M. Schaw, médecin Anglois, qui par la fidélité & l'exactitude de ſes obſervations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de ſon voyage en Barbarie, dit au ſujet des Maures :

„ Le peu de progrès de ces Peuples dans les Arts
„ & dans les Sciences, n'eſt l'effet d'aucune in-
„ capacité ou ſtupidité naturelle. Les Maures
„ ont l'eſprit délié & même du génie. S'ils ne
„ l'appliquent point à l'étude des Sciences,
„ c'eſt que ſans motifs d'émulation, leur Gou-
„ vernement ne leur laiſſe ni la liberté, ni le re-
„ pos néceſſaire pour les cultiver & les perfec-
„ tionner. Les Maures nés eſclaves, comme la
„ plupart des Orientaux, doivent être ennemis
„ de tout travail qui n'a pas directement leur
„ intérêt perſonnel & préſent pour objet ".

Ce n'eſt qu'à la Liberté qu'il appartient d'allumer chez un Peuple le feu ſacré de la gloire & de l'émulation. S'il eſt des ſiecles où ſembla-

bles à ces oiſeaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoiſſent tout-à-coup dans un Empire, qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompenſera les talens, ces récompenſes, comme les dents du Serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Deſcartes, les Corneilles, &c. illuſtrerent le regne de Louis XIII., les Racines, les Bailes, &c., celui de Louis XIV., les Voltaires, les Monteſquieu, les Fontenelles, &c., celui de Louis XV., c'eſt que les Arts & les Sciences furent ſous ces différens regnes ſucceſſivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orleans, Régent. Les grands hommes, quelque choſe qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguſte, ni à celui de Louis XIV., mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'eſt au premier feu de la jeuneſſe &, ſi je l'oſe dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compoſitions des grands hommes; l'on ſe trompe. Racine avant trente ans donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'eſt certainement pas inférieure aux premieres. (*a*). Ce ne ſont pas même les légeres indiſpoſitions qu'occaſionne une ſanté plus ou moins délicate qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même ſanté,

(*a*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'eſt plus dit-on, le même compoſé. Le Voltaire de ſoixante ans n'eſt plus le Voltaire de trente. Soit: cependant l'un & l'autre ont également d'eſprit. Si deux hommes ſans être parfaitement ſimilaires, peuvent ſauter auſſi haut, courir auſſi vîte, tirer auſſi juſte, jouer auſſi bien à la paume; deux hommes ſans être préciſément les mêmes, peuvent donc avoir également d'eſprit.

& cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de cauſes ; le Médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne diſtraient ni les affaires ni les plaiſirs, ni les paſſions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que ſoit la nourriture des Nations, la Latitude qu'elles habitent ; (*a*) enfin leur tempérament, ces différences n'augmentent, ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Ce n'eſt donc ni de la force du corps (*b*), ni de la fraîcheur des organes, ni

(*a*) L'aptitude à l'eſprit comme je le montrerai ci-après, n'eſt que l'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diverſité des températures, la différence des Climats, en occaſionnent dans les mœurs & les inclinations d'un Peuple, que les Sauvages Chaſſeurs dans les Pays de bois, deviennent Paſteurs dans les Pays de Pâturages, cela ſe peut : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'en toutes les diverſes Contrées, les Peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Auſſi du moment où les hommes errans ſe ſont réunis en Nations, où les marais ont été deſſéchés & les forêts abattues, la diverſité des Climats n'a point eu d'influence ſenſible ſur les eſprits. Auſſi trouve-t-on en Suede & en Dannemarck d'auſſi bons Géometres, Chymiſtes, Phyſiciens, Moraliſtes, &c. qu'en Grece & en Egypte. „ Le Climat de la Perſe, dit Chardin, „ eſt le plus propre à entretenir la vigueur du corps & de „ l'eſprit. " Ce Climat cependant ne donne point au Perſan plus de Génie qu'au François.

(*b*) La ſupériorité de l'eſprit eſt-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament & de la fineſſe plus ou moins grande des Sens, où chercher la cauſe de cette ſupériorité ? dans la perfection, dira-t-on, de l'organiſation intérieure. Mais, répondrai-je, ſi dans la pendule la perfection intérieure de la machine ſe manifeſte par la préciſion avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de ſon organiſation, ſe manifeſte pareillement, (du moins quant à l'eſprit) par celle des cinq ſens

de la plus ou moins grande fineſſe des Sens, que dépend la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit. Au reſte c'eſt peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait ; je puis encore prouver que ſi ce fait exiſte, c'eſt qu'il ne peut exiſter autrement ; & qu'ainſi c'eſt dans une cauſe encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des Eſprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout eſt ſentir, il faut penſer que s'ils différent entr'eux, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations.

CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de ſentir.

LEs hommes ont des goûts différens : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverſe, ou de l'inégale fineſſe de leur organiſation. Que le Negre, par exemple, ſe ſente plus de deſir pour le teint noir d'une beauté Afriquaine, que pour les lis & les roſes de nos Européennes, c'eſt en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, ſelon le pays qu'il habite, ſoit plus ou moins ſenſible à tel ou tel genre de muſique, & devienne en conſéquence

auxquels il doit toutes ſes idées. La perfection de l'organiſation extérieure ſuppoſe donc celle de l'intérieur. Or pour prouver que cette derniere eſpece de perfection ne peut rien ſur les eſprits, il ſuffit de montrer [conformément à l'expérience] que leur ſupériorité eſt entiérement indépendante de la plus ou moins grande fineſſe des cinq ſens.

ſuſceptible de telles ou telles impreſſions, c'eſt encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne ſont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occaſionnés par la pure différence des ſenſations reçues à la préſence des mêmes objets.

Pour ſavoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été ſucceſſivement ſoi & les autres. Or on n'a jamais été que ſoi. Ce n'eſt donc qu'en conſidérant avec une très-grande attention les impreſſions diverſes que les mêmes objets paroiſſent faire ſur les différens hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on ſoi-même ſur ce point ? on ſent que ſi ſon voiſin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; ſi le lait paroiſſoit blanc à l'un & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçuſſent qu'un chardon dans une roſe, & que deux monſtres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il ſeroit impoſſible que les hommes puſſent s'entendre & ſe communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & ſe les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impreſſions.

Pour jetter plus de clarté ſur cette queſtion, voyons dans un même exemple en quoi les hommes different & ſe reſſemblent.

Ils ſe reſſemblent tous en ce point : c'eſt que tous veulent ſe ſouſtraire à l'ennui ; c'eſt qu'en conſéquence tous veulent être émus ; c'eſt que plus une impreſſion eſt vive, plus elle leur eſt agréable, ſi cette impreſſion néanmoins n'eſt pas portée juſqu'au terme de la douleur.

Ils différent en ceci, c'eſt que le degré d'é-

motion que l'un regarde comme l'excès du plaiſir, eſt quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être bleſſé du degré de lumiere qui m'eſt agréable; & cependant lui & moi convenir que la lumiere eſt le plus bel objet de la Nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la ſenſation? de ce que cette différence eſt peu conſidérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un plus foible degré de lumiere, le même plaiſir, qu'une vue forte reſſent à la clarté d'un plus grand jour. Que je paſſe du Phyſique au Moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conſéquence chez les Chinois, (*a*) tous les Proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organiſation des divers Peuples, ne doivent être comptées pour rien; puiſqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes réſultats.

L'invention des mêmes Arts par-tout où l'on a eu les mêmes beſoins, où ces Arts ont été également encouragés par le Gouvernement, eſt une nouvelle preuve de l'égalité eſſentielle des Eſprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la reſſemblance apperçue entre les Loix & les Gouvernemens des divers Peuples. L'Aſie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, eſt gouvernée par nos anciennes Loix féodales. Le Malais, comme nos Ancêtres, n'eſt point Agricole, mais il a comme eux, la va-

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux Mœurs & au Gouvernement Oriental, point de proverbes plus ſemblables que les proverbes Allemands & Chinois.

leur la plus déterminée (*a*), & la plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répetent encore, n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation Européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent, c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La Poéſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſqu'égal cet hymne à la lumiere qui commence le troiſieme chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le Poëte ſe ſert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ſes yeux. Soit : mais ſi la lumiere ne faiſoit pas ſur tous une impreſſion vive & forte, ſeroit-elle univerſellement regardée comme l'objet le plus admirable de la Nature ? Le tourbillon de feu où preſque toutes les Nations ont

(*a*) Si les Malais, dit M. Poivre, euſſent été plus voiſins de la Chine, cet Empire eût été bientôt conquis, & la forme de ſon Gouvernement changée. Rien, dit cet Auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais ſont-ils les ſeuls Peuples voleurs ? Qui lit l'Hiſtoire, apprend que cet amour du vol eſt malheureuſement commun à tous les hommes : il eſt fondé ſur leur pareſſe. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incurſions & s'expoſer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'aſſujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les Peuples ne ſont-ils pas voleurs ? c'eſt que pour voler, il faut être environné de Nations volables, c'eſt-à-dire, de Peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un Peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque Pays a ſes Malais. Dans les Pays Catholiques, le Clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes ; & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le Prêtre le fait par la ruſe & la terreur panique.

placé le trône de la Divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impreſſions (*a*) reçues à la préſence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des Philoſophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon abſolu, ſur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les ſimples & magnifiques tableaux de la Nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils ſur chacun d'eux préciſément la même impreſſion? non : mais, comme l'expérience le prouve, une impreſſion à peu près ſemblable. Auſſi les objets extrêmement agréables aux uns, ſont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impreſſions produites par la beauté des deſcriptions de la Poéſie, n'eſt qu'apparente, qu'elle eſt en partie l'effet de la ſignification incertaine des mots, & d'un vague dans les expreſſions (*b*), parfaitement correſpondant aux diverſes ſenſa-

(*a*) Pour preuve de la différence des ſenſations éprouvées à la vue des mêmes objets on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais ſi ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils viſſent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient auſſi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoi qu'ils viſſent gris.

(*b*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la ſignification eſt incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce ſujet Chap. 5. de cette Section, que le beſoin a préſidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à ſe communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont ſenti que s'ils créoient autant de mots, qu'il eſt, par exemple, de degrés différens de grandeur, de lumiere, de groſſeur, &c. leur multiplicité ſurchargeroit leur mémoire; qu'il falloit par conſéquent conſerver à certains mots cette ſignification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

tions éprouvées à l'aſpect des mêmes objets. En admettant ce fait, il ſeroit encore vrai qu'il eſt des ouvrages généralement eſtimés & par conſéquent des regles de goût dont l'obſervation produit ſur tous la ſenſation du beau. Qu'on examine profondément cette queſtion; & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impreſſion appartient moins encore à leur Phyſique qu'à leur Moral.

Le réſultat de ce Chapitre, c'eſt que la diverſité des goûts des hommes ne ſuppoſe que peu de différence dans la nuance de leurs ſenſations: c'eſt que l'uniformité de leurs jugemens prouvée par l'uniformité des Proverbes des Nations, par la reſſemblance de leurs Loix & de leurs Gouvernemens, par le goût que toutes ont pour la Poéſie, & pour les ſimples & magnifiques tableaux de la Nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes; que s'ils different, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations (*a*).

(*a*) Si la Nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, pourquoi dans les Arts de la Danſe, de la Muſique, du Deſſin, &c. les Amateurs n'égaleroient-ils preſque jamais leurs Maîtres? Pourquoi l'inégale diſpoſition de la Nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur Art?

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les Eſprits.

LEs hommes à la préſence des mêmes objets peuvent ſans doute éprouver des Senſations différentes : mais peuvent-ils en conſéquence appercevoir des rapports différens entre ces mêmes objets? Non : & ſuppoſé, comme je l'ai dit ailleurs que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige eſt le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçuſſent des rapports différens entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitaſſent en eux des impreſſions d'une nature tout-à-fait particuliere; que le charbon en feu glaçât les uns; que l'eau condenſée par le froid brûlât les autres; que tous les objets de la Nature s'offriſſent à chaque Individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente; & qu'enfin les hommes fuſſent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils ſont par rapport à ces inſectes dont les yeux taillés en facettes, voient les objets ſous des formes ſans contredit très-diverſes.

Dans cette ſuppoſition les Individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs ſentimens. Les hommes ne pourroient, ni ſe communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raiſon, ni travailler en commun à l'immenſe édifice des Arts & des Sciences. Or l'expérience prouve que les

hommes ſont tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées & que les Arts & les Sciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne : mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes : mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets conſervant entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire, & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection que toute diverſité d'affection (*a*) occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme Dalembert & Clairaut, être également grand Géometre : on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Deſſinateur, bon Phyſicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le ſalé, le lait ou l'enchois,

(*a*) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

être également grand Orateur & grand Médecin, &c. — Tous ces goûts divers ne ſont en nous que des faits iſolés & ſtériles. Il en eſt de même de nos idées, juſqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour ſe donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes réſultats? c'eſt que malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'eſt pas rompue, nos ſenſations conſervent toujours entr'elles le même rapport. Une roſe d'une couleur très-foncée & comparée à une autre roſe, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugemens ſur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conſéquent la même étendue d'eſprit.

Les hommes communément bien organiſés, ſont comme certains corps ſonores, qui ſans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de ſons (*a*).

Le

(*a*) Certains corps ſonores rendent le même nombre de ſons, mais non des ſons du même genre : il en eſt de même de notre eſprit. Il rend, ſi je l'oſe dire, des idées ou des images également belles ; mais différentes, ſelon les objets divers dont le hazard a chargé notre mémoire.

N'ai-je préſent à mon ſouvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Véſuve ou de l'Ecla? avec ces matériaux quel tableau compoſer? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais ſi ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du Printems, les ondes argentées des ruiſſeaux, la mouſſe des gazons & le dais odoriferant des orangers, que compoſerai-je avec ces objets agréables? le boſquet où l'Amour entraine Re-

Le réſultat de ce Chapitre, c'eſt que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs Sens n'a nulle influence ſur leurs eſprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Eſprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Eſprit.

QU'eſt-ce que l'Eſprit en lui-même ? *L'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers*. Mais quel eſt dans l'homme le principe productif de ſon eſprit ? Sa ſenſibilité phyſique, ſa mémoire & ſur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ſes ſenſations entr'elles. (*a*) L'eſprit n'eſt donc en lui que *le réſultat de ſes ſenſations comparées*, & le bon eſprit conſiſte dans la juſteſſe de leur comparaiſon.

Tous les hommes, il eſt vrai, n'éprouvent pas préciſément les mêmes ſenſations, mais tous ſen-

naud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre eſprit, le même dans tous les hommes, mais de l'eſpece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

(*a*) Suppoſons qu'en chaque genre de Science & d'Art, les hommes euſſent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déja connus, & qu'ils fuſſent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaiſons à faire, ce qu'on appelle l'eſprit n'exiſteroit plus. Alors tout ſeroit Science, & l'eſprit humain néceſſité à ſe repoſer, juſqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, ſeroit la mine épuiſée qu'on laiſſe repoſer, juſqu'à la formation de nouveaux filons.

tent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc un égale aptitude à l'Eſprit (*a*).

En effet ſi, comme l'expérience le prouve, chaque homme appèrçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets : ſi chacun d'eux convient de la vérité des propoſitions géométriques; ſi d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs ſenſations, ne change leur maniere de voir, ſi (pour en donner un exemple ſenſible) au moment où le ſoleil s'éleve du ſein des Mers, tous les habitans des mêmes côtes, frappés au même inſtant de l'éclat de ſes rayons, le reconnoiſſent également pour l'Aſtre le plus brillant de la Nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens ſur les mêmes objets ; qu'ils peuvent atteindre aux mê-

(*a*) Il ſuit de cette définition de l'eſprit, que ſi toutes ſes opérations ſe réduiſent à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naiſſent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquiſition des divers talens eſt dans les hommes l'effet de la même cauſe, c'eſt-à-dire, du deſir de la gloire & de l'attention dont ce deſir les doue. Or l'attention peut également ſe porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poéſie, de la Geométrie, de la phyſique, de la Peinture, &c. comme la main de l'Organiſte peut indifféremment ſe porter ſur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différens genres, c'eſt, répondrai-je, que la Science eſt en chaque genre la matiere premiere de l'eſprit, comme l'ignorance, ſi je l'oſe dire, la matiere premiere de la ſottiſe, & qu'on eſt rarement Savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert à la Science d'un Newton ou d'un Euler, l'Art ſi difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien Proverbe, *qu'on naît Poëte & qu'on devient Orateur*, mais j'aſſurerai au contraire, puiſque toutes nos idées nous viennent par les Sens, *Qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on eſt.*

mes vérités (*a*), & qu'enfin ſi tous n'ont pas dans le fait également d'eſprit, (*b*) tous du moins en ont également en puiſſance, c'eſt-à-dire, en aptitude à en avoir (*c*). —

(*a*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en eſt-il capable? Oui : lorſqu'une intérêt puiſſant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, ſans laquelle on peut, comme je l'ai déja dit, être Savant & jamais homme d'eſprit. C'eſt la méditation qui ſeule peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des Sciences. C'eſt à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand Philoſophe, parce qu'en tout genre de Science, ce ſera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des enſembles, qui conſtituera le génie Philoſophique.

(*b*) Quelques-uns, comme je l'ai déja dit, attribuent au Phyſique différent des Latitudes, la différence des eſprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit d'après la définition donnée de l'eſprit, pouvoir nommer un Pays où les hommes n'apperçuſſent, ni la différence, ni la reſſemblance, ni la convenance, ni la diſconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce Climat eſt encore à découvrir.

(*c*) C'eſt parce que l'eſprit eſt rare qu'on le prend pour un don particulier de la Nature. Un Alchymiſte, un Joueur de Gobelets, étoient des hommes rares dans les Siecles d'ignorance. Auſſi les prenoit-on pour des Sorciers ou des Etres ſurnaturels. Ce n'eſt cependant pas qu'il ſoit très-difficile d'éblouir & de duper des Sots par des preſtiges ou des tours d'adreſſe. L'étonnant en ce genre, c'eſt que des hommes puiſſent s'occuper ſérieuſement de tours & d'Arts auſſi futiles. Or il en eſt de même de l'eſprit. Si l'aptitude à en avoir eſt commune, rien de ſi rare que le deſir vif & conſtant d'en acquérir. Il eſt, dit-on, peu d'hommes de génie : pourquoi? C'eſt qu'il eſt peu de Gouvernemens qui proportionnent la récompenſe à la peine, que ſuppoſe l'acquiſition des grands talens.

En comparant les Alchymiſtes, les Joueurs de Gobelets aux Gens d'eſprit, mon but n'eſt pas d'avilir les derniers par une comparaiſon humiliante; je veux ſimplement montrer dans la rareté même de l'Eſprit, la cauſe qui le fait depuis ſi long-tems regarder comme un don de la Nature : je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'eſprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les Arts & de toutes les Sciences utiles. Rien par conſéquent

Je n'inſiſterai pas davantage ſur cette queſtion, je me contenterai de rappeller à ce ſujet une obſervation que j'ai déja faite dans le Livre de l'*Eſprit*. Elle eſt vraie.

Qu'on préſente, dis-je, à divers hommes une queſtion ſimple, claire & ſur la vérité de laquelle ils ſoient indifférens, tous porteront le même jugement (*a*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous ſont donc nés avec l'eſprit juſte. Or il en eſt du mot *Eſprit juſte*, comme de celui d'*Humanité éclairée*. Cette eſpece d'humanité condamne-t-elle un aſſaſſin au ſupplice ? Elle ne s'occupe en cet inſtant que du ſalut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de juſtice & par conſéquent de preſque toutes les vertus ſe trouve donc compriſe dans la ſignification étendue du mot *Humanité*. Il en eſt de même du mot *Eſprit juſte*. Cette expreſſion priſe dans ſa ſignification étendue, renferme pareillement toutes les différentes ſortes d'eſprit. Ce qu'au moins l'on peut aſſurer, c'eſt qu'en nous, ſi tout eſt ſenſation, &

ſur la Terre de plus reſpectable que l'eſprit. Auſſi n'eſt-il point de Nation vraiment éclairée ſur ſes intérêts, qui n'ait pour l'eſprit une eſtime proportionnée à l'utilité de l'Art ou de la Science qu'il perfectionne.

(*a*) Les hommes ſont-ils d'avis différent ſur la même queſtion ? Cette différence eſt toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets préſens à leurs yeux & à leur ſouvenir, ou enfin de ce qu'indifférens à la queſtion même, ils mettent peu d'intérêt à ſon examen & peu d'importance à leur jugement.

Or ſuppoſons que forcés à l'attention par un intérêt puiſſant & commun, les hommes s'entendiſſent, qu'ils euſſent d'ailleurs les mêmes objets préſens à leurs yeux ou à leur mémoire. Je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'eſprit en puiſſance, c'eſt-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

comparaiſon entre nos ſenſations, il n'eſt d'autre ſorte d'eſprit que celui qui compare, & compare juſte.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'égale aptitude, qu'ont à l'eſprit les hommes communément bien organiſés, c'eſt qu'une fois convenu,

Que dans les hommes tout eſt ſentir;

Qu'ils ne ſentent & n'acquierent d'idées que par les cinq Sens;

Que la fineſſe plus ou moins grande de ces cinq Sens, en changeant la nuance de leurs ſenſations, ne change point le rapport des objets entr'eux;

Il eſt évident, puiſque l'eſprit conſiſte dans la connoiſſance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit eſt indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organiſation. Auſſi les Femmes dont le Sens du toucher eſt plus délicat que celui des Hommes, ne leur ſont-elles point ſupérieures en lumieres. Il eſt, je crois, difficile de ſe refuſer à cette concluſion.

Mais, dira-t-on, ſi l'on regarde ce témoignage univerſel rendu à la vérité des propoſitions géométriques, comme une preuve démonſtrative que tous les hommes communément bien organiſés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphyſique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres Sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cauſe de la différence d'opinions en Morale, Politique & Méthaphyſique.

LA marche de l'eſprit humain eſt toujours la même. L'application de l'eſprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines Sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent néceſſairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'obſervation ne s'accorde point avec le raiſonnement. Mais cette contradiction n'eſt qu'apparente. La vraie cauſe en eſt facile à découvrir. En la cherchant on voit par exemple, que ſi tous les hommes conviennent de la vérité des démonſtrations géométriques;

C'eſt qu'ils ſont indifférens à la vérité ou à la fauſſeté de ces démonſtrations;

C'eſt qu'ils attachent non ſeulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette Science;

C'eſt qu'enfin ils ſe font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire en Morale, Politique & Métaphyſique, ſi les opinions des hommes ſont très-différentes,

C'eſt qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choſes telles qu'elles ſont réellement;

C'eſt qu'ils n'ont ſouvent que des idées obſcures & confuſes des queſtions qu'ils traitent;

C'eſt qu'ils penſent plus ſouvent d'après les autres que d'après eux;

C'eſt qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choiſis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

Du Mot Bon.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de ſa ſignification? pour s'aſſurer ſi les hommes peuvent s'en former la même idée, ſachons la maniere dont l'Enfant l'acquiert.

Pour fixer ſon attention ſur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque ſucrerie, ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans ſa ſignification la plus ſimple, n'eſt d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'Enfant & excite une ſenſation agréable dans ſon palais.

Veut-on enſuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue? On l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'eſt-à-dire, à l'Animal, à l'Homme, au Camarade avec lequel il joue & s'amuſe. En général tant qu'on n'attache cette expreſſion qu'à des objets phyſiques, tels ſont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expreſſion rappelle du moins confuſément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut-être immédiatement bon (*a*) pour eux. —

(*a*) C'eſt de cet adjectif *Bon*, qu'on a fait le ſubſtantif *Bonté* pris par tant de gens pour un Etre réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la Nature, il n'eſt point d'Etre nommé *Bonté*; que cette Bonté n'eſt qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *Bon* pour lui, & qu'enfin ce mot *Bonté*, comme celui de

Prend-on enfin ce mot dans une ſignification encore plus étendue; l'applique-t-on à la Morale & aux actions humaines? On ſent qu'alors cette expreſſion doit néceſſairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui eſt bon, il faut être précédemment convenu de ce qui eſt utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général ſoit la meſure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation ſaine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obſcures. Ce mot *bonté* arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur ſouvenir que les diverſes applications qu'ils en ont entendu faire; * 3 applications toujours différentes & contradictoires, ſelon la diverſité, & des intérêts, & des poſitions de ceux avec leſquels ils vivent. Pour convenir univerſellement de la ſignification du mot *bon* appliqué à la Morale, il faudroit qu'un excellent Dictionnaire en eût déterminé le ſens précis. Juſqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute diſpute ſur ce ſujet eſt interminable. Il en eſt de même du mot Intérêt.

INTERET.

Parmi les hommes peu ſont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conſéquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet auſſi vil & auſſi mépriſable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? non; ce mot lui rappelle uniquement le

grandeur, eſt une de ces expreſſions vagues, vuides de ſens, & qui ne préſentent d'idée diſtincte qu'au moment, où malgré ſoi & ſans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier.

ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le reſſort puiſſant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion ? je l'ignore. Ce que je ſais ; c'eſt qu'alors Banquiers, Commerçans, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'eſt que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or ſi un vil intérêt leur ordonnoit de pourſuivre un homme perſécuté. Peut-être en adoptoient-ils en ſecret les opinions. La preuve, c'eſt un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaiſir forme la Jeuneſſe aux vraies vertus*, c'eſt-à-dire, *premiere entrée, aux vertus civiles ; ſeconde entrée, aux vertus guerrieres ; troiſieme entrée, aux vertus propres à la Religion.* Ils avoient dans ce Ballet prouvé cette vérité par des danſes. La Religion perſonnifiée y avoit un pas de deux avec le Plaiſir, & pour rendre le plaiſir plus piquant, diſoient alors les Janſéniſtes, les Jéſuites l'ont mis en culotte (*a*). Or ſi le

(*a*) Il faut rendre juſtice aux Jéſuites, cette accuſation eſt fauſſe. Ils ſont rarement libertins. Le Jéſuite contenu par ſa regle, indifférent au plaiſir eſt tout entier à l'ambition. Ce qu'il deſire, c'eſt de s'aſſervir par la force, ou la ſéduction, les riches & les Puiſſans de la Terre. Né pour leur commander, les Grands ſont à ſes yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confeſſion. Son mépris intérieur pour eux, ſe cache ſous les apparences du reſpect. Les Grands s'en contentent, & ſont, ſans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de Marionnettes. Ce que le Jéſuite ne peut opérer par la ſéduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'Hiſtoire, on y voit ces mêmes Jéſuites allumer les flambeaux de la ſédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans

plaiſir, ſelon eux, peut tout ſur l'homme, que ne peut ſur lui l'intérêt! Tout intérêt ne ſe réduit-il pas en nous à la recherche du plaiſir? (*a*)

Plaiſirs & douleurs ſont les moteurs de l'Univers. Dieu les a déclarés tels à la Terre, en créant le Paradis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'Egliſe Catholique elle-même en eſt convenue, lorſque dans la diſpute de Mrs. Boſſuet & Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4 pour lui-même, c'eſt-à-dire, indépendamment des peines & des récompen-

tous les Pays où ils prêchent l'Evangile de Paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine deſtinée à faire ſauter le Parlement; qu'en Hollande, ils firent aſſaſſiner le Prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Geneve, ils donnerent le ſignal de l'eſcalade; que leur main ſouvent armée du ſtylet, a rarement recueilli les plaiſirs, & qu'enfin leurs péchés ne ſont pas des foibleſſes, mais des forfaits.

(*a*) Pourquoi donc les Jéſuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes Maiſons déclamer contre l'*Eſprit*, en défendre la lecture & répeter ſans ceſſe, comme le Pere Canaye au Maréchal d'Hocquincourt, *point d'eſprit*, *Meſſeigneurs*, *point d'eſprit?* c'eſt qu'uniquement jaloux de commander, le Jéſuite deſira toujours l'aveuglement des Peuples. En effet les hommes ſont-ils éclairés ſur le principe qui les meut, ſavent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéiſſent toujours à cet intérêt; que c'eſt à leurs Loix & non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu: qu'avec la forme du Gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin par une ſage diſtribution des peines & des récompenſes, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & néceſſiter les citoyens à la vertu. Alors quel moyen de cacher aux Peuples l'inutilité & même le danger du Sacerdoce? Ignoreroient-ils long-tems que la choſe vraiment importante au bonheur des Peuples, n'eſt point la création des Prêtres, mais des Loix ſages & des Magiſtrats inſtruits. Plus les Jéſuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été ſoigneux d'obſcurcir l'évidence d'un tel principe.

ſes dont il eſt le diſpenſateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mu par le ſentiment de l'amour de ſoi, n'obéit jamais qu'à la loi de ſon intérêt. (*a*)

Que prouve ſur ce ſujet la diverſité d'opinions ? Rien ; ſinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorſqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle ſouvent des idées très-différentes, ſelon l'état & la poſition où l'on ſe trouve, la ſociété où l'on vit, le Pays & le Siecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la ſoif de ſon frere pour lui ravir ſon droit d'aîneſſe, ce ſeroit un fripon déclaré tel dans les Tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fît périr le mari de ſa maîtreſſe ; on ne le citeroit point au nombre des Vertueux ; mais des Scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les aſſaſſins en font quelquefois une pareille, & ne ſont point donnés pour des modeles de vertu.

Juſqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens diſoient de la vérité. *Elle eſt comme l'Orient, différente ſelon le point de vue d'où l'on la conſidere.*

Dans les premiers Siecles de l'Egliſe, les Chré-

[*a*] Le guerrier veut-il s'avancer ? il deſire la guerre. Mais qu'eſt-ce que le ſouhait de la guerre dans l'Officier Subalterne ? C'eſt le ſouhait d'une augmentation de ſix ou ſept cent Francs d'appointemens, le ſouhait de la dévaſtation des Empires, de la mort des amis, des connoiſſances avec leſquelles il vit & qui lui ſont ſupérieures en grade.

tiens étoient en horreur aux Nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur Maître les confirmoit dans cette idée. Jeſus doux avec les Eſſéniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ſes injuſtices : il recommandoit par-tout la charité. En eſt-il de même aujourd'hui? non: la haine du prochain, la barbarie ſous les noms de zele & de police, ſont en France, en Eſpagne & en Portugal, maintenant compriſes dans l'idée de vertu.

L'Egliſe naiſſante, quelle que fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de ſa croyance. „ Celui-là, dit St. „ Juſtin, eſt Chrétien qui eſt vertueux; fût-il „ d'ailleurs Athée ". *Et quicumque ſecundùm rationem & verbum vixêre, Chriſtiani ſunt, quamvis Athei.*

Jeſus préféroit (*a*) dans ſes paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Phariſien. St Paul n'étoit guere plus difficile que Jeſus & St. Juſtin. Cornelius Ch. 10. v. 2. des Actes des Apôtres eſt cité comme un homme Religieux, parce qu'il étoit honnête : * 5. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il eſt dit pareillement d'une certaine Lidie Chap. 16. v. 14. des mêmes Actes, qu'elle ſervoit Dieu : elle n'avoit cepen-

(*a*) Jeſus ſe déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jeſus fut puni de ſa veracité. O Prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les Prêtres Juifs? Et le ſincere adorateur de Jeſus vous doit-il moins de haine?

dant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

Du tems de Jeſus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le Royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde, Jeſus n'avoit deſiré, ni richeſſes, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ſes diſciples d'abandonner leurs biens pour le ſuivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu ? Point de Prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne faſſe le commerce, qui ne s'enrichiſſe par la banque. Jeſus & ſes Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du tems de ces derniers la perſécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à empriſonner le Gentil ou l'Incrédule. Celui qui dans ce Siecle eût voulu s'aſſervir les opinions d'autrui, regner par la terreur, élever le Tribunal de l'Inquiſition, brûler ſes ſemblables & s'en approprier les richeſſes, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu ſans horreur les ſentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté ſacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, ſont dans les pays d'inquiſition, mis au rang des vertus.

Jeſus haïſſoit le menſonge. Il n'eût donc point, comme l'Egliſe, obligé Galilée de venir la torche au poing, retracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Egliſe n'eſt plus ennemie du menſonge : elle canoniſe les fraudes pieuſes * 6.

Jeſus Fils de Dieu étoit humble; * 7. & ſon orgueilleux Vicaire prétend commander aux Sou-

verains, légitimer à ſon gré le crime, rendre les aſſaſſinats méritoires. Il a béatifié Clement. Sa vertu n'eſt donc pas celle de Jeſus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'eſt plus regardée comme telle dans les Monaſteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languiſſant dans ſa cellule y eſt délaiſſé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux Moines un précepte de la haine mutuelle, il ne ſeroit pas plus fidellement obſervé dans le Cloître.

Jeſus vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui appartient à Céſar; il défendoit de s'emparer par ruſe ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de juſtice, ne la rappelloit plus du tems de St. Bernard, lorſqu'à la tête des Croiſés, il ordonnoit aux Nations de déſerter l'Europe pour ravager l'Aſie, pour détrôner les Sultans & briſer des Couronnes ſur leſquelles ces Nations n'avoient aucun droit.

Lorſque pour enrichir ſon Ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le ciel à qui lui en donneroit dix ſur la Terre; lorſque par cette promeſſe ridicule & frauduleuſe, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injuſtice fut alors compriſe dans la notion de vertu. * 9.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Eſpagnols, lorſque l'Égliſe leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeſſes & de s'aſſeoir ſur les trônes du Mexique & du Pérou? les Moines, maîtres alors de l'Eſpagne, euſſent pu la forcer de reſtituer aux Mexiquains & aux Péruviens, * 10

leur or, leur liberté, leur Pays & leur Prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Eſpagnols. Que firent alors les Théologiens ? ils ſe turent. Ont-ils en d'autres tems montré plus de juſtice ? non. Le P. Hennepin, Récolet, répete ſans ceſſe qu'il n'eſt qu'un ſeul moyen de convertir les Sauvages, c'eſt de les réduire à l'eſclavage (*a*). Un moyen auſſi injuſte, auſſi barbare ſe fût-il préſenté au Récolet Hennepin, ſi les Théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jeſus ? St. Paul dit expreſſément que la perſuaſion eſt la ſeule arme que l'on puiſſe employer à la converſion des Gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques ? Quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même ? Quel eſt donc le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers ? Lorſqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité.

C'eſt le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ſes dogmes. Une Religion, diſoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, eſt une Religion fauſſe. Ils condamnoient Mahomet dans leurs diſcours & le juſtifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui ; ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Muſulman ſi dur dans ſes principes, fût dans ſes mœurs plus doux que le Catholique ? faut-il que le Turc ſoit tolérant envers le Chrétien, * 11. l'Incrédule, le Juif, le Gentil, & que le Moine à qui ſa Religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Eſpagne ſes ſemblables, & précipite en France

(*a*) *Voyez* Deſcription des mœurs des Sauvages de la Louiſiane, *page* 105.

dans les cachots le Janſéniſte & le Déiſte ?

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le Fils de Dieu, & ſi le Prêtre docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'Evangile. Si l'on attachoit une idée nette, préciſe & invariable au mot vertu, * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées ſi différentes & ſi diſparates.

CHAPITRE XVII.

La Vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de ſa propre utilité.

SI preſque tous les Corps religieux, dit l'illuſtre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, ſont par leur inſtitution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment ſe formeroient-ils des idées ſaines de la vertu ? Parmi les Prélats, il eſt peu de Fénélons ; * 13. peu d'entr'eux ont ſes vertus, ſon humanité & ſon déſintéreſſement. Parmi les Moines, on compte peut-être beaucoup plus de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout Corps religieux eſt avide de richeſſes & de pouvoir ; nulle borne à ſon ambition. (*a*)

Cent

(*a*) L'humble Clergé ſe déclare le premier Corps de l'Etat ; cependant [comme l'obſerve un homme de beaucoup d'eſprit] il n'eſt que trois Corps abſolument eſſentiels à l'adminiſtration : le premier eſt le Corps de la Magiſtrature. Il eſt chargé de défendre ma propriété contre l'uſurpation de mon voiſin. Le ſecond eſt le Corps de l'Armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invaſion de l'ennemi. Le troiſieme eſt le Corps des Citoyens qui nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que ſert l'Ordre du Clergé plus coûteux à l'Etat

Cent bulles ridicules rendues par les Papes en faveur des Jéſuites en ſont la preuve. Mais ſi le Jéſuite eſt ambitieux, l'Egliſe l'eſt-elle moins? Qu'on ouvre l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, celle des erreurs & des diſputes des Peres, des entrepriſes du Clergé & des crimes des Papes, par-tout l'on voit la Puiſſance Spirituelle ennemie de la Temporelle (*a*) oublier que ſon royaume n'eſt pas de ce Monde, tenter par des efforts toujours nouveaux de s'emparer des richeſſes & du pouvoir de la Terre, vouloir non-ſeulement enlever à Céſar ce qui eſt à Céſar, mais vouloir frapper impunément Céſar. S'il étoit poſſible que des Catholiques ſuperſtitieux, conſervaſſent quelqu'idée du juſte & de l'injuſte, ces Catholiques révoltés à la lecture d'une pareille Hiſtoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

que les trois autres enſemble? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Penſilvanie & point de Clergé.

(*a*) L'Egliſe en ſe déclarant ſeule Juge de ce qui eſt péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la ſouveraine Puiſſance & la ſuprême Juriſdiction. En effet ſi nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenſer une mauvaiſe, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté eſt le ſeul Juge légitime d'une Nation; les Magiſtrats & les Princes ne ſont plus que les Exécuteurs de ſes ſentences; leur fonction ſe réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'alarma pas d'abord les Magiſtrats. L'Egliſe ſoumiſe en apparence à leur autorité, attendoit pour les en dépouiller, qu'univerſellement reconnue pour ſeule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoiſſance légitimât ſes prétentions. Quel pouvoir les Rois euſſent-ils oppoſé à celui de l'Egliſe? nul autre que la force des armées. Alors eſclave de deux Puiſſances dont les volontés & les Loix euſſent été ſouvent contradictoires, le Peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle ſeroit due ſon obéiſſance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, ſa pleine exécution. Mais toujours eſt-il vrai, malgré la diſtinction inſignifiante du Temporel & du Spirituel, qu'en tout Etat

le Fondateur d'un Ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c., n'a ſûrement pas d'idées juſtes de la vertu. Or tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot; il faut ſelon le hazard de ſon éducation que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune Fille eſt élevée par une Mere ſtupide & dévote. Cette Fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les Religieuſes ſe feſſent, jeûnent & récitent leur roſaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de diſcipline, de haire & de Patenôtres.

Une autre Fille au contraire eſt-elle élevée par des parens inſtruits & patriotes? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuſes que les actions utiles à la Patrie? N'ont-ils loué que les Aries, les Porcies &c.? Cette Fille aura néceſſairement de la vertu des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arie & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une païenne, une femme mondaine, ſuïcide & damnée, qu'il faut fuir & déteſter.

Qu'on répete ſur deux jeunes gens l'expérience faite ſur deux filles; que l'un d'eux, lecteur aſſidu de la vie des Saints, & témoin, pour ainſi dire, des tourmens que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours ſe fouetter, ſe rouler dans les épines, ſe paîtrir de femmes de neige, &c., il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus inſtructives, aura pris pour modeles, les Socrates; les Scipions, les Ariſtides, les Timoléons, & pour me rapprocher de mon Siecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons. * 23. „ Ce furent ces Magiſtrats reſpecta-

„ bles, ces illuſtres victimes de leur amour pour „ la Patrie, qui par leurs bonnes & ſages maxi- „ mes, diſſiperent, dit le Cardinal de Retz, plus „ de factions, que n'en put allumer tout l'or de „ l'Eſpagne & de l'Angleterre. " Il eſt donc impoſſible que ce mot *vertu*, ne réveille en nous des idées diverſes, * 24. ſelon qu'on lit Plutarque ou la Légende dorée. Auſſi, dit M. Hume, a-t-on dans tous les Siecles & les Pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les Païens c'étoit aux Hercules, aux Caſtors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les Muſulmans, comme chez les Catholiques c'eſt à d'obſcurs Dervis, à des Moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les Tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talens, leur bienfaiſance & leur humanité que les anciens Héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : C'eſt aujourd'hui par le jeûne, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le Moine s'ouvre celle du Ciel.

Cette révolution dans les eſprits frappa ſans doute Machiavel. Auſſi dit-il, diſcours 4. „ Tou- „ te Religion qui fait un devoir des ſouffrances „ & de l'humilité, n'inſpire aux Citoyens qu'un „ courage paſſif; elle énerve leur eſprit, l'avi- „ lit, le prépare à l'eſclavage. " L'effet ſans doute eût ſuivi de près cette prédiction, ſi comme l'obſerve M. Hume, les mœurs & les Loix des ſociétés ne modifioient le caractere & le génie des Religions.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes juſqu'à préſent attachées aux mots *bon*, *inté-*

jours obſcurci en eux les idées? c'eſt un effet de ſon intérêt : c'eſt conſéquemment à cet intérêt que le Prêtre a par-tout ſollicité le privilege excluſif de l'inſtruction publique. Des Comédiens François élevent un Théatre à Séville : le Chatre & le Curé le font abattre : ici, leur dit un des Chanoines, notre troupe n'en ſouffre point d'autre.

O homme! s'écrioit autrefois un Sage, qui ſaura jamais juſqu'où tu portes la folie & la ſottiſe? Le Théologien le ſait, en rit & en tire bon parti. —

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroiſſement de ſes richeſſes (*a*) & de ſon autorité, que le Théologien pourſuivit. Qu'on ne s'étonne donc point, ſi ſes maximes changent ſelon ſa poſition, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées, qu'il en avoit autrefois, & ſi la morale de Jeſus n'eſt plus celle de ſes Miniſtres.

Ce n'eſt point uniquement la Secte Catholique, mais toutes les Sectes & tous les Peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu ſelon les Siecles & les Pays divers, des notions très-différentes * 17.

CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers Peuples ſe ſont formé de la Vertu.

EN Orient & ſur-tout en Perſe le célibat eſt un crime. Rien, diſent les Perſans, de plus con-

(*a*) Pourquoi tout Moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de ſon Fondateur, ſe moque-t-il de l'exiſtence atteſtée des Vampires? c'eſt qu'il eſt ſans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reſte la raiſon; & la raiſon n'eſt pas crédule.

traire aux vues de la Nature & du Créateur que le célibat (*a*). L'amour eſt un beſoin phyſique, une ſécrétion néceſſaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'oppoſer au vœu de la Nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît uſage.

Le ſage Légiſlateur d'Athenes, Solon faiſoit peu de cas de la chaſteté monacale. * 18. Si dans ſes Loix, dit Plutarque, il défendit expreſſément aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'eſt, ajoute cet Hiſtorien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déſhonnête. Mais ces fiers Républicains qui ſe livroient ſans honte à toutes ſortes d'amours, ne ſe fuſſent point abaiſſés au vil métier d'eſpion & de délateur; ils n'euſſent point trahi l'intérêt de la Patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs Concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point ſans rougir, reçu les fers de l'eſclavage. Le vrai Romain ne ſupportoit pas même ſans horreur la vue d'un Deſpote d'Aſie.

Du tems de Caton le Cenſeur, Euménès vient à Rome. A ſon arrivée toute la jeuneſſe s'empreſſe autour de lui; le ſeul Caton l'évite. * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un Souverain qui le recherche, un Roi ſi bon, ſi ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira? répond Caton, *Tout Prince Deſpote eſt un mangeur de Chair humaine*, * 20. *que tout vertueux doit fuir.*

En vain eſſayeroit-on de nombrer les différentes idées, qu'ont eu de la vertu les Peuples, * 21. & les particuliers * 22. Ce qu'on ſait, c'eſt que le Catholique qui ſe ſent plus de vénération pour

a) En Perſe au moment que les Enfans atteignent l'âge puberté, on leur donne une concubine.

Un Prince a-t-il promis telle année la ſuppreſſion de tel impôt l'année révolue, manque-t-il hautement à ſa parole ; pourquoi l'Egliſe ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole ? C'eſt qu'indifférente au Bonheur public, à la Juſtice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de ſon intérêt. Que le Prince ſoit Tyran, elle l'abſout. Mais qu'il ſoit ce qu'elle appelle Hérétique, elle l'anathématiſe, elle le dépoſe, elle l'aſſaſſine. Qu'eſt-ce cependant que le crime d'Héréſie ? Ce mot *Héréſie* prononcé par un homme ſage & ſans paſſion, ne ſignifie autre choſe qu'*opinion particuliere*. Ce n'eſt point d'une telle Egliſe qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuſes, qu'aux actions tendantes à l'agrandiſſement de ſon pouvoir & de ſes richeſſes. A quelle cauſe, ſi ce n'eſt à l'intérêt du Prêtre, attribuer les déciſions contradictoires (*a*) de la Sorbonne ? Sans cet intérêt eût-elle ſoutenu dans un tems, & toléré dans tous, la doctrine régicide des Jéſuites ? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le Magiſtrat la lui indiquât ?

Mais en recevant cette doctrine, ſes Docteurs ont montré plus de ſottiſe que de méchanceté. Qu'ils ſoient ſots, j'y conſens : mais peut-on les ſuppoſer honnêtes, lorſqu'on conſidere la fureur avec laquelle ils ſe ſont élevés contre les Livres des Philoſophes, & le ſilence qu'ils ont gardé ſur ceux des Jéſuites. En approuvant dans leur aſſemblée

Catholique, il eſt réellement deux Royaumes & deux Maîtres abſolus de chaque citoyen.

(*a*) Ce ſeroit un Recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Deſcartes, contre preſque tout ouvrage de génie.

(*a*) la Morale de ces Religieux; ou les Docteurs la jugeoient ſaine * 14. ſans l'avoir examinée; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges ſi étourdis?) ou ils la jugeoient ſaine après l'avoir examinée & reconnue telle; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges auſſi ignorans?) ou ces Docteurs enfin après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaiſe, l'approuvoient par crainte, 15. intérêt ou ambition; (en ce dernier cas quelle opinion avoir de Juges auſſi fripons?)

Dans un Journal intitulé *Chrétien* ou *Religion vengée*, ſi le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philoſophes & les Ecrivains les plus eſtimés de l'Europe, s'eſt toujours tû ſur le compte des Jéſuites, c'eſt qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugemens des Théologiens; on le ſait. Ce n'eſt donc plus aux Sorboniſtes à prétendre au titre de Moraliſtes; ils en ignorent juſqu'aux principes. L'inſcription de quelques Cadrans ſolaires, *Quod ignoro, doceo*, ce que j'enſeigne, je l'ignore, devroit être la deviſe de la Sorbonne. Prendroit-on pour ſes guides au Ciel & à la vertu les approbateurs de la Morale Jéſuitique? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus Théologales. Ces vertus ſont locales; la vraie vertu eſt réputée telle dans tous les Siecles & les Pays * 16. L'on ne doit le nom de vertueuſes, qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des Peuples la connoiſſance de cette eſpece de vertu; en a-t-elle tou-

(*a*) Il eſt parmi les Docteurs des hommes éclairés & honnêtes; mais ils ſe rendent rarement à de pareilles aſſemblées: elles ne ſont, dit M. de Voltaire, communément compoſées que de cuiſtres de College. —

rêt, *vertu*. J'ai fait ſentir que ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes ſelon la ſociété dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpece, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes ſur preſque toutes les queſtions Morales, Politiques & Métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois definis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſitôt que propoſée. Preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets ; Preuve qu'en Morale, Politique & Métaphyſique, * 25. la diverſité d'opinions eſt uniquement l'effet de la ſignification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des Langues. Mais quel remede à ce mal ?

CHAPITRE XIX.

Il eſt un ſeul Moyen de fixer la ſignification incertaine des mots ; & une ſeule Nation qui puiſſe en faire uſage.

POUR déterminer la ſignification incertaine des mots, il faudroit compoſer un Dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expreſſions. * 26. Cet ouvrage eſt difficile & ne peut s'exécuter que chez un Peuple libre. L'Angleterre eſt peut-être en Europe la ſeule

contrée dont l'Univers puiſſe attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y eſt-elle ſans protecteur ? nul pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entre-mêler les ténébres du menſonge aux lumieres de la vérité. Le deſir des aveugles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des fripons, c'eſt que la ſtupidité s'étende & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt des grands injuſtes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain ? Point d'Anglois qui derriere le rempart de ſes Loix, ne puiſſe braver leur pouvoir, inſulter à l'Ignorance, à la ſuperſtition & à la ſottiſe. L'Anglois eſt né libre ; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le Monde : qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la poſtérité, & que ce ſpectacle l'encourage.

Ce ſiecle eſt, dit-on, le ſiecle de la philoſophie. Toutes les Nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes ſemblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier ? Il n'en eſt qu'un ; c'eſt l'Angleterre.

Anglois, (*a*) uſez de cette Liberté, de ce don qui diſtingue l'homme de l'eſclave vil & de l'animal domeſtique, pour diſpenſer la lumiere aux Nations ! Un tel bienfait vous aſſure leur éternelle reconnoiſſance. Quels éloges refuſer à un Peuple aſſez vertueux pour laiſſer ſes Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la ſignification préciſe de chaque mot, & diſſiper par ce moyen l'obſcurité myſtérieuſe qui enveloppe encore la Morale, la

(*a*) Tout Gouvernement, diſent les Anglois, qui défend de penſer & d'écrire ſur les objets de l'adminiſtration, eſt à coup ſûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

miers Philoſophes ſe firent comme eux, les architectes du Palais du monde, & travaillerent à ſa conſtruction, tomberent dans les mêmes erreurs. Deſcartes en eſt la preuve. C'eſt de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la ſuite de l'expérience & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'eſprit humain & ſurtout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche ſi lente, * 30. mais toujours ſi ſûre: ils veulent deviner ce que l'expérience ſeule peut leur révéler. Ils oublient que c'eſt à la connoiſſance d'un premier fait, dont pourroient ſe déduire tous ceux de la Nature, qu'eſt attachée la découverte du ſyſtême du Monde, & que c'eſt uniquement du hazard, de l'analyſe & de l'obſervation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le Palais de l'Univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il eſt tems que tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projetté, les Philoſophes diſciples plus aſſidus de l'expérience, ſentent que ſans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les Siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embraſſé des erreurs, dont la reſſemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Contes Religieux.

Ces ſortes de Contes moins amuſans que les premiers, moins ingénieux que les ſeconds, &

cependant plus reſpectés, ont armé les Nations les unes contre les autres, ont fait ruiſſeler le ſang humain & porté la déſolation dans l'Univers. Sous ce nom de Contes Religieux, je comprends généralement toutes les fauſſes Religions. Elles ont toujours conſervé entr'elles la plus grande reſſemblance.

Entre les diverſes cauſes auxquelles on peut en rapporter l'invention, * 31. je citerai le deſir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, ſi l'on en croit Warburton, & quelques autres Savans, que Dieu eſt l'auteur de la Loi des Juifs, c'eſt diſent-ils, qu'il n'eſt queſtion dans la Loi Moſaïque, ni des peines, ni des récompenſes de l'autre vie, ni par conſéquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, ſi la Religion Juive étoit d'inſtitution humaine, les hommes euſſent fait de l'ame un Etre immortel : un intérêt vif & puiſſant les eût portés à la croire telle : * 32. cet intérêt, c'eſt leur horreur pour la mort & l'anéantiſſement. Cette horreur eût ſuffi, ſans le ſecours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & ſe croiroit tel, ſi la diſſolution de tous les Corps qui l'environnent, ne lui annonçoit à chaque inſtant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en deſire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeuniſſement d'Eſon prouve l'ancienneté de ce deſir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder ſur quelque vraiſemblance. A cet effet l'on compoſa l'ame d'une matiere extrêmement déliée, on en fit un atôme indeſtructible, ſurvivant à la diſſolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet Etre ſous le nom d'Ame, (*a*) devoit con-

[*a*] Les ſauvages ne refuſent l'ame à quoi que ce ſoit. Ils

l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point & ſont heureux dans leurs pourſuites, parce qu'ils ſont à l'abri de l'ennui. Si nos ſouhaits étoient à chaque inſtant réaliſés, l'ame languiroit dans l'inaction & croupiroit dans l'ennui. Il faut des deſirs à l'homme ; il faut pour ſon bonheur qu'un deſir nouveau & facile à remplir ſuccéde toujours au deſir ſatisfait * 29. Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ce beſoin. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les ſatisfaire, les hommes bâtiſſent ſans ceſſe des châteaux en Eſpagne; ils voudroient intéreſſer la Nature entiere à leur bonheur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer? c'eſt à des Etres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en deſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus que favoris d'un enchanteur, ils pourront par ſon ſecours devenir comme dans les mille & une nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'eſt donc l'amour du bonheur productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces Etres ſurnaturels; qui, ſous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péries, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins, &c. n'ont toujours été que les mêmes Etres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

Contes Philosophiques.

Les Contes de cette eſpece plus graves, plus impoſans, mais quelquefois auſſi frivoles & moins amuſans que les premiers, ont à peu près conſer-

vé entr'eux la même reſſemblance. Au nombre de ces Contes à la fois ſi ingénieux & ſi ennuyeux, je place le beau Moral, (*a*) la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers ſyſtêmes du Monde phyſique. L'expérience ſeule devroit, en être l'architecte; le Philoſophe ne la conſulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'obſervation lui manque? Il croit faire un ſyſtême & ne fait qu'un Conte.

Ce Philoſophe eſt forcé de ſubſtituer des ſuppoſitions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immenſe, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance paſſée, laiſſe entre toutes les parties de ſon ſyſtême. Quant aux ſuppoſitions, elles ſont preſque toutes de la même eſpece. Qui lit les Philoſophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils différent, c'eſt dans le choix des matériaux employés à la conſtruction de l'Univers.

Dans la nature entiere Thales ne vit qu'un ſeul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce Dieu marin, qui ſe métamorphoſe en feu, en arbre, en eau, en animal étoit l'emblême de ſon ſyſtême. Héraclite reconnoiſſoit ce même Protée dans l'élement de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faiſoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les élémens. L'air condenſé formoit les eaux; l'air encore plus denſe formoit la terre. C'étoit aux différens dégrés de denſité des airs, que tous les Etres devoient leur exiſtence. Ceux qui d'après ces pre-

(*a*) Le beau Moral ne ſe trouve que dans le Paradis des Fous, où Milton fait pirouetter ſans ceſſe les agnus, les ſcapulaires, les chapelets, les indulgences.

Politique, la Métaphyſique, la Théologie. * 27. &c. C'eſt aux Auteurs d'un tel Dictionnaire qu'il eſt réſervé de terminer tant de diſputes, qu'éterniſe l'abus * 28. des mots. Eux-ſeuls peuvent réduire la Science des hommes à ce qu'ils ſavent réellement.

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les langues, ſeroit le recueil général de preſque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expreſſion des idées préciſes, & le Scholaſtique qui par la magie des mots, a tant de fois bouleverſé le monde, ne ſera qu'un magicien ſans puiſſance. Le taliſman dans la poſſeſſion duquel conſiſtoit ſon pouvoir, ſera briſé. Alors tous ces fous qui ſous le nom de Métaphyſiciens, errent depuis ſi longtems dans les pays des chimeres, & qui ſur des outres pleins de vent, traverſent en tous ſens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils ſavent ce qu'ils ne ſavent pas. Ils n'en impoſeront plus aux Nations. Alors les propoſitions morales, politiques & métaphyſiques devenues auſſi ſuſceptibles de démonſtration que les propoſitions de Géométrie, les hommes auront de ces ſciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la Géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholaſtique, tous les hommes ſont en tous les tems à peu près parvenus au même réſultat.

CHAPITRE XX.

Les excurſions des hommes & leurs découvertes dans les Royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les Pays imaginaires que parcourt l'eſprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs eſt le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un deſir confus du bonheur, nous promene avec complaiſance dans les pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles ſont toutes de la même eſpece. Tous les hommes deſirent des richeſſes ſans nombre, un pouvoir ſans bornes, des voluptés ſans fin ; & ce deſir vole toujours au de-là de la poſſeſſion.

Quel bonheur ſeroit le nôtre, diſent la plupart des hommes, ſi nos ſouhaits étoient remplis auſſitôt que formés ? ô inſenſés ! ignorerez-vous toujours que c'eſt dans le deſir même que conſiſte une partie de votre félicité. Il en eſt du bonheur, comme de l'oiſeau doré envoyé par les Fées à une jeune Princeſſe. L'oiſeau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle eſt prête à le ſaiſir : l'oiſeau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, paſſe pluſieurs mois à ſa pourſuite ; elle eſt heureuſe. Si l'oiſeau ſe fût d'abord laiſſé prendre, la Princeſſe l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoutée. C'eſt l'oiſeau du bonheur que pourſuivent ſans ceſſe

ſerver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été ſuſceptible, lors de ſon union avec le Corps. Ce ſyſtême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de ſon ame que ni l'expérience, ni l'obſervation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de priſe ſur un atôme imperceptible. Son exiſtence à la vérité n'étoit pas démontrée; mais qu'a-t-on beſoin de preuves pour croire ce qu'on deſire; & quelle démonſtration eſt jamais aſſez claire, pour prouver la fauſſeté d'une opinion qui nous eſt chere? Il eſt vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en ſon chemin; & c'eſt pour rendre raiſon de ce fait, que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le Pays de leur habitation. Chaque Nation & même chaque Individu, ſelon ſes goûts & la nature particuliere de ſes beſoins, en donna un plan particulier. Tantôt les Peuples ſauvages tranſporterent cette habitation dans une forêt vaſte, giboyeuſe, arroſée de rivieres poiſſonneuſes; tantôt ils la placerent dans un Pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraiſe groſſe comme une Montagne, dont on détachoit des quartiers pour ſa nourriture & celle de ſa famille.

Les Peuples moins expoſés au beſoin de la faim & d'ailleurs plus nombreux & plus inſtruits, y raſſemblerent tout ce que la Nature a d'agréable & lui donnerent le nom d'Elizée. Les Peuples avares le modélerent ſur le jardin des Heſpérides & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les Nations plus voluptueuſes y firent croître des arbres de ſucre &

en donnent à leurs fuſils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. V. le P. Hennepin, Voyage de la Louiſiane p. 94.

& couler des fleuves de lait ; ils le peuplerent enfin de Houris. Chaque Peuple fournit ainſi le Pays des ames de ce qui faiſoit ſur la Terre l'objet de ſes deſirs. L'imagination dirigée par des beſoins & des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conſéquence peu variée dans l'invention des fauſſes Religions.

Si l'on en croit le Préſident de Broſſe dans ſon excellente Hiſtoire du Fétichiſme, ou du culte rendu aux objets terreſtres, le Fétichiſme fut non ſeulement la premiere des Religions, mais ſon culte conſervé encore aujourd'hui dans preſque toute l'Afrique & ſur-tout en Nigritie, fut jadis le culte univerſel. (*a*) On ſait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bœtites*, c'étoit *Venus Uranie* ; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On ſait que les Dieux Chiens, Chats, Crocodiles, Serpens, Eléphans, Lions, Aigles, Mouches, Singes, &c. avoient des autels non ſeulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans preſque toute l'Aſie. On ſait enfin que les Lacs, les Arbres, la Mer & les Rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des Peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une ſemblable uniformité dans les premieres Religions, en prouve une d'autant plus grande dans les eſprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des Religions ou plus modernes, ou moins groſſieres. Telle étoit la Religion Celtique. Le Mitras des Perſes ſe retrouve dans le Dieu Thor ; l'Ariman dans le Loup ; Feuris l'Apollon des Grecs, dans le Balder ; la Vénus dans la Fréïa,

(*a*) Si Catholique veut dire univerſel, c'eſt à tort que le Papiſme en prend le titre. La Religion du Fétichiſme & celle des Payens ont été les ſeules vraiment Catholiques.

& les Parques dans les trois Sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois ſœurs ſont aſſiſes à la ſource d'une fontaine dont les eaux arroſent une des racines du Frêne fameux nommé *Ydraſil*. Son feuillage ombrage la Terre, & ſa cime élevée au deſſus des Cieux en forme le dais.

Les fauſſes Religions ont donc preſque partout été les mêmes. D'où naît cette uniformité ? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même inſtrument, c'eſt-à-dire, le même eſprit pour les combiner, ont dû néceſſairement arriver aux mêmes réſultats. C'eſt parce qu'en général, tous ſont orgueilleux, que ſans aucune révélation particuliere, par conſéquent ſans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ſes ſoins. Ne pourroit-on pas d'après un certain Moine ſe répéter quelquefois,

Qu'eſt-ce qu'un Capucin devant une planette?

Faut-il, pour fonder ſur des faits, l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer, comme dans certaines Religions, qu'abandonnant le Ciel pour la Terre, la Divinité ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les Mortels ? Faut-il pour preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitans de la Terre, publier des Livres, où ſelon quelques Impoſteurs, ſont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu preſcrit à l'homme ?

Un tel livre, ſi l'on en croit les Muſulmans, compoſé dans le Ciel, fut apporté ſur la terre par l'Ange Gabriël & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom eſt Le *Koran*. Ouvre-t-on ce

Livre? il eſt ſuſceptible de mille interprétations; il eſt obſcur, inintelligible ; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu eſt peint ſous la forme d'un Tyran ; où ce Dieu eſt ſans ceſſe occupé à punir ſes eſclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhenſible ; où ce Dieu enfin, Auteur de phraſes inintelligibles ſans le Commentaire d'un Iman, n'eſt proprement qu'un Légiſlateur ſtupide, dont les Loix ont toujours beſoin d'interprétations. Juſqu'à quand les Muſulmans conſerveront-ils tant de reſpects pour un Ouvrage ſi rempli de ſottiſes & de blaſphêmes ?

Au reſte ſi la Métaphyſique des fauſſes Religions, ſi l'excurſion des Eſprits dans le Pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, ſachons encore ſi les impoſtures * 33. du Corps ſacerdotal pour le ſoutien de ces fauſſes Religions, n'auroient pas en tous les Pays, conſervé entr'elles les mêmes reſſemblances.

CHAPITRE XXI.

Impoſtures des Miniſtres des fauſſes Religions.

EN tout Pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au Corps ſacerdotal les mêmes moyens d'en impoſer aux Peuples ; en tout Pays les Prêtres en ont fait uſage (a)

(*a*) Aux Indes les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tiſons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe, Jéſuite, vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge ; il les faiſoit avaler aux Poules, & aſſuroit qu'elles en pondroient mieux.

Un particulier peut être modéré dans ſes deſirs, être content de ce qu'il poſſéde, un Corps eſt toujours ambitieux. C'eſt plus ou moins rapidement, mais c'eſt conſtamment qu'il tend à l'accroiſſement de ſon pouvoir & de ſes richeſſes. Le deſir du Clergé fut en tous les tems d'être puiſſant & riche. Par quel moyen parvint-il à le ſatisfaire? par la vente de la crainte & de l'eſpérance. Les Prêtres négocians en gros de cette eſpece de denrée, ſentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le Colporteur, qui vend dans les rues l'eſpoir du gros lot, & le Charlatan, qui vend ſur des tréteaux l'eſpoir de la guériſon & de la ſanté, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs Temples la crainte de l'Enfer & l'eſpoir du Paradis : que ſi le Charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux eſpeces de denrées, c'eſt-à-dire, l'eſpérance, les Prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'Homme, ſe ſont-ils dit, eſt timide ; ce ſera par conſéquent ſur cette derniere marchandiſe qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux Pécheurs. A qui vendre l'eſpoir ? aux Pénitens. Convaincu de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs ſuppoſoit un grand nombre de pécheurs, & que ſi les préſens des malades enrichiſſent le Médecin, ce ſeroit les offrandes & les expiations qui déſormais enrichiroient les Prêtres, qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'eſclave du Prêtre. C'eſt la multiplication des péchés qui favoriſe le commerce des indulgences, des Meſſes, &c. accroit le pouvoir & la richeſſe du

Clergé. Mais parmi les péchés, ſi les Prêtres n'euſſent compté que les actions vraiment nuiſibles à la Société, la puiſſance ſacerdotale eût été peu conſidérable. Elle ne ſe fût étendue que ſur un certain nombre de ſcélérats & de fripons. Or le Clergé vouloit même l'exercer ſur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puſſent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le deſir ſeul du plaiſir fût un péché. De plus ils inſtituerent un grand nombre de Rits & de Cérémonies ſuperſtitieuſes; ils voulurent que tous les Citoyens y fuſſent aſſujettis; que l'inobſervation de ces Rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la Loi Rituelle, s'il étoit poſſible, fût comme chez les Juifs, plus ſévérement punie, que les forfaits les plus abominables.

Ces Rits & ces Cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverſes Nations, furent partout à peu près les mêmes : par-tout ils furent ſacrés, & aſſurerent au Sacerdoce la plus grande autorité ſur les divers Ordres de l'Etat. * 34.

Cependant parmi les Prêtres des différentes Nations, il en fut, qui plus adroits que les autres, exigerent du Citoyen, non-ſeulement l'obſervation de certains Rits, mais encore la croyance de certains Dogmes. Le nombre de ces Dogmes inſenſiblement multiplié par eux, accrut celui des Incrédules & des Hérétiques. (*a*) Que prétendit enſuite le Clergé ! que l'Héréſie fût punie en eux par la confiſcation de leurs biens, & cette Loi augmenta les richeſſes de l'Egliſe,

(*a*) On peut dire en Europe, Dieu eſt au Ciel; le dire en Bulgarie eſt une héréſie & une impiété.

elle voulut de plus que la mort fût la peine des Incrédules, & cette Loi augmenta ſon pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la Vertu & les Rois eux-mêmes tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour ſoutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant ſur les eſprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir Pontifical. Lorſque l'homme eſt forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raiſon, alors ſans connoiſſance du juſte ou de l'injuſte, c'eſt le Prêtre qu'il conſulte, c'eſt à ſes conſeils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne conſulteroit-il pas de préférence la Loi naturelle? Les fauſſes Religions ſont elles-mêmes fondées ſur cette baſe commune. J'en conviens : mais la Loi naturelle n'eſt autre choſe que la raiſon même * 35. Or comment croire à ſa raiſon, lorſqu'on s'en eſt défendu l'uſage? qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi naturelle à travers le nuage myſtérieux, dont le Corps ſacerdotal les enveloppe? Cette Loi, dit-on, eſt le canevas de toutes les Religions. Soit : mais le Prêtre a ſur ce canevas brodé tant de myſteres que la broderie en a entierement couvert le fond. Qui lit l'Hiſtoire, y voit la vertu des Peuples diminuer en proportion que leur ſuperſtition s'augmente. (*a*) Quel moyen d'inſtruire un ſuperſtitieux de ſes devoirs? Eſt-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le ſentier de la

(*a*) La ſuperſtition eſt encore aujourd'hui la Religion des Peuples les plus ſages. L'Anglois ne ſe confeſſe, ni ne fête les Saints. Sa dévotion conſiſte à ne point travailler, à ne point chanter le Dimanche. L'homme qui ce jour là joueroit du violon, ſeroit un impie. Mais il eſt bon Chrétien, s'il paſſe ce même jour au cabaret avec des filles.

juſtice? Un pays où l'on ne trouve d'hommes inſtruits que dans l'Ordre ſacerdotal, eſt un pays où l'on ne ſe formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'eſt pas que le Citoyen agiſſe bien, mais qu'il ne penſe point. *Il faut*, diſent-ils, *que le fils de l'homme ſache peu & croie beaucoup.* (*a*) —

J'ai montré les moyens uniformes par leſquels les Prêtres acquierent leur puiſſance, examinons ſi les moyens par leſquels ils la conſervent ne ſeroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXIII.

De l'uniformité des moyens par leſquels les Miniſtres des fauſſes Religions conſervent leur autorité.

DANS toute Religion le premier objet que ſe propoſent les Prêtres, eſt d'engourdir la curioſité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout Dogme, dont l'abſurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les paſſions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils deſiraſſent d'être aveugles, & euſſent intérêt de l'être. Rien de plus facile au bonze. La pratique des vertus eſt plus pénible que l'obſervance des ſuperſtitions. Il eſt moins difficile à l'homme de s'agenouiller au

(*a*) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun ſelon ſes œuvres, mais ſelon ſa croyance. ---

pied des autels, d'y offrir un ſacrifice, de ſe baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille, à des Citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richeſſes comme Papirius, que d'inſtruire l'Univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices ſoient mes Protecteurs : ſubſtituons les offrandes & les expiations aux vertus, & perſuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies ſuperſtitieuſes, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richeſſes & le crédit des Bonzes. Ils en ſentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & l'on l'a reçue avec joie, parce que les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgens aux crimes, qu'ils étoient plus ſéveres dans leur diſcipline & plus exacts à punir la violation des Rits [*a*].

Tous les Temples devinrent alors l'aſyle des forfaits; la ſeule incrédulité n'y trouva point de réfuge. Or s'il eſt en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchans, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre les Tropiques, dit un Navigateur, ſont deux Iles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'eſt point honnête ſi l'on ne croit un certain nombre d'abſurdités, & ſi l'on ne peut ſans ſe toucher, ſoutenir la plus cuiſante démangeaiſon; c'eſt à la patience avec laquelle

(*a*) Si les Catholiques ſont en général ſans mœurs, c'eſt qu'à la pratique des vraies vertus; les Prêtres ont dans la Religion Papiſte, toujours ſubſtitué celle des cérémonies ſuperſtitieuſes.

on la ſupporte, qu'eſt principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Ile, on n'impoſe nulle croyance aux habitants; l'on peut ſe gratter où cela démange & même ſe chatouiller pour ſe faire rire; mais l'on n'eſt point réputé vertueux, ſi l'on n'a fait des actions utiles à la ſociété.

L'abſurdité de la morale religieuſe n'en devroit-elle pas déſabuſer les Peuples? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien auſtére, un langage obſcur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? il ſéduit le Peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* ſoient dans ſa bouche des mots vuides de ſens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en impoſeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les preſtiges & ſi je l'oſe dire, la ſimarre brillante ſous laquelle les Prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt perſonnel. Leur doctrine fut d'ailleurs ſévere à certains égards, & ſa ſéverité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : ſon dehors éblouiſſoit, mais elle renfermoit au dedans le fanatiſme, l'ignorance, la ſuperſtition & tous les maux, qui ſucceſſivement ont ravagé la Terre. Or je demande, lorſqu'on voit en tous les tems les Miniſtres des fauſſes Religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richeſſes & leur crédit, (*a*) pour conſerver leur auto-

(*a*) Si les Prêtres ſe font par-tout les dépoſitaires & les diſtributeurs des aumônes, c'eſt qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'eſt que la diſtribution du reſte ſoutient leur crédit & ſoudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir

rité & multiplier le nombre de leurs eſclaves; lorſqu'on retrouve en tous les pays même abſurdité dans les fauſſes Religions, mêmes impoſtures dans leurs Miniſtres & même crédulité dans tous les Peuples, * 37. s'il eſt poſſible d'imaginer qu'il y ait eſſentiellement entre les hommes l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe.

Je veux que l'eſprit & les talens ſoient l'effet d'une cauſe particuliere, comment alors ſe perſuader que de grands hommes, que des hommes par conſéquent doués de cette ſinguliere organiſation, aient cru les fables du Paganiſme, aient adopté la croyance du vulgaire, & ſe ſoient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus groſſieres? Un tel fait inexplicable, tant qu'on conſidere l'Eſprit comme le produit d'une organiſation plus ou moins parfaite, devient ſimple & clair, lorſqu'on regarde l'eſprit comme une acquiſition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conſervent aucune ſupériorité ſur les autres, lorſqu'il s'agit de ſciences ou de queſtions, dont ils ne ſe ſont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On ſait que dans cette poſition, le ſeul avantage de l'homme d'eſprit ſur les autres, [avantage ſans doute conſidérable] c'eſt l'habitude qu'il a de l'attention, c'eſt la connoiſſance des meilleures méthodes à ſuivre dans l'examen d'une queſtion, avantage nul, lorſqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

argent & crédit paroît légitime aux Prêtres. C'eſt ſans honte que le Clergé Catholique charge des réparations des Egliſes les Peuples mêmes dont il épuiſe le tréſor. Les Egliſes ſont les fermes du Clergé ; & tout au contraire des riches Propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

L'uniformité des ruſes * 38. employées par les Miniſtres des fauſſes Religions; la reſſemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles ; * 39. l'égale crédulité des Peuples, prouvent donc que la Nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe, & qu'en Morale, Politique & Métaphyſique, s'ils portent ſur les mêmes objets des jugemens très-différens, c'eſt un effet & de leurs préjugés & de la ſignification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expreſſions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'eſt que ſi l'eſprit ſe réduit à la ſcience ou à la connoiſſance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & ſi quelle que ſoit l'organiſation des Individus, cette organiſation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion conſtante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des Sens, n'ait aucune influence ſur nos idées, & que tous les hommes organiſés, comme le commun d'entr'eux, aient par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il eſt poſſible, cette vérité plus évidente, c'eſt d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propoſitions.

CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne ſoit réductible à un fait.

DE l'aveu de preſque tous les Philoſophes, les plus ſublimes vérités une fois ſimplifiées &

réduites à leurs moindres termes, ſe convertiſſent en faits, & dès-lors ne préſentent plus à l'eſprit que cette propoſition, *le blanc eſt blanc, le noir eſt noir.* * 40. L'obſcurité apparente de certaines vérités, n'eſt donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de la préſenter & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait ſimple? ſi tout fait peut être également apperçu de tous les hommes * 41. organiſés comme le commun d'entr'eux, il n'eſt point de vérités qu'ils ne puiſſent ſaiſir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'eſt avoir eſſentiellement une égale aptitude à l'eſprit.

Mais eſt-il bien vrai que toute vérité, ſoit réductible aux propoſitions claires ci-deſſus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philoſophes. Je la tire de la perfectibilité de l'eſprit humain : l'eſprit en eſt ſuſceptible : l'expérience le démontre. Or que ſuppoſe cette perfectibilité? deux choſes:

L'une que toute vérité eſt eſſentiellement à la portée de tous les eſprits;

L'autre que toute vérité peut être clairement préſentée.

La puiſſance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en eſt la preuve. Si les plus ſublimes découvertes des anciens Mathématiciens aujourd'hui compriſes dans les élémens de Géométrie, ſont ſues des Géometres les moins célebres, c'eſt que ces découvertes ſont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de ſimplicité, ſi parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent atteindre, c'eſt alors qu'appuyé ſur l'expérience,

on pourroit dire que ſemblable à l'Aigle, le ſeul d'entre les oiſeaux qui plane au deſſus des nues & fixe le Soleil, le génie ſeul peut s'élever aux Royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité, la préſente-t-il clairement? à l'inſtant même tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent & ſe l'approprient. Le génie eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes: il y ouvre un chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or juſqu'à ce jour, ſon unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant? Celui où dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des Sciences. Juſque-là ſemblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un Corps & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y ſaiſiſſe & les tranſporte au ſéjour terreſtre. Une fois deſcendues ſur la Terre & déja apperçues des excellens eſprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce ſiecle, dit M. de Voltaire, ſi l'on écrit communément mieux en proſe que dans le ſiecle paſſé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modeles expoſés devant eux. Les modernes ne ſe vanteroient pas de cette ſupério-

rité, ſi le génie du dernier ſiecle déja converti en Science, * 42. ne fût, ſi je l'oſe dire, entré dans la circulation. Lorſque les découvertes du génie ſe ſont métamorphoſées en Sciences, chaque découverte dépoſée dans leur temple y devient un bien commun ; le temple s'ouvre à tous. Qui veut ſavoir, ſait, & eſt à peu près ſûr de faire tant de toiſes de ſciences par jour. Le tems fixé pour les apprentiſſages en eſt la preuve. Si la plupart des Arts au degré de perfection où maintenant ils ſont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie miſes bout-à-bout, il faut donc pour exercer ces Arts, que l'ouvrier réuniſſe en lui, & ſache heureuſement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'eſprit humain & de ſon aptitude à ſaiſir toute eſpece de vérité !

Si des Arts je paſſe aux Sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, ſont aujourd'hui très-communes. Le ſyſtême de Newton eſt par-tout enſeigné.

Il en eſt de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un Aſtronome que le deſir de la gloire ou la curioſité fait monter à ſon obſervatoire. Il pointe ſa lunette vers les Cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'aſtre ou quelque Satellite nouveau ? Il appelle ſes amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même aſtre, parce qu'avec des organes à peu près ſemblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent s'élever, il ſeroit des vérités qui dans l'étendue des ſiecles, n'auroient été ſai-

ſies que de deux ou trois hommes de la Terre également bien organiſés. Le reſte des habitans ſeroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuſe égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne ſeroit connu que d'un nouveau Pytagore : l'eſprit humain ne ſeroit point ſuſceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réſervées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus ſublimes clairement préſentées, ſont conçues de tous : de là ce ſentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorſqu'on ſe dit : *rien de plus ſimple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue* ? Ce langage a ſans doute quelquefois été celui de l'envie. Chriſtophe Colomb en eſt une preuve. Lors de ſon départ pour l'Amérique, *Rien*, diſoient les Courtiſans, *de plus fou que cette entrepriſe* A ſon retour, *Rien*, diſoient-ils, *de plus facile que cette découverte*. Ce langage ſouvent celui de l'envie, n'eſt-il jamais celui de la bonne foi ? N'eſt-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours ſue ?

A-t-on une idée nette de l'expreſſion d'une vérité ; a-t-on non ſeulement dans ſa mémoire, mais encore habituellement préſentes à ſon ſouvenir toutes les idées de la comparaiſon deſquelles cette vérité réſulte ; n'eſt-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune ſuperſtition ? Cette vérité bientôt réduite à ſes moindres termes, c'eſt-à-dire, à cette propoſition ſimple, *le blanc eſt blanc*, *le noir eſt noir*, ſera conçue preſqu'auſſi-tôt que propoſée.

En effet ſi les ſyſtêmes des Lockes & des Newtons, ſans être encore portés au dernier degré de clarté, ſont néanmoins généralement enſeignés & connus, les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées, *43. c'eſt avoir la même aptitude à l'eſprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur Science eſt en général toujours proportionnée au deſir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puiſſent également s'élever aux vérités encore inconnues? Cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'Eſprit néceſſaire pour ſaiſir les vérités déja connues, ſuffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité eſt toujours le réſultat de comparaiſons juſtes ſur les reſſemblances & les différences, les convenances ou les diſconvenances apperçues entre des objets divers. Un Maître veut-il expliquer à ſes Eleves les principes d'une Science & leur en démontrer les vérités déja connues? Que fait-il? Il met ſous les yeux les objets de la comparaiſon deſquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorſqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement ſous les yeux les objets de la comparaiſon

deſquels doit réſulter cette vérité. Mais qui les lui préſente ? Le hazard. C'eſt le Maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'eſprit de l'homme, ſoit qu'il ſuive la démonſtration d'une vérité, ſoit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à obſerver, enfin les mêmes opérations à faire (*a*). L'eſprit néceſſaire pour atteindre aux vérités déja connues, ſuffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent; mais cette différence entr'eux eſt l'effet; 1°. des différentes poſitions où ils ſe trouvent, & de cet enchaînement de circonſtances auquel on donne le nom de hazard: 2°. du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illuſtrer, par conſéquent de la paſſion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les paſſions peuvent tout. Il n'eſt point de fille idiote que l'amour ne rende ſpirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ſes parens, pour voir & entretenir ſon amant? La plus ſotte eſt ſouvent alors la plus inventive.

L'homme ſans paſſions eſt incapable du degré d'application auquel eſt attachée la ſupériorité

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour ſuivre la démonſtration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une propoſition mathématique, l'Inventeur en ce genre ſait déja la Géométrie; il en a les figures habituellement préſentes à la mémoire, il ſe les rappelle, pour ainſi dire, involontairement; ſon attention enfin peut ſe porter toute entiere ſur l'obſervation de leurs rapports. Quant à l'Eleve ces mêmes figures n'étant pas auſſi habituellement préſentes à ſa mémoire, ſon attention eſt donc néceſſairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à ſon ſouvenir, & l'obſervation de leurs rapports. —

d'eſprit ; ſupériorité , dis-je , qui peut-être eſt moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention , que d'une attention habituelle.

Mais ſi tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit , qui peut donc produire entr'eux tant de différence ?

NOTES.

1. SI les Hommes & ſur-tout les Européens, diſent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, ſont toujours prêts à ſe combattre & à s'attaquer, c'eſt qu'ils ſont encore animés de l'eſprit de leurs premiers parens *Cutteri* & *Toddicaſtrée*. Ce Cutteri ſecond fils de *Pourons* & deſtiné par Dieu à peupler une des quatre parties du Monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, eſt une femme nommée Toddicaſtrée : elle eſt armée d'un *Chucheri* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, ſe frappent ; le combat dure deux jours & demi ; le troiſieme, las de ſe battre, ils ſe parlent, s'aiment, ſe marient, couchent enſemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorſqu'ils ſe rencontrent.

2. Les plus ſpirituels & les plus méditatifs ſont quelquefois mélancoliques, je le ſais. Mais ils ne ſont pas ſpirituels & méditatifs, parce qu'ils ſont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils ſont méditatifs. Ce n'eſt point en effet à ſa mélancolie, c'eſt à ſes beſoins que l'homme doit ſon eſprit : le beſoin ſeul l'arrache à ſon inertie naturelle. Si je penſe, ce n'eſt point parce que je ſuis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penſer. Lorſqu'on dit du malheur ; *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre choſe, ſinon que le malheur & le deſir de s'y ſouſtraire nous force à penſer. Pourquoi le deſir de la gloire produit-il ſouvent le même effet ? c'eſt que la gloire eſt le beſoin de quelques-uns. Au reſte ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les la Fontaines, ni les Scarrons n'ont paſſé pour triſtes, & cependant perſonne ne nie la ſupériorité plus ou moins grande de leur eſprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend preſque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans ſon enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure ſe grave dans ma mémoire comme modele de beauté ; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que ſur la reſſemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diverſité de nos goûts & la raiſon pour laquelle

l'un préfere la femme ſvelte à la femme graſſe, pour laquelle un autre a plus de deſir.

4. Cette déciſion de l'Egliſe fait ſentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, diſoit-on, ai-je pu ſoutenir que l'amitié étoit fondée ſur un beſoin & un intérêt réciproque ? Mais ſi l'Egliſe & les Jéſuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puiſſant qu'il ſoit, n'eſt point aimé pour lui-même, ce n'eſt donc point ſans cauſe que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cauſe ? ce n'eſt pas de l'eſpece de celles qui produiſent la haine, c'eſt-à-dire, un ſentiment de mal-aiſe & de douleur : c'eſt au contraire de l'eſpece de celles qui produiſent l'amour, c'eſt-à-dire, un ſentiment de plaiſir. Les critiques qui m'ont été faites à ce ſujet, ſont ſi abſurdes que ce n'eſt pas ſans honte, que j'y réponds.

La primitive Egliſe ne chicanoit pas les gens ſur leur croyance. Synéſius en eſt un exemple. Il vivoit dans le cinquieme ſiecle. Il étoit philoſophe Platonicien. Théophile alors Evêque d'Alexandrie, voulant ſe faire honneur de cette converſion, pria Synéſius de le laiſſer baptiſer. Ce philoſophe y conſentit à condition qu'il conſerveroit ſes opinions. Peu de tems après les habitants de Ptolémaïde demandent Synéſius pour leur Evêque. Synéſius refuſe l'Epiſcopat : & tels ſont les motifs que dans ſa cent cinquieme Lettre il donne à ſon frere de ſon refus. „ Plus „ je m'examine, dit-il, moins je me ſens propre à l'E„ piſcopat : j'ai juſqu'ici partagé ma vie entre l'étude de la „ Philoſophie & l'amuſement. Au ſortir de mon cabinet „ je me livre au plaiſir. Or il ne faut pas, dit-on, qu'un „ Evêque ſe réjouiſſe, c'eſt un homme divin. Je ſuis „ d'ailleurs incapable de toute application aux affaires ci„ viles & domeſtiques. J'ai une femme que j'aime : il me „ ſeroit également impoſſible de la quitter ou de ne la „ voir qu'en ſecret. Théophile en eſt inſtruit ; mais ce „ n'eſt pas tout. L'eſprit n'abandonne pas les vérités qu'il „ s'eſt démontrées. Or les dogmes de la Philoſophie ſont „ contradictoires à ceux qu'un Evêque doit enſeigner. Com„ ment prêcher la création de l'Ame après le Corps, la „ fin du monde, la réſurrection, & enfin tout ce que „ je ne crois pas ? je ne puis me réſoudre à la fauſſeté. „ Un Philoloſophe, dira-t-on, peut ſe prêter à la foibleſſe „ du vulgaire, lui cacher des vérités qu'il ne peut pas „ porter. Oui : mais il faut alors que la diſſimulation ſoit „ abſolument néceſſaire. Je ſerai Evêque, ſi je puis con„ ſerver mes opinions, en parler avec mes amis ; & ſi „ pour entretenir le Peuple dans l'erreur, l'on ne me for„ ce point à lui débiter des Fables ; mais s'il faut qu'un Evê-

„ que prêche contre ce qu'il penſe, & penſe comme le „ Peuple, je refuſerai l'Epiſcopat. Je ne ſais s'il eſt des „ vérités qu'on doive cacher au vulgaire : mais je ſais qu'un „ Evêque ne doit pas prêcher le contraire de ce qu'il croit. „ Il faut reſpecter la vérité comme Dieu, & je proteſte „ devant Dieu que je ne trahirai jamais mes ſentiments dans „ mes prédications." --- Synéſius malgré ſa répugnance fut ordonné Evêque & tint parole. Les hymnes qu'il compoſa ne ſont que l'expoſition des ſyſtêmes de Pytagore, de Platon & des Stoïciens ajuſtés aux Dogmes & au culte des Chrétiens.

6. La pieuſe calomnie eſt encore une vertu de nouvelle création. Rouſſeau & moi en avons été les victimes. Que de faux paſſages de nos Ouvrages cités dans les Mandements des ſaints Evêques ! Il eſt donc maintenant de ſaints calomniateurs.

7. Le Clergé qui ſe dit humble, reſſemble à Diogéne dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de ſon manteau.

8. Qu'on liſe à ce ſujet les derniers chapitres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que ſi les Moines ſont impitoyables & méchans, c'eſt qu'ils doivent l'être.

En général des hommes aſſurés de leur ſubſiſtance & ſans inquiétude à cet égard, ſont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le bonheur ou le malheur des moines retirés dans un Cloître eſt entierement indépendant de celui de leurs parens & de leurs concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce ſont les Loix monaſtiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet qui produit dans les hommes le ſentiment de la bienveillance ? Le ſecours éloigné ou prochain qu'ils peuvent ſe prêter les uns aux autres. C'eſt ce principe qui raſſembla les hommes en ſociété. Les Loix iſolent-elles mon interêt de l'intérêt public ? dès-lors je deviens méchant. Delà la dureté des Gouvernements arbitraires, & la raiſon pour laquelle les Moines & les Deſpotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, ſelon les tems divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'Egliſe s'en eſt clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occaſion des Huſſites. Ceux-ci ayant proteſté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures : les Peres de ce Concile leur répondirent par la bouche du Cardinal de Caſan. „ Que les Ecritures n'étoient „ point abſolument néceſſaires pour la conſervation de l'E-

„ gliſe, mais ſeulement pour la mieux conſerver; qu'il fal-
„ loit toujours interprêter l'Ecriture ſelon le courant de l'E-
„ gliſe actuelle, qui changeant de ſentiment, nous oblige
„ de croire que Dieu en change auſſi. "

20. On vante beaucoup les reſtitutions que fait faire la Religion. J'ai vu quelquefois reſtituer le cuivre, & jamais l'or. Les Moines n'ont point encore reſtitué d'héritage, ni les Princes Catholiques les Royaumes envahis en Amérique.

11. C'eſt une juſtice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au Prince d'oppoſer une Armée à une Armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie Art. *Vertu*, quelle ſurpriſe d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclaration ſur ce ſujet. *ô Homme* ! s'écrie le compoſiteur de cet Art, *veux-tu ſavoir ce que c'eſt que vertu? rentre en toi-même. Sa définition eſt au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne ſeroit-elle pas également au fond du cœur de l'Auteur, & ſuppoſé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une ſi bonne opinion de leurs Lecteurs & ſi peu d'eux-mêmes. Si cet Ecrivain eût plus long-tems médité le mot *vertu*, il eût ſenti qu'elle conſiſte dans la connoiſſance de ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & qu'elle ſuppoſe par conſéquent la formation des ſociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une ſociété non encore exiſtante ? L'homme des forêts, l'homme nu & ſans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foibleſſe, mais non de la juſtice & de l'équité.

Né dans une ile déſerte, abandonné à moi-même, j'y vis ſans vice & ſans vertu. Je n'y puis manifeſter ni l'un ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuſes & vicieuſes*? les actions utiles ou nuiſibles à la ſociété. Cette idée ſimple & claire eſt à mon ſens préférable à toute déclamation obſcure & ampoulée ſur la vertu.

Un Prédicateur qui ne définit rien dans ſes ſermons ſur la vertu : un Moraliſte qui ſoutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injuſtes, eſt quelquefois un ſot, mais plus ſouvent un fripon qui veut être cru honnête, ſimplement parce qu'il eſt homme.

Pour oſer donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & juſqu'à un certain point irréprochable. Ce que je ſais, c'eſt que les plus honnêtes ne ſont pas ceux qui reconnoiſſent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'aſſurer de la mienne, je me ſuppoſerois Citoyen de Rome ou de la Grece, & me deman-

derois ſi dans la poſition d'un Codrus, d'un Regulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'euſſe fait les mêmes actions. La moindre héſitation à cet égard m'apprendroit que je ſuis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts ſont rares & les tiedes communs.

13. L'humanité de Mr. de Fénélon eſt célebre. Un jour qu'un Curé ſe vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proſcrit les danſes de ſon village, Mr. le Curé, dit l'Archevêque, ſoyons moins ſéveres pour les autres: abſtenons-nous de danſer; mais que les payſans danſent. Pourquoi ne leur pas laiſſer quelques inſtans oublier leur malheur? Fénélon vrai & toujours vertueux, vécut une partie de ſa vie dans la diſgrace. Boſſuet ſon rival en génie étoit moins honnête: il fut toujours en crédit.

14. La Morale des Jéſuites & celle de Jeſus n'ont rien de commun; l'une eſt deſtructive de l'autre. Ce fait eſt prouvé par les Extraits qu'en ont donnés les Parlemens. Mais pourquoi le Clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les Jéſuites & la Religion? c'eſt que dans la langue Eccléſiaſtique, Religion eſt ſynonime de ſuperſtition. Or la ſuperſtition ou la puiſſance Papale a peut-être réellement ſouffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reſte les Jéſuites ne ſe flattent point de leur rappel en France & en Eſpagne. On ſait de quelles proſcriptions leur retour y ſeroit ſuivi: à quel excès ſe porte la cruauté d'un Jéſuite offenſé.

15. La crainte qu'inſpiroient les Jéſuites, ſembloit les mettre au-deſſus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des Citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel Ordre, le courage ſeul eut-il ſuffi? Non: il falloit encore du génie: il falloit pouvoir montrer aux Citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du reſpect & du dévouement: faire reconnoître l'hypocriſie des Jéſuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels; il falloit enfin pour enhardir la prudence timide des Parlemens, leur faire nettement diſtinguer l'*extraordinaire de l'impoſſible*.

16. Il en eſt de l'eſprit comme de la vertu. L'eſprit appliqué aux vraies Sciences de la Géométrie, de la Phyſique, &c. eſt eſprit dans tous les pays. L'eſprit appliqué aux fauſſes Sciences de la Magie, de la Théologie, &c. eſt local. Le premier de ces eſprits eſt à l'autre, ce que la monnoie Africaine nommée la coquille *Coris*, eſt à la monnoie d'or & d'argent: l'une a cours chez quelques nations Negres, l'autre dans tout l'Univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne

morale ? Sur un grand nombre de faits & d'obſervations. C'eſt donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obſcurité & leur fauſſeté. En morale comme en toute autre Science, avant d'édifier un Syſtême, que faire ? Ramaſſer les materiaux néceſſaires pour le conſtruire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée ſur l'étude de l'homme & des choſes, ne l'emporte autant ſur une morale ſpéculative & théologique, que la Phyſique expérimentale ſur une Théorie vague & incertaine. C'eſt parce que la morale Religieuſe n'eut jamais l'expérience pour baſe ; que l'Empire théologique fut toujours reputé le Royaume des ténebres.

18. Les Moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques uns ſous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit ſans péché prendre la gorge d'une Religieuſe. Il n'eſt point d'acte d'impudicité dont la ſuperſtition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains Cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs Temples. ---

19. Madame Makaley, illuſtre Auteur d'une Hiſtoire d'Angleterre, eſt le Caton de Londres. „ Jamais, dit-elle, la „ vue d'un Deſpote, ou d'un Prince n'a ſouillé la pureté „ de mes regards. "

20. Une abſurdité commune à tous les Peuples, c'eſt d'attendre de leur Deſpote humanité, lumieres. Vouloir former de bons Ecoliers ſans punir les pareſſeux & récompenſer les diligens, c'eſt folie. Abolir la Loi qui punit le vol & l'aſſaſſinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'aſſaſſine, c'eſt une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'eſt-à-dire, qu'il ne puiſſe être puni, s'il les néglige ; vouloir enfin qu'un homme au-deſſus de la Loi, c'eſt-à-dire, un homme ſans Loi, ſoit toujours humain & vertueux, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe. Tranſporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le Deſpote eſt l'ogre.

21. Les Calmouks épouſent tant de femmes qu'ils veulent : ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceſte chez eux n'eſt point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un Pere épouſe ſa fille ſans ſcrupule ; aucune Loi ne le lui défend.

22. Chacun ſe dit : j'ai les plus ſaines idées de la vertu ;

qui ne penſe pas comme moi a tort. Chacun ſe moque de ſon voiſin. Tout le monde ſe montre au doigt & ne rit jamais de ſoi que ſous le nom d'autrui. Le même Inquiſiteur qui condamnoit Galilée, mépriſoit certainement la ſcélérateſſe & la ſtupidité des Juges de Socrate ; il ne penſoit pas qu'un jour il ſeroit comme eux, le mépris de ſon ſiécle & de la poſtérité. La Sorbonne ſe croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rouſſeau, Marmontel, Moi, &c. ? Non c'eſt l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboiſe ; & Richelieu qui l'y relégua fut le premier des Miniſtres, dit le Cardinal de Retz, qui oſa punir dans les Magiſtats, *la noble fermeté avec laquelle ils repréſentoient au Roi des vérités, pour la défenſe deſquelles leurs ſermens les obligeoit d'expoſer leur vie.*

24. S'il eſt vrai que la vertu ſoit utile aux États, il eſt donc utile d'en préſenter des idées nettes & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le Livre de l'*Eſprit*, Diſcours 3, Chap. 13, m'a paru la ſeule vraie. „ La „ vertu, ai-je dit, n'eſt autre choſe que le deſir du bon„ heur public. Le bien général eſt l'objet de la vertu & „ les actions qu'elle commande, ſont les moyens dont „ elle ſe ſert pour remplir cet objet. L'idée de la vertu, „ ai-je ajouté, peut donc être par-tout la même."

Si dans les ſiecles & les pays divers les hommes ont „ paru s'en former des indifférentes : ſi des Philoſophes „ ont en conſéquence cité l'idée de la vertu comme arbi„ traire, c'eſt qu'ils ont pris pour la vertu même, les di„ vers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet, „ c'eſt-à-dire, les diverſes actions qu'elle commande. Ces „ actions ont ſans contredit été quelquefois très-différen„ tes, parce que l'intérêt des Nations change ſelon les „ ſiecles & leur poſition, & qu'enfin le bien public peut „ juſqu'à un certain point, s'opérer par des moyens dif„ férents".

L'entrée d'une marchandiſe étrangere aujourd'hui permiſe en Allemagne comme avantageuſe à ſon commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, ſi par quelques circonſtances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. „ Les mêmes actions peuvent donc ſucceſſivement „ devenir utiles & nuiſibles à un Peuple, & mériter tour„ à-tour, le nom de vertueuſes ou de vicieuſes, ſans que „ l'idée de la vertu change & ceſſe d'être la même".

Rien de plus d'accord avec la Loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des Principes auſſi ſains, auſſi conformes au bien général, euſſent été condamnés ? Imagine-

roit-on qu'on eût pourſuivi un homme qui définiſſant „ la „ vraie probité, l'habitude des actions utiles à la Patrie, „ regarde comme vicieuſe, toute action nuiſible à la ſo- „ ciété :" N'étoit-il pas évident qu'un tel Ecrivain ne pouvoit avancer des maximes contraires au bien public, ſans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocriſie, que je fus perſécuté par le même Clergé, qui ſans réclamation, avoit ſouffert qu'on élevât au Cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir ſoutenu *que ſi le Pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'Egliſe Romaine ſous peine de péché, ſeroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice*, „ *niſi vellet con-* „ *tra conſcientiam peccare*". Le Pape ſelon ce Jéſuite avoit donc le droit de détruire la Loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juſte & de l'injuſte : & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les Philoſophes ont tant de peine à la tirer. L'Egliſe devoit-elle approuver ces principes ? Pourquoi le Pape en permit-il la publication ? c'eſt qu'ils flattoient ſon orgueil,

L'ambition Papale toujours avide de commander, n'eſt jamais ſcrupuleuſe ſur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'eſt-elle pas tolerée du Puiſſant auquel elle eſt favorable ? En quel pays a-t-on conſtamment puni l'homme vil & bas qui répéte ſans ceſſe au Prince, „ Ton pouvoir ſur „ tes ſujets eſt ſans bornes ; tu peux à ton gré les dépouiller „ de leurs biens, les jetter dans les fers, & les livrer au plus „ cruel ſupplice" : c'eſt toujours impunément que le Renard répéte au Lion.

„ *Vous leur fîtes, Seigneur,*
„ *En les croquant beaucoup d'honneur*"

Les ſeules phraſes qu'on ne répete point ſans danger aux Princes, ſont celles où l'on fixe les bornes que la juſtice, le bien public & la Loi naturelle, mettent à leur autorité.

25. Par Métaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui tranſmis des Prêtres Egyptiens à Pytagore, de Pytagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeignée dans quelques Ecoles. Par ce mot j'entends, comme Bacon, la Science des premiers principes de quelque Art ou Science que ce ſoit. La Poeſie, la Muſique, la Peinture ont leurs principes fondés ſur une obſervation conſtante & générale : elles ont donc auſſi leur Métaphyſique.

Quant à la Métaphyſique ſcholaſtique, eſt-ce une Sience ? Non : mais comme je viens de le dire, un jargon : elle n'eſt goûtée que de l'eſprit faux qui s'accommode d'expreſſions

vuides de ſens : que de l'ignorant qui prend les mots pour des choſes, & que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme ſenſé la mépriſe.

Toute Métaphyſique non fondée ſur l'obſervation, ne conſiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'eſt cette Métaphyſique qui dans le pays des chimeres court ſans ceſſe après des boules de ſavon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant releguée dans les Ecoles théologiques, elle les diviſe encore par ſes ſubtilités; elle peut encore rallumer le fanatiſme & faire de nouveau ruiſſeler le ſang humain.

Je compare ces deux ſortes de Métaphyſiques aux deux Philoſophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eſt de la terre que le premier s'éleve par degré juſqu'au ciel, & c'eſt du ciel que le ſecond s'abbaiſſe par degré juſqu'à la terre. Le ſyſtême de Platon eſt fondé ſur les nues, & le ſouffle de la raiſon a déja en partie diſſipé les nuages & le ſyſtême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, ſi l'on lui conſerve la même valeur numéraire, le ſoldat croit avoir à peu près la même paie. Le Magiſtrat en droit de juger définitivement juſqu'à la concurrence de certaine ſomme, c'eſt-à-dire de tel poids en argent, n'oſe juger juſqu'à la concurrence de la moitié de cette ſomme. Voilà comme les hommes ſont dupes des mots & de leur ſignification incertaine. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, ſans attacher à ce mot d'idées nettes & préciſes? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* eſt une de ces expreſſions vagues, dont chaque Nation ſe forme des idées différentes: que s'il eſt de *bonnes mœurs univerſelles*, il en eſt auſſi de *locales*, & qu'en conſéquence je puis ſans bleſſer les *bonnes mœurs*, avoir un Sérail à Conſtantinople & non à Vienne.

27. Les diſputes théologiques ne ſont & ne peuvent jamais être que des diſputes de mots. Si ces diſputes ont ſouvent occaſionné de grands mouvemens ſur la terre, c'eſt que les Princes, dit M. de la Chalotais, ſéduits par quelques Théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les Gouvernemens les mépriſent, les Théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accuſés d'héréſie, &c. ſe laſſeront de parler ſans s'entendre & ſans être entendus. La crainte du ridicule, leur impoſera ſilence.

28. C'eſt à des diſputes de mots qu'il faut pareillement rapporter preſque toutes ces accuſations d'athéiſme. Il n'eſt point d'homme éclairé qui ne reconnoiſſe une force dans la nature. Il n'eſt donc point d'Athée.

Celui-là n'eſt point Athée qui dit, le mouvement eſt Dieu; parce qu'en effet le mouvement eſt incompréhenſi-

ble, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne ſe manifeſte que par ſes effets, & qu'enfin c'eſt par lui que tout s'opere dans l'Univers.

Celui-là n'eſt pas Athée qui dit au contraire, le mouvement n'eſt pas Dieu; parce que le mouvement n'eſt pas un Etre, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne ſont pas Athées qui ſoutiennent le mouvement eſſentiel à la matiere, qui le regardent comme la force inviſible & motrice qui ſe répand dans toutes ſes parties. Voit-on les Aſtres changer continuellement de lieu, ſe rouler perpétuellement ſur leur centre; voit-on tous les Corps ſe détruire & ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une diſſolution éternelle; qui peut nier que le mouvement ne ſoit comme l'étendue, inhérent aux Corps, & que le mouvement ne ſoit cauſe de ce qui eſt. En effet, diroit M. Hume, ſi l'on donne toujours le nom de cauſe & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des Corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame univerſelle de la matiere & de la divinité qui ſeule en pénetre la ſubſtance. Mais les Philoſophes qui ſont de cette derniere opinion ſont-ils Athées? Non: ils reconnoiſſent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, ſont-ils Athées? Non; parce que tous les hommes le ſeroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre toute idée obſcure eſt égale à zero, & qu'enfin avouer l'incompréhenſibilité de Dieu, c'eſt comme le prouve Mr. Robinet, dire ſous un tour de phraſe différent, qu'on n'en a point d'idée.

2°. Il faut des deſirs à l'homme pour être heureux, des deſirs qui l'occupent, mais dont ſon travail ou ſes talens puiſſent lui procurer l'objet. Entre les deſirs de cette eſpece, le plus propre à l'arracher à l'ennui eſt le deſir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays? Il en eſt où la recherche de la gloire expoſe l'homme à trop de dangers. Quel motif raiſonnable l'exciteroit à cette pourſuite dans un Royaume, où l'on a ſi maltraité les Voltaires, les Monteſquieux, &c. Si la France, diſent les Anglois, eſt réputée un pays délicieux, c'eſt pour le riche qui ne penſe point.

3°. Loin de condamner l'eſprit de ſyſtême, je l'admire dans les grands hommes. C'eſt aux efforts faits pour défendre ou détruire ces ſyſtêmes qu'on doit ſans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il eſt poſſible, par un ſeul principe tous les phénomenes phyſiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde

ſimplement comme une des clefs différentes qu'on peut ſucceſſivement eſſayer, dans l'eſpoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le ſanctuaire de la nature. Que ſur-tout l'on ne confonde point enſemble les Contes & les Syſtêmes: ces derniers veulent être appuyés ſur un grand nombre de faits. Ce ſont les ſeuls qu'on puiſſe enſeigner dans les Ecoles publiques; pourvu néanmoins qu'on n'en ſoutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fauſſeté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain Cardinal, fut-il en tous les tems des Prêtres, des Religions & des Sorciers? C'eſt répondit-il qu'en tous les tems il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des pareſſeux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il eſt de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'Immortalité de l'ame, j'obſerverai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naiſſance dans les Ecoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, le crut ſi dangereux qu'il défendit ſous peine de mort de l'enſeigner dans ſes Etats.

33. On ſait que les anciens Druides étoient animés du même eſprit que le Prêtre Papiſte; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux Peuples & aux Rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquiſiteurs, droit de vie & de mort chez tous les Peuples où ils s'établiſſoient.

34. J'aſſiſtois un jour aux repréſentations que le Clergé d'une Cour d'Allemagne faiſoit à ſon Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & liſent, mais ce qu'ils penſent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais ſans doute entendu ni lu le diſcours ſuivant.

Lorſque le Clergé croyoit aſſurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ſes Etats, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les Saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la preſſe ébranloit les fondemens du trône & des autels & qu'en conſéquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les Loix contre la liberté de penſer, de protéger l'Egliſe, & d'en détruire les ennemis; telles ſont les paroles que je crus entendre dans cette adreſſe.

„ Prince, votre Clergé eſt riche & puiſſant, & voudroit „ l'être encore davantage. Ce n'eſt point la perte des mœurs, „ & de la Religion, c'eſt celle de ſon crédit qu'il déplore. „ Il deſire le plus grand, & vos Peuples ſont ſans reſpect

„ pour le ſacerdoce. Nous les déclarons donc impies : nous „ vous ſommons de ranimer leur piété, & de donner à cet „ effet à votre Clergé plus d'autorité ſur eux. Le moment „ choiſi pour ſe porter accuſateur de vos Peuples & vous „ irriter contr'eux, n'eſt peut-être pas le plus favorable; „ jamais vos ſoldats n'ont été ſi braves, vos artiſans plus „ induſtrieux, vos citoyens plus amis du bien public & par „ conſéquent plus vertueux. On vous dira ſans doute que „ les Peuples les plus immédiatement ſoumis au Clergé, „ que les Romains modernes n'ont, ni la même valeur, ni „ le même amour pour la Patrie, ni par conſéquent la „ même vertu. On ajoutera peut-être que l'Eſpagne & le „ Portugal où le Clergé commande ſi impérieuſement, ſont „ ruinés & dévaſtés par l'ignorance, la pareſſe & la ſuper- „ ſtition, & qu'enfin entre tous les Peuples, ceux qui ſont „ généralement honorés & reſpectés, ſont ces mêmes Peu- „ ples éclairés auxquels l'Egliſe Catholique donnera toujours „ le nom d'impies.

„ Que votre oreille, ô Prince, ſoit toujours fermée à de „ pareilles repréſentations; que de concert avec ſon Clergé, „ elle répande les ténebres dans ſon Empire, & ſache qu'un „ peuple inſtruit, riche & ſans ſuperſtition eſt aux yeux du „ Prêtre un Peuple ſans mœurs. Sont-ce en effet des Ci- „ toyens aiſés & induſtrieux qui, par exemple, auront pour „ la vertu de la continence tout le reſpect qu'elle mérite?

„ Il en eſt, dira-t-on, à cet égard du ſiecle préſent, „ comme des ſiecles paſſés. Charlemagne créé ſaint pour „ ſa libéralité envers le ſacerdoce, aimoit les femmes com- „ me François I & Henri VIII. Henri III Roi de France avoit „ un goût moins décent. Henri IV, Eliſabeth, Louis XIV, „ la Reine Anne careſſoient leurs maîtreſſes ou leurs amans „ de la même main dont ils terraſſoient leurs ennemis. On „ ajoutera que les Moines eux-mêmes ont preſque toujours „ cueilli en ſecret les plaiſirs défendus, & qu'enfin ſans chan- „ ger la conſtitution phyſique des Citoyens, il eſt très-diffi- „ cile de les arracher au penchant damnable qui les porte „ vers les femmes. Il eſt cependant un moyen de les y „ ſouſtraire. C'eſt de les appauvrir. Ce n'eſt point des corps „ ſains & bien nourris qu'on peut chaſſer le démon de la „ chair : l'on n'y parvient que par la priere & le jeûne.

„ Qu'à l'exemple de quelques-uns de ſes voiſins, Votre „ Majeſté nous permette donc de dépouiller ſes ſujets de „ toute ſuperfluité, de dîmer leurs terres, de piller leurs „ biens & de les tenir au plus étroit néceſſaire. Si touchée „ de ces pieuſes Remontrances, elle ſe rend à nos prieres, „ que de bénédictions accumulées ſur elle ! Tout éloge ſe- „ roit au deſſus d'une action ſi méritoire. Mais dans un

„ ſiecle où la corruption infecte tous les eſprits, où l'im-
„ piété endurcit tous les cœurs, peut-on eſperer que Votre
„ Majeſté & ſes Miniſtres adoptent un conſeil ſi ſalutaire,
„ un moyen ſi facile d'aſſurer la continence de ſes ſujets ?

„ Quant à la profanation des ſaints jours, nos Remon-
„ trances à cet égard paroîtront encore abſurdes. L'homme
„ qui travaille fêtes & dimanches, ne s'enivre point; il ne
„ court point les femmes ; il ne nuit à perſonne; il ſert ſon
„ pays, il accroît l'aiſance de ſa famille : il augmente le
„ commerce de ſa Nation.

„ De deux Peuples également puiſſans & nombreux,
„ que l'un fête, comme en Eſpagne cent-trente jours de
„ l'année & quelquefois le lendemain, que l'autre au con-
„ traire n'en fête aucun, le dernier de ces Peuples aura 80
„ ou 90 jours de travail plus que le premier. Il pourra donc
„ fournir à plus bas prix les marchandiſes de ſes manufa-
„ ctures ; ſes terres ſeront mieux cultivées, ſes moiſſons
„ plus abondantes. Il aura mis la balance du commerce en
„ faveur de ſon pays. Ce dernier Peuple plus riche & plus
„ puiſſant que le premier, pourra donc un jour lui donner
„ la Loi. Rien de commun entre l'intérêt national & l'in-
„ térêt du Clergé. Uniquement jaloux de commander, que
„ veut le Prêtre ? Rétrecir l'eſprit des Souverains, éteindre
„ en eux juſqu'aux lumieres naturelles. Un peuple eſt-il
„ gouverné par de tels Princes ? il eſt tôt ou tard la proie
„ d'un voiſin plus riche, plus éclairé & moins ſuperſtitieux.
„ Auſſi la grandeur du Clergé catholique eſt-elle toujours
„ deſtructive de la grandeur d'un Etat. Les Prêtres décla-
„ ment-ils contre la profanation des fêtes ; qu'on ne s'y
„ trompe pas, ce n'eſt point l'amour de Dieu, c'eſt l'amour
„ de leur autorité qui les anime. Ce que leur apprend à ce
„ ſujet l'expérience, c'eſt que moins un homme fréquente
„ les Temples, moins il a de reſpect pour leurs Miniſtres,
„ & moins ces Miniſtres ont de crédit ſur lui. Or ſi la puiſ-
„ ſance eſt la premiere paſſion du Prêtre, peu lui importe
„ que le jour de fête ſoit pour l'artiſan un jour de débau-
„ che, qu'au ſortir du Temple il coure les filles & les ca-
„ barets, & qu'enfin les après-vêpres ſoient ſi ſcandaleux.
„ Plus de péchés, plus d'expiations, plus d'offrandes, plus
„ le ſacerdoce acquiert de richeſſes & de pouvoir. Quel eſt
„ l'intérêt de l'Egliſe ? de multiplier les vices. Que deman-
„ de-t-elle aux hommes ? d'être ſtupides & pécheurs.
„ Voilà, SIRE, ce que nous reprochent les impies. Quant
„ à la liberté de la preſſe, ſi votre Clergé s'éleve ſi vio-
„ lemment contr'elle, s'il vous redit ſans ceſſe qu'elle
„ ſappe les fondemens de la foi & rend la Religion ridicule,
„ ne l'en croyez pas.

„ Ce n'eſt pas que le Clergé ne ſente comme le ſolide
„ & l'ingénieux auteur de *l'inveſtigator anglois*, que la
„ vérité eſt à l'épreuve du ridicule, que le ridicule
„ ne mord point ſur elle & qu'il en eſt la pierre de
„ touche. Un ridicule jetté ſur une démonſtration eſt
„ de la boue jettée ſur du marbre ; elle le tache un in-
„ ſtant, ſe ſeche ; il pleut & la tache a diſparu. Convenir
„ qu'une Religion ne peut ſupporter le ridicule, ce ſeroit
„ en avouer la fauſſeté. L'Egliſe Catholique ne répete-t-elle
„ pas ſans ceſſe que les portes de l'enfer ne prévaudront
„ jamais contre elle ? Oui : mais les Prêtres ne ſont pas la
„ Religion. Le ridicule peut affoiblir leur autorité, peut
„ enchaîner leur ambition. Ils crieront donc toujours con-
„ tre la liberté de la preſſe, exigeront que Votre Majeſté
„ interdiſe à ſes ſujets le droit d'écrire & de penſer ; qu'elle
„ les dépouille à cet égard des privileges de l'homme, &
„ ferme enfin la bouche à quiconque pourroit l'inſtruire.

„ Si tant de demandes vous paroiſſent indiſcrettes, &
„ que jaloux du bonheur de vos Peuples, vous vouliez,
„ SIRE, ne commander qu'à des Citoyens éclairés, ſa-
„ chez que la même conduite qui vous rendra cher à vos
„ ſujets & reſpectable à l'étranger, vous ſera imputée à
„ crime par votre Clergé. Redoutez la vengeance d'un
„ Corps puiſſant, & pour la prévenir, remettez-lui votre
„ épée, c'eſt alors qu'aſſuré de la piété de vos peuples, le
„ Sacerdoce pourra recouvrer ſur eux ſon ancienne auto-
„ rité, l'éteindre de jour en jour, & lorſque cette autorité
„ ſera affermie, s'en ſervir pour vous y ſoumettre vous-
„ même.

„ Nous deſirons d'autant plus vivement que Votre Ma-
„ jeſté ait égard à cette ſupplique & nous octroie notre
„ demande, qu'elle nous délivrera d'une inquiétude ſour-
„ de, & qui n'eſt pas ſans fondement. Il peut s'établir
„ des Quakers dans ſes Etats ; ils peuvent ſe propoſer de
„ donner gratis aux Villes, Bourgs, Villages & Hameaux,
„ toute l'inſtruction morale & Religieuſe qui leur eſt né-
„ ceſſaire. Il peut d'ailleurs ſe former quelque Compagnie
„ de Finance qui prenne au rabais l'entrepriſe de cette mê-
„ me inſtruction, & la fourniſſe meilleure & à meilleur
„ compte. Qui ſait s'il ne prendroit point alors envie aux
„ Magiſtrats de s'emparer de nos richeſſes, d'acquitter avec
„ nos biens une partie de la dette Nationale, & par ce
„ moyen de faire peut-être de votre Nation la plus redouta-
„ ble de l'Europe. Or il nous importe peu, SIRE, que
„ vos peuples ſoient heureux & redoutés, mais beaucoup
„ que le ſacerdoce ſoit riche & puiſſant ".

Voilà ce que me parurent contenir les repréſentations du Cler-

Clergé. Je ne me laſſois point de conſidérer l'adreſſe, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tous pays toujours demandé au nom du Ciel, la puiſſance & les richeſſes de la Terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la ſottiſe des Peuples & ſur-tout des Puiſſans. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les ſiecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au delà de l'attente du Clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naiſſance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la Loi naturelle. Le contraire eſt prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la Loi naturelle, c'eſt en tant qu'il eſt l'auteur de la ſenſibilité Phyſique & qu'elle eſt mere de la raiſon humaine. Cette eſpece de ſenſibilité lors de la réunion des hommes en ſociété les força, comme je l'ai déja dit, de faire entr'eux des conventions & des Loix dont la collection compoſe ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette Loi fut-elle la même chez les divers Peuples? Non : ſa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'eſprit humain; à la connoiſſance plus ou moins étendue que les Sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuiſible, & cette connoiſſance fut chez toutes les Nations le produit du tems, de l'expérience & de la raiſon.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la Loi naturelle & par conſéquent de toute juſtice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des paſſions telles que l'amour ou la vengeance? Doivent-ils le peindre comme un Etre ſuſceptible de prédilection, enfin comme un aſſemblage de qualités incohérentes? Eſt-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la juſtice? Falloit-il ainſi vouloir concilier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, ſans s'appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage ? Il eſt tems que l'homme ſourd aux contradictions Théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignemens de la Sageſſe; ſortons, dit St. Paul, de notre aſſoupiſſement; la nuit de l'ignorance eſt paſſée; le jour de la ſcience eſt venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere pour détruire les fantômes des ténebres; & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raiſon.

36. Se peut-il qu'on ait chez preſque tous les Peuples attaché l'idée de Sainteté à l'obſervation d'une Cérémonie rituelle, d'une Ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les ſeuls Citoyens conſtamment vertueux & humains, ſont les hommes heureux par leur caractere. En effet quels ſont

parmi les Dévots les hommes les plus eſtimables ? Ceux qui pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il eſt un Enfer. Quels ſont au contraire parmi ces mêmes Dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares ? Ceux qui timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'Enfer ouvert ſous leurs pas. Pourquoi les Dévotes ſont-elles en général le tourment de leur maiſon, crient-elles ſans ceſſe après leurs valets, en ſont-elles ſi haïes ? C'eſt que toujours en tranſe du Diable, elles le voient toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la Jeuneſſe eſt en général plus vertueuſe & plus humaine que la Vieilleſſe, c'eſt qu'elle a plus de deſirs, plus de ſanté, qu'elle eſt plus heureuſe. La Nature fut ſage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé ſa Vieilleſſe, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie ſous le nom de Dalai Lama, ſi le Grand Pontife eſt immortel, en Italie, ſous le nom de Pape, le même Pontife eſt infaillible. Dans le Pays des Mongales, ſi le Vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'eſt-à-dire, Vicaire du Dieu vivant; en Europe le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, ſi dans le deſſein d'avilir & de ſoumettre les Rois, les Pontifes ſous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiſer leurs pieds aux Empereurs; ſi ces Pontifes ont exigé que montés ſur leur Mule, les Empereurs en tinſſent la bride & les promenaſſent ainſi par les rues; le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaiſances des Empereurs & des Monarques d'Occident ? Les Pontifes en tout Pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même ſoumiſſion.

Si les diſputes pour le Califat ont fait en Orient ruiſſeler le ſang humain, les diſputes pour la Papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes aſſaſſinerent leurs Prédéceſſeurs, & ſe mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monſtres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Ortodoxie donné à la Religion du plus fort, & celui d'héréſie à celle du foible ? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut protecteur du fanatiſme, & le fanatiſme du meurtre. Par-tout les hommes ſe firent brûler pour des ſottiſes Théologiques & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'eſt pas uniquement dans les affaires de Religion que les Peuples ſe ſont par-tout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins conſervé de reſſemblance entr'eux,

lorſqu'il s'eſt agi de quelque changement dans leurs uſages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux Vainqueurs des Chinois veulent leur couper les cheveux; ces derniers briſent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs Vainqueurs. Le Czar veut faire raſer les Ruſſes; ils ſe révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecoſſois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les Peuples ſont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes cauſes élevent & détruiſent les Empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône? Un Imbécille, une Idole qu'on n'oſoit inſtruire du mauvais état de ſes affaires, & qui toujours encenſé par ſes favoris, n'avoit autour de lui que des intriguans ſans eſprit, ſans lumieres & ſans courage. Qui commandoit aux Empires d'Orient & d'Occident, lorſque Rome & Conſtantinople furent priſes & ſaccagées par Alaric & Mahomet ſecond? Des Princes de la même eſpece. Tel étoit peut-être l'état de la France ſous la vieilleſſe de Louis XIV, lorſqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes ſont par-tout les mêmes, c'eſt l'aviliſſement & l'ignorance où tombent ſucceſſivement tous les Peuples ſelon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Miniſtre eſt-il inepte? Craint-il ſi les Peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés; & la ſtupidité d'un Peuple n'eſt point alors l'effet d'une cauſe phyſique, mais morale.

Une cauſe de la même eſpece n'anime-t-elle pas du même eſprit, ceux que le hazard éleve aux mêmes emplois? Quel eſt en Eſpagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier ſoin de l'homme en place? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la ſienne.

Dans les charges inférieures de la Judicature, ſi preſque tous les hommes ont la même morgue, & la même incapacité pour les affaires d'adminiſtration, à quoi l'attribuer? Au défaut de leur organiſation? Non: mais à celui de leur inſtruction. Tout homme exercé aux fineſſes de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement juſqu'aux premiers principes des Loix: il agrandit ſa mémoire & rétrecit ſon jugement.

Dans l'eſprit comme dans le corps, il n'eſt de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des Porteurs de chaiſes & les bras des Bouchers en ſont la preuve. Si les muſcles de la raiſon ſont dans les gens de Loix communément aſſez foibles, c'eſt qu'ils en font peu d'uſage.

Des faits ſans nombre prouvent que par-tout les hommes

ſont eſſentiellement les mêmes, que la différence des climats n'a point d'influence ſenſible ſur les eſprits & même très-peu ſur leurs goûts. L'Illinois comme l'Iſlandois s'aſſied près de ſa barique d'eau de vie juſqu'à ce qu'il l'ait bue. En preſque tous les Pays les femmes ont comme en France le même deſir de plaire, le même goût pour la parure, le même ſoin de leur beauté, la même averſion pour la campagne, enfin le même amour pour la Capitale, où toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles ſe ſentent réellement plus puiſſantes.

Qu'on promene ſes regards ſur l'Univers entier, ſi l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les eſprits, même fourberie dans tous les Prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même deſir de s'enrichir dans tous les Citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous ſemblables les uns aux autres, ne different que par la diverſité de leur inſtruction; qu'en tous les Pays leurs organes ſont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même uſage; & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoiſes, ſont par cette raiſon auſſi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le repete ſans ceſſe, que ce ſoit à la différence des Latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des Eſprits.

38. Les ruſes des Prêtres ſont les mêmes par-tout. Partout les Prêtres ſont jaloux de s'approprier l'argent des Laïcs. L'Egliſe Romaine à cet effet vend la permiſſion d'épouſer ſa parente. Elle s'engage pour tant de meſſes, c'eſt-à-dire, pour tant de pieces de 12 ſols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conſéquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les Prêtres pour les mêmes ſommes, vendent à peu près les mêmes eſpérances.

„ A Tinagogo, (dit l'Auteur de l'Hiſtoire générale des „ Voyages, *Tom. IX. Pag.* 462.) le troiſieme jour d'après „ un Sacrifice qui ſe fait à la nouvelle Lune de Décembre „ on place dans ſix longues & belles rues, une infinité de „ balances ſuſpendues par une verge de bronze. Là, cha- „ que Dévot pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés, „ monte dans l'un des plateaux de ces balances, & ſelon „ l'eſpece différente de ſes fautes, met pour contrepoids „ dans l'autre plateau différentes eſpeces de denrées ou de „ monnoies. Se reproche-t-il la gourmandiſe, la violation „ du jeûne? Il ſe peſe contre du miel, du ſucre, des œufs, „ & du beurre. S'eſt-il livré aux plaiſirs ſenſuels? Il ſe peſe „ contre du coton, de la plume, du drap, des parfums & „ du vin. A-t-il été dur envers les pauvres? Il ſe peſe con-

„ tre des pieces de monnoie. Eſt-il pareſſeux ? Contre du „ bois, du riz, du charbon, des beſtiaux & des fruits. Eſt-il „ enfin orgueilleux ? Il ſe peſe contre du poiſſon ſec, des „ balais, de la fiente de vaches, &c. Tout ce qui ſert de „ contrepoids aux Pécheurs appartient aux Prêtres. Toutes „ ces eſpeces de dons, forment des piles d'une grande hau- „ teur. Les pauvres mêmes qui n'ont rien à donner, ne „ ſont point exempts de ces aumônes. Ils offrent leurs che- „ veux. Plus de cent Prêtres ſont aſſis les ciſeaux en main „ pour les leur couper. Ces cheveux forment auſſi de grands „ monceaux. Plus de mille Prêtres rangés en ordre, en „ font des cordons, des treſſes, des bagues, des brace- „ lets, &c., que des Dévots achetent & emportent comme „ des précieux gages de la faveur du Ciel. Pour ſe faire une „ idée de la ſomme à laquelle on peut évaluer ces aumônes „ pour la ſeule Pagode de Tinagogo, il ſuffira, dit Pinto, „ Auteur de cette Relation, de rapporter que l'Ambaſſa- „ deur ayant demandé aux Prêtres, à quelle ſomme ils „ eſtimoient ces aumônes, ils lui répondirent ſans héſiter, „ que des ſeuls cheveux des pauvres, ils en tiroient chaque „ année plus de cent mille Pardins, qui font quatre-vingt- „ dix-mille ducats Portugais.

39. Quelques Philoſophes ont défini l'homme, *un Singe qui rit*, d'autres *un animal raiſonnable.* Quelques-uns enfin *un animal crédule.* Cet animal, ajoutent-ils, eſt monté ſur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de beſoins, en conſéquence beaucoup d'induſtrie. D'ailleurs auſſi vain & auſſi orgueilleux que crédule, il penſe que tous les Mondes ſont faits pour la Terre, & que la Terre eſt faite pour lui. Cette définition ou deſcription de l'homme ne ſeroit-elle pas la plus vraie ?

40. Chacun demande qu'eſt-ce que vérité ou évidence ? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence eſt un dérivé de *videre*, *video* je vois.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour moi ? C'eſt un fait de l'exiſtence duquel je puis m'aſſurer par le témoignage de mes Sens, jamais trompeurs, ſi je les interroge avec la précaution & l'attention requiſe.

Qu'eſt-ce qu'une propoſition évidente pour le général des hommes ? C'eſt pareillement un fait dont tous peuvent s'aſſurer par le témoignage de leurs Sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque inſtant l'exiſtence. Tels ſont ces deux faits, *deux & deux ſont quatre*, *le tout eſt plus grand que ſa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il eſt un Polype monſtrueux nommé Kraken, & que ce Polype eſt grand comme une petite Ile, ce fait évident pour

moi, ſi je l'ai vu, ſi j'ai porté à ſon examen toute l'attention néceſſaire pour m'aſſurer de ſa réalité, n'eſt pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il eſt plus raiſonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'exiſtence d'un animal ſi extraordinaire.

Mais ſi d'après les Voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette deſcription évidente pour ceux qui l'habitent, n'eſt que plus ou moins probable pour les autres. Auſſi le vrai n'eſt-il pas toujours évident, & le probable eſt-il ſouvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité ? Je l'ai déja dit : „ évidence eſt un fait qui tombe ſous nos Sens, & dont „ tous les hommes peuvent à chaque inſtant vérifier l'exi„ ſtence. Quant à la probabilité, elle eſt fondée ſur des „ conjectures, ſur le témoignage des hommes, & ſur „ cent preuves de cette eſpece. Evidence eſt un point „ unique. Il n'eſt point divers degrés d'évidence : il eſt „ au contraire divers degrés de probabilité ſelon la diffé„ rence. 1°. des gens qui atteſtent : 2°. du fait atteſté ". — Cinq hommes me diſent avoir vu un Ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait que rien ne contredit, eſt pour moi très-probable. Mais que non ſeulement ces cinq hommes, mais encore cinq cent autres, m'atteſtent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des Spectres, des Ogres, des Vampires, leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il eſt en pareil cas encore plus commun de raſſembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on ſous nos yeux tous les faits de la comparaiſon deſquels doit réſulter une vérité nouvelle ? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on ſe ſert pour la démontrer? Rien alors ne la dérobe à nos regards : & cette vérité bientôt réduite à un fait ſimple, ſera par tout homme attentif, conçue preſqu'auſſi-tôt que propoſée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les Sciences ? A deux cauſes.

L'une au défaut de méthode dans les Maîtres.

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'Eleve.

42. Cette métamorphoſe perpétuelle du génie en Science, m'a ſouvent fait ſoupçonner que tout dans la Nature ſe prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des Arts & des Sciences eſt-elle moins l'œuvre du génie que du tems & de la néceſſité. Le progrès uniforme des Sciences dans tous les Pays confirmeroit cette opinion. En effet ſi dans toutes les Nations, comme l'obſerve H. Hume, *ce n'eſt qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en proſe*, une marche ſi con-

ſtante de la raiſon humaine, me paroîtroit l'effet d'une cauſe générale & ſourde. Elle ſuppoſeroit du moins une égale aptitude à l'eſprit dans tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les Pays.

43. Puiſque les hommes converſent & diſputent entr'eux, il faut donc qu'ils ſe ſentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités, & par conſéquent d'une égale aptitude à l'eſprit. Sans cette conviction, quoi de plus abſurde que les diſputes des Politiques & des Philoſophes? Que ſerviroit de ſe parler, ſi l'on ne pouvoit s'entendre? Si l'on le peut, il eſt donc évident que l'obſcurité d'une propoſition n'eſt jamais dans les choſes, mais dans les mots.

Auſſi, dit à ce ſujet, un des plus illuſtres Ecrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la ſignification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume. Sect. 8. of Liberty and neceſſity.

Ce fait prouvé par l'expérience donne la ſolution du problême propoſé il y a cinq ou ſix ans par l'Académie de Berlin : ſavoir, *ſi les vérités Métaphyſiques en général, ſi les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale ſont ſuſceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité?* La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la Patrie?* Que faire pour déterminer démonſtrativement quelles ſont les actions vertueuſes ou vicieuſes? Nommer celles qui ſont utiles ou nuiſibles à la ſociété. Or en général rien de plus facile. Il eſt donc certain, ſi le bien public eſt l'objet de la Morale, que ſes préceptes fondés ſur des principes auſſi ſurs que ceux de la Géométrie, ſont comme les propoſitions de cette derniere Science, ſuſceptibles de démonſtrations les plus rigoureuſes. Il en eſt de même de la Métaphyſique. C'eſt une Science vraie, lorſque diſtinguée de la Scholaſtique, on la reſſerre dans les bornes que lui aſſigne la définition de l'illuſtre Bacon.

SECTION III.

Des cauſes générales de l'inégalité des Eſprits.

CHAPITRE I.

Quels ſont ces cauſes.

ELLES ſe réduiſent à deux.

L'une eſt l'enchaînement différent des événemens, des circonſtances & des poſitions où ſe trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre eſt le deſir plus ou moins vif qu'ils ont de s'inſtruire.

Le hazard n'eſt pas préciſément auſſi favorable à tous; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on conſulte l'expérience; elle nous apprendra que dans les Arts, c'eſt à lui que nous devons preſque toutes nos découvertes.

En Chymie, c'eſt au travail du grand œuvre que les Adeptes (*a*) doivent la plupart de leurs ſecrets. Ces ſecrets n'étoient pas l'objet de leur recherche; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différens genres de Sciences ce que je dis de la

(*a*) Quelques Adeptes cherchent dans la Géneſe la Pierre philoſophale. Les ſeuls Eccléſiaſtiques l'y ont trouvée.

Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. Notre mémoire eſt le creuſet des Souffleurs. C'eſt du mêlange de certaines matieres jettées ſans deſſein dans un creuſet, que réſultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnans; & c'eſt pareillement du mêlange de certains faits placés ſans deſſein dans notre ſouvenir, que réſultent nos idées les plus neuves & les plus ſublimes. Toutes les Sciences ſont également ſoumiſes à l'empire du hazard. Son influence eſt la même ſur toutes, mais ne ſe manifeſte point d'une maniere auſſi frappante.

CHAPITRE II.

Toute idée neuve eſt un don du hazard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation; lorſque je l'entrevois, elle eſt déja découverte. Le premier ſoupçon eſt en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier ſoupçon? Eſt-ce à mon eſprit? Non: il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne ſuppoſoit pas même l'exiſtence. Ce ſoupçon eſt donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une converſation (*a*), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or ſi nous lui ſommes redevables de ces

(*a*) C'eſt à la chaleur de la converſation & de la diſpute qu'on doit ſouvent ſes idées les plus heureuſes. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y repréſentent plus & ſont perdues ſans retour, c'eſt qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe trouver deux fois préciſément dans le concours de circonſtances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hazard.

premiers ſoupçons, & par conſéquent de ces découvertes, peut-on aſſurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La Syrene de Comus eſt l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-tems montré cette Sirene à la Foire ſans que perſonne en devinât le mécaniſme, c'eſt que le hazard ne mettoit ſous les yeux de perſonne les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'eſt-il pas en France compté parmi les grands eſprits? C'eſt que ſon mécaniſme eſt plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoiſſance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illuſtres. Il eût dû ſa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que réſulte-t-il de cet exemple?

1. Que toute idée neuve eſt un don du hazard;

2. Que s'il eſt des méthodes ſûres pour former des Savans & même des gens d'eſprit, il n'en eſt point pour former des génies & des Inventeurs. Mais, ſoit qu'on regarde le génie comme un don de la Nature ou du hazard, n'eſt-il pas dans l'une ou l'autre ſuppoſition, également l'effet d'une cauſe indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raiſon en eſt ſimple. Si le génie dépend de la fineſſe plus ou moins grande des Sens, l'inſtruction ne pouvant changer le phyſique de l'homme, rendre l'ouie aux Sourds, & la parole aux Muets, l'éducation eſt abſolument inutile. Au

contraire ſi le génie eſt en partie un don du hazard, les hommes après s'être aſſurés par des obſervations répétées, des moyens employés par le hazard pour former de grands talens, peuvent en ſe ſervant à peu près des mêmes moyens opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talents.

Suppoſons que pour produire un homme de génie, le hazard doive ſe combiner en lui avec l'amour de la gloire. Suppoſons encore qu'un homme naiſſe dans un Gouvernement où loin d'honorer, on aviliſe les talens : dans cet Empire il eſt évident que l'homme de génie ſera entiérement l'œuvre du hazard. —

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra ſon amour pour la gloire à l'eſtime qu'aura conſervé pour les talens, la ſociété particuliere où il s'eſt trouvé. (*a*) Ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'hiſtoire, au ſouvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ſes Concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Suppoſons au contraire que cet homme naiſſe dans un ſiecle & ſous une forme de Gouvernement où le mérite ſoit honoré. Dans cette hypotheſe il eſt évident que ſon amour pour la gloire, & ſon génie ne ſera point en lui l'œuvre du hazard, mais de la conſtitution même de l'Etat; par conſéquent de ſon éducation, ſur laquelle la forme des Gouvernemens a toujours la plus grande influence.

Conſidere-t-on l'eſprit & le génie moins comme l'effet de l'organiſation que du hazard; * 1. il

(*a*) Il eſt de telles ſociétés chez tous les Peuples & même chez les plus ſtupides, s'ils ſont policés.

eſt certain, comme je l'ai déja dit, qu'en obſervant les moyens employés par le hazard pour former de grands hommes, on peut d'après cette obſervation modéler un plan d'éducation qui les multipliant dans une Nation, y rétreciſſe infiniment l'empire de ce même hazard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidens imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée neuve, le hazard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits ; j'en conviens : mais cette influence a auſſi des bornes.

CHAPITRE III.

Des limites à poſer au Pouvoir du hazard.

SI preſque tous les objets conſidérés avec attention ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte ; ſi le hazard ne partageoit pas à peu près également ſes dons & n'offroit point à tous des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées grandes & neuves, l'eſprit ſeroit preſqu'en entier le don du hazard.

Ce ſeroit à ſon éducation qu'on devroit ſa Science, au hazard qu'on devroit ſon eſprit ; & chacun en auroit plus ou moins, ſelon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend à ce ſujet l'expérience ? C'eſt que l'inégalité des eſprits, eſt moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des Eſprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obſervation des reſſemblances & des différences, des convenances & des diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention eſt en nous le produit néceſſaire de la force inégale de nos paſſions.

Il n'eſt point d'homme animé du déſir ardent de la gloire qui ne ſe diſtingue toujours plus ou moins dans l'Art ou la Science qu'il cultive. Il eſt vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illuſtrer, c'eſt le hazard qui préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelqu'influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la Science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitans d'un Empire. Ce qu'elle peut; c'eſt de les y multiplier; c'eſt de faire du plus grand nombre des Citoyens des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des Citoyens & les encourager à la culture d'une Science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité & en particulier tant d'avantages aux Nations qui s'en occuperoient.

Un Peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de Citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit ſans contredit le

premier Peuple de l'Univers. Le ſeul & ſûr moyen d'opérer cet effet eſt d'habituer de bonne heure les enfans à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le hazard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des Génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſſions, qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits. —

CHAPITRE IV.

De la ſeconde cauſe de l'inégalité des eſprits.

PRESQUE tous les hommes ſont ſans paſſions, ſans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le deſir, la plupart des Gouvernemens par une petite & fauſſe Politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférens à la gloire, les Citoyens font peu de cas de l'eſtime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des Commerçans avides. S'ils arment, ce n'eſt point dans l'eſpérance de donner leur nom à quelque Contrée nouvelle. Uniquement ſenſibles à l'eſpoir du gain, ce qu'ils craignent, c'eſt que leur Vaiſſeau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne ſont pas celles des découvertes. Que le Navire ſoit par le hazard ou la tempête porté ſur des Iſles inconnues; le Pilote forcé d'y relâ-

cher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ſes marchandiſes. Rentré enfin dans le Port, il déſarme, & remplit le magaſin du propriétaire des richeſſes & des denrées du retour & ne lui rapporte aucune découverte.

Il eſt peu de Colombs; & ſur les mers de ce Monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richeſſes, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner ſi ces découvertes ſont rares?

Les vérités ſont par la main du Ciel, ſemées çà & là dans une Forêt obſcure & ſans route. Un chemin borde cette Forêt; il eſt fréquenté par une infinité de Voyageurs. Parmi eux il eſt des curieux à qui l'épaiſſeur & l'obſcurité même du bois, inſpire le deſir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarraſſés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entrepriſe & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curioſité vague, mais par un deſir vif & conſtant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traverſent les fondrieres & ne ceſſent de la parcourir juſqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent ſur leurs pas, percent une route de cette vérité juſqu'au grand chemin, & tout Voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le deſir vif de la chercher & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à

la pourſuite d'une vérité importante? Il doit s'armer de la patience du Chaſſeur. Il en eſt du Philoſophe comme du Sauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir longtems ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage c'eſt le beſoin de manger, dans le Philoſophe c'eſt celui de la gloire qui opere cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire? Le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tout Pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le Citoyen eſt indifférent à la gloire; le Pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de tems en tems ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne laiſſe de loin en loin quelque Citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talens, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche? Parvient-il à ſa découverte? Eſt-il énorgueilli de ſa conquête? La porte-t-il en triomphe dans ſa Patrie? Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de perſécution, il perd courage, il ſe rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, ſe livre à la pareſſe, & s'arrête à moitié de ſa carriere.

Notre attention eſt fugitive: il faut des paſſions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amuſant

ſant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y ſoit forcé par l'intérêt puiſſant de ſa gloire ou de ſa fortune. Ce ſont les paſſions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'eſprit. Sans elles cette aptitude n'eſt en eux qu'une puiſſance morte.

Qu'eſt-ce encore une fois que l'Eſprit ? La connoiſſance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoiſſance? A la méditation, à la comparaiſon des objets. Mais que ſuppoſe cette comparaiſon ? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'eſprit eſt donc en nous le produit de cet intérêt & non de la fineſſe plus ou moins grande de nos Sens.

Mais, dira-t-on, ſi la force de notre conſtitution déterminoit celle de nos deſirs; ſi l'homme devoit ſon génie à ſes paſſions & ſes paſſions à ſon tempérament, dans cette ſuppoſition, le génie ſeroit encore en nous l'effet de l'organiſation & par conſéquent un don de la Nature.

C'eſt à la diſcuſſion de ce point que ſe réduit maintenant cette importante queſtion ; c'eſt de l'examen de ce fait que dépend ſon exacte ſolution. —

NOTES.

1. J'Ai connu la ſottiſe & la méchanceté des Théologiens. Tout eſt à craindre de leur part. Je ſuis donc forcé de renouveller de tems en tems la même profeſſion de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un Etre; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que „ l'enchaînement des effets dont nous n'ap- „ percevons pas les cauſes." C'eſt en ce ſens qu'on dit du hazard, *il conduit le dé.* Cependant tout le monde ſait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, eſt la raiſon ſuffiſante qui fait amener plutôt terne que ſonnet.

2. Permis aux Inſenſés de déclamer ſans ceſſe contre les paſſions. Ce que l'expérience nous apprend à ce ſujet, c'eſt que ſans elles, il n'eſt ni grand Artiſte, ni grand Général, ni grand Miniſtre, ni grand Poëte, ni grand Philoſophe; c'eſt que la Philoſophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, conſiſte dans l'amour & la recherche de la ſageſſe & de la vérité. Or tout amour eſt paſſion. Ce ſont donc les paſſions qui dans leurs travaux ont toujours ſoutenu les Newtons, les Lockes, les Bailes, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont ſuppoſé une pourſuite vive, conſtante, aſſidue de la vérité, & cette pourſuite une paſſion.

On n'eſt point Philoſophe, lorſqu'indifférent au menſonge ou à la vérité, on ſe livre à cette apathie & à ce repos prétendu philoſophique qui retient l'ame dans l'engourdiſſement, & retarde ſa marche vers la vérité. Que cet état ſoit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots, & qu'en conſéquence, *le Pareſſeux ſe diſe prudent*; ſoit: *mais qu'il ne ſe diſe pas Philoſophe.* Quelle eſt la Société la plus dangereuſe pour la Jeuneſſe? Celle de ces hommes prudens, diſcrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'Adoleſcent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la perſécution, par conſéquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les Apôtres de l'oiſiveté, il eſt quelquefois des gens de beaucoup d'eſprit. Ce ſont ceux qui ne doivent leur pareſſe qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres ſont des hommes médiocres; ce qu'ils deſirent c'eſt que tous le ſoient. C'eſt l'envie qui leur fait prêcher la pareſſe.

Que faire pour échapper à la ſéduction de leurs diſcours?

En ſuſpecter la ſincérité : ſe rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes; que toute ſupériorité d'eſprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une pareſſe reputée philoſophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de Supérieurs.

3. Le projet de la plupart des Deſpotes eſt de regner ſur des Eſclaves, de changer chaque homme en automate. Ces Deſpotes ſéduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des ſujets, annonce la chûte des Rois, qu'elle eſt deſtructive de leur Empire, & qu'enfin il eſt à la longue plus facile de régir un Peuple éclairé, qu'un Peuple ſtupide.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organiſés ſont tous ſuſceptibles du même degré de paſſion : leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le hazard les place. Le caractere original de chaque homme (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organiſation & du tempérament ſur les paſſions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant ſe détache des flancs de la mere & s'ouvre les portes de la vie, il y entre ſans idées, ſans paſſions. L'unique beſoin qu'il éprouve eſt celui de la faim. Ce n'eſt donc point au berceau que ſe font ſentir les paſſions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du deſir, de l'eſtime & de la gloire. Ces paſſions factices (*a*) nées au ſein des Bourgs & des

(*a*) En Europe l'on peut au nombre des paſſions factices compter encore la jalouſie. L'on y eſt jaloux parce qu'on y eſt vain. La vanité entre dans la compoſition de preſque tous les grands amours Européens. Il n'en eſt pas de même

Cités ſuppoſent des conventions & des Loix déja établies entre les hommes, par conſéquent leur réunion en Société. De telles paſſions ſeroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de ſa naiſſance par la tempête & les eaux ſur une côte déſerte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une Louve, & de celui qui la nuit enlevé de ſon berceau par une Fée ou un Génie, ſeroit dépoſé dans quelqu'un de ces Châteaux enchantés & ſolitaires où ſe promenoient jadis tant de Princeſſes & de Chevaliers. Or ſi l'on naît ſans paſſions l'on naît auſſi ſans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire eſt une acquiſition, par conſéquent un effet de l'inſtruction. Mais la Nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de l'eſpece d'organiſation propre à former en nous un tel caractere ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine diſpoſition dans les nerfs, les fluides, ou les muſcles, donnât conſtamment la même maniere de penſer, que la Nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ; qu'en conſéquence elle inſpirât toujours à ceux-ci un deſir vif de la gloire ? Dans la ſuppoſition où les caracteres ſeroient l'effet de l'organiſation, que pourroit l'éducation ? Le moral change-t-il le phyſique ? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux Sourds ? Les plus ſages leçons d'un Précepteur applatiſſent-elles le dos d'un Boſſu ?

en Aſie. La jalouſie y peut être un pur effet de l'amour des plaiſirs phyſiques. Sait-on par expérience que plus les deſirs des Sultanes ſont contraints, plus ils ſont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaiſir. La jalouſie, fille de la luxure des Sultans & des Viſirs, y peut conſtruire des Sérails & y renfermer les femmes.

Allongent-elles la jambe d'un Boiteux? Elevent-elles la taille d'un Pigmée ? Ce que la Nature fait, elle ſeule peut le défaire. L'unique ſentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, eſt l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé ſur la ſenſibilité phyſique, eſt commun à tous les hommes. Auſſi quelque différente que ſoit leur éducation, ce ſentiment eſt-il toujours le même en eux : auſſi dans tous les tems & les Pays, s'eſt-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ſes autres ſentimens, c'eſt que tout autre eſt en lui l'effet des cauſes morales. Or ſi ces cauſes ſont variables, leurs effets doivent l'être. Pour conſtater cette vérité par des expériences en grand, je conſulterai d'abord l'hiſtoire des Nations.

CHAPITRE II.

Des changemens ſurvenus dans le caractere des Nations, & des cauſes qui les ont produits.

CHAQUE Nation a ſa maniere particuliere de voir & de ſentir qui forme ſon caractere ; & chez tous les Peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu à peu, ſelon les changemens ſubits ou inſenſibles ſurvenus dans la forme de leur Gouvernement, par conſéquent dans l'éducation publique. (*a*)

(*a*) La forme du Gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

Celui des François depuis long-tems regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'Empereur Julien dit des Pariſiens, *je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, eſt auſtere* * 1. *& ſérieux.*

Le caractere des Peuples change donc. Mais dans quel moment ce changement ſe fait-il le plus ſenſiblement appercevoir ? Dans les momens de révolution où les Peuples paſſent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'eſclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un Peuple, il devient foible & puſillanime; il n'oſe lever ſes regards ſur l'homme en place; il eſt gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce Peuple enfin découragé ſe dit comme l'Ane de la fable : *quel que ſoit mon Maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un Citoyen libre eſt paſſionné pour la gloire de ſa Nation, autant un Eſclave eſt indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie eſt ſans vertus, ſans eſprit, ſans talens : les facultés de ſon ame ſont engourdies : il néglige les Arts, le Commerce, l'Agriculture, &c. Ce n'eſt point à des mains ſerviles qu'il appartient, diſent les Anglois, de travailler & de fertiliſer la terre. Un Simonide aborde un Empire deſpotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le Peuple libre eſt courageux, franc, humain & loyal. * 2. Le Peuple eſclave eſt lâche, perfide, délateur, barbare : il pouſſe à l'excès ſa cruauté. Si l'Officier trop ſévere au moment du combat a tout à redouter du ſoldat maltraité; ſi le jour de la bataille eſt pour ce dernier le jour du reſſentiment; celui de la ſédition eſt pareillement pour l'eſclave opprimé le jour long-tems attendu de la vengeance : elle eſt d'autant plus atroce que la crainte

en a plus longtems concentré la fureur. (*a*)

Quel tableau frappant d'un changement ſubit dans le caractere d'une Nation, nous préſente l'hiſtoire Romaine. Quel Peuple avant l'élévation des Céſars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'eſclavage, & quel Peuple (le trône des Céſars affermi) montra plus de foibleſſe & de vileté? * 3. Sa baſſeſſe fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre; il la refuſe. Il dédaigne cette liberté que ſes ancêtres euſſent payée de tout leur ſang. Tout change alors dans Rome & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui diſtinguoit ſes premiers habitans, ſuccéder ce caractere léger & frivole que Juvénal leur reproche dans ſa dixieme Satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du tems d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elizabeth. Ce Peuple maintenant ſi humain, ſi tolérant, ſi éclairé, ſi libre, ſi induſtrieux, ſi ami des Arts & de la Philoſophie, n'étoit alors qu'un Peuple eſclave, inhumain, ſuperſtitieux, ſans Arts & ſans induſtrie.

Un Prince uſurpe-t-il ſur ſes Peuples une autorité ſans bornes? Il eſt ſûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & baſſe. * 4. C'eſt de ce moment qu'indifférens à la gloire, ſes Sujets perdent ce caractere d'audace & de conſtance propre à ſupporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire briſe en eux le reſſort de l'émulation.

(*a*) La dépoſition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Leide du 23 Juin 1761 en eſt la preuve.

Qu'impatient de la contradiction, *5. le Prince donne le nom de factieux à l'homme vrai ; il a ſubſtitué dans ſa Nation le caractere de la fauſſeté à celui de la franchiſe. Que dans des momens critiques, ce Prince livré à ſes flatteurs, ne trouve enſuite auprès de lui que des gens ſans mérite, à qui s'en prendre ? A lui-ſeul ; c'eſt lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit en conſidérant les maux de la ſervitude qu'il fût encore des Princes aſſez petits pour vouloir regner ſur des eſclaves, des Princes aſſez ſtupides pour ignorer les changemens funeſtes que le Deſpotiſme opere dans le caractere de leurs Sujets?

Qu'eſt-ce que le Pouvoir arbitraire ? Un germe de calamités qui dépoſé dans le ſein d'un Etat, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la miſere & de la dévaſtation. Croyons-en le Roi de Pruſſe. „ Rien de meilleur " , dit-il, dans un Diſcours prononcé à l'Académie de Berlin , „ que le Gouvernement arbitraire ; mais ſous „ des Princes juſtes, humains & vertueux : rien „ de pis ſous le commun des Rois ". Or que de Rois de cette eſpece ! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins ? Voilà ce que penſe un grand homme. Quelle élévation d'ame , quelles lumieres un tel aveu ne ſuppoſe-t-il pas dans un Monarque ! Qu'annonce en effet le Pouvoir deſpotique ? Souvent la ruine du Deſpote & toujours celle de ſa poſtérité. *6. Le Fondateur d'une telle Puiſſance met ſon Royaume à fonds perdu : ce n'eſt que l'intérêt viager & mal-entendu de la Royauté , c'eſt-à-dire , celui de l'orgueil, de la pareſſe ou d'une paſſion ſemblable , qui fait préférer l'exercice d'un Deſpotiſme injuſte & cruel ſur des eſclaves

malheureux, à l'exercice d'une puiſſance légitime & bien aimée * 7. ſur un Peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire eſt un enfant ſans prévoyance qui ſacrifie ſans ceſſe l'avenir au préſent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'eſt point le trouble, ni la ſédition, mais le Deſpotiſme. * 8. Il change le caractere d'une Nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que ſoit la puiſſance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de Citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ſes eſclaves les vertus des hommes libres. La Chymie ne tire d'un Corps mixte qu'autant d'Or qu'il en renferme, & le Pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un eſclave que la baſſeſſe qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'eſprit des Peuples changent avec la forme de leur Gouvernement; qu'un Gouvernement différent donne tour-à-tour à la même Nation un caractere élevé ou bas, conſtant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naiſſant, ou nulle diſpoſition, ou des diſpoſitions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne ſont donc que le produit de leur éducation. Si le Perſan n'a nulle idée de la liberté, ſi le Sauvage n'a nulle idée de la ſervitude, c'eſt un effet de leur différente inſtruction.

Pourquoi, diſent les Etrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même eſprit & un même caractere, comme une même phyſionomie dans tous les Negres? C'eſt que les François ne jugent & ne penſent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raiſon doit être aſſez

uniforme. Il en eſt des François comme de leurs Femmes : ont-elles mis leur rouge, ſont-elles au Spectacle ? Toutes ſemblent porter le même viſage. Je ſais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les eſprits des Individus, mais il faut du tems pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'Inquiſition de leur Police, le crédit de leur Clergé les rend en général plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'eſt par-tout ailleurs. Or ſi telle eſt l'influence de la forme du Gouvernement ſur les mœurs & le caractere des Peuples, quel changement dans les idées & le caractere des Particuliers, ne doivent point produire les changemens arrivés dans leur fortune & leur poſition !

CHAPITRE III.

Des Changemens ſurvenus dans le caractere des Particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les Nations, s'opere en petit & d'une maniere moins ſenſible dans les Individus. Preſque tout changement dans leurs poſitions en occaſionne dans leurs caracteres. Un homme eſt ſévere, chagrin, impérieux ; il gronde, il maltraite ſes Eſclaves, ſes enfans & ſes Domeſtiques. Le hazard l'égare dans une forêt, il ſe retire la nuit dans un antre. Des Lions y repoſent. Cet homme y conſerve-t-il ſon caractere dur & chagrin ? Non : il ſe tapit dans un coin de l'antre &

n'excite par aucun geſte la fureur de ces animaux.

De l'antre du Lion phyſique, qu'on tranſporte ce même homme dans la caverne du Lion moral : qu'on l'attache au ſervice d'un Prince cruel & deſpote ; doux & modéré en préſence du Maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ſes Eſclaves. Mais, dira-t-on, ſon caractere contraint ne ſera pas changé : c'eſt un Arbre courbé avec effort que ſon élaſticité naturelle rendra bientôt à ſa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet Arbre quelques années aſſujetti par des cables à une certaine courbure pût jamais redreſſer ? Quiconque aſſure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre choſe, ſinon, qu'on ne détruit point en un inſtant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conſerve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur ſur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-tems en préſence du Lion ou du Deſpote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adouciſſe ſon caractere. En général tant qu'on eſt jeune aſſez pour contracter des habitudes nouvelles, les ſeuls défauts & les ſeuls vices incurables, ſont ceux qu'on ne peut corriger ſans employer des moyens dont les mœurs, les Loix ou la coutume ne permettent point l'uſage. Il n'eſt rien d'impoſſible à l'éducation : elle fait danſer l'Ours.

Qu'on médite ce ſujet, l'on ſentira que notre premiere nature, comme le prouve Paſcal & l'expérience, n'eſt autre choſe que notre premiere habitude. (*a*)

(*a*) Si l'Auteur de l'Emile a nié la vérité de cet Axiome, c'eſt qu'il n'a pas ſaiſi le ſens de Paſcal.

L'homme naît ſans idées, ſans paſſions; il naît imitateur; il eſt docile à l'exemple : c'eſt par conſéquent à l'inſtruction qu'il doit ſes habitudes & ſon caractere. Or je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain tems, ne ſeroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere ſelon le rang, ſelon la place différente qu'ils occupent à la Cour & dans le Miniſtere, enfin ſelon le changement arrivé dans leurs poſitions. Pourquoi le bandit tranſporté d'Angleterre en Amérique y devient-il ſouvent honnête? C'eſt qu'il devient Propriétaire, c'eſt qu'il a des terres à cultiver & qu'enfin ſa poſition a changé.

Le Militaire eſt dans les Camps dur & impitoyable; l'Officier accoutumé à voir couler le ſang, devient inſenſible à ce ſpectacle. Eſt-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? Il redevient humain & compatiſſant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organiſation particuliere, lorſqu'on ne peut déterminer quelle eſt cette organiſation? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cauſe d'un Phénomene moral, que le développement du ſentiment de l'amour de ſoi peut ſi clairement & ſi facilement expliquer?

CHAPITRE IV.

De l'Amour de ſoi.

L'Homme eſt ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique : en conſéquence il fuit l'un & cherche l'autre, & c'eſt à cette fuite & à cette

recherche conſtante qu'on donne le nom d'amour de ſoi.

Ce ſentiment, effet immédiat de la ſenſibilité phyſique & par conſéquent commun à tous, eſt inſéparable de l'homme. J'en donne pour preuve ſa permanence, l'impoſſibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les ſentimens, c'eſt le ſeul de cette eſpece ; nous lui devons tous nos deſirs, toutes nos paſſions : elles ne peuvent être en nous que l'application du ſentiment de l'amour de ſoi à tel ou tel objet.

C'eſt donc à ce ſentiment diverſement modifié ſelon l'éducation qu'on reçoit, ſelon le Gouvernement ſous lequel on vit & les poſitions différentes où l'on ſe trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diverſité des paſſions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous ſommes. Par quelle raiſon eſt-on ſi avide d'honneurs & de dignités ? c'eſt qu'on s'aime, c'eſt qu'on deſire ſon bonheur & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la Puiſſance & des moyens de l'acquérir eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité, & pour cet effet que tous ſes Concitoyens s'en occupaſſent. Or entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé ſur celui du bonheur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs. * 11. Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices (*a*), ne ſont-elles en nous que

(*a*) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

l'amour du pouvoir déguiſé ſous ces noms différens.

Le pouvoir eſt l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les paſſions ci-deſſus citées, ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous ſont ſuſceptibles du deſir, de l'eſtime & de la gloire, par conſéquent de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action, l'égale aptitude qu'ont à l'eſprit les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux.

CHAPITRE V.

De l'Amour, des Richeſſes & de la Gloire.

A La tête des vertus cardinales on place la Force & le pouvoir : c'eſt la vertu la plus & peut-être la ſeule vraiment eſtimée. Le mépris eſt le partage de la foibleſſe.

D'où naît notre dédain pour ces Nations Orientales dont quelques-unes nous égalent en induſtrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes & dont pluſieurs nous ſurpaſſent peut-être en vertus ſociales? Mépriſons-nous ſimplement en elles la baſſeſſe avec laquelle elles ſupportent le joug d'un Deſpotiſme honteux & cruel? Un tel mépris ſeroit juſte ; mais non : nous les mépriſons comme lâches & non exercés aux armes. C'eſt donc la force * 12. qu'on reſpecte & la foibleſſe qu'on mépriſe. L'amour de la force & du

pouvoir eſt commun à tous (*a*). Tous le deſirent: mais tous comme Céſar ou Cromwel, n'aſpirent point à un pouvoir ſuprême; peu d'hommes en conçoivent le projet; encore moins ſont à portée de l'exécuter.

L'eſpece de pouvoir qu'en général on ſouhaite, eſt celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun deſire les richeſſes. Par elles, on ſatisfait à tous ſes goûts, on ſecours les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conſéquent on leur commande.

La gloire, comme les richeſſes, procure le pouvoir; & l'on en eſt pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes ou par l'éloquence. On ſait quelle eſtime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduiſoit aux Grandeurs & à la Puiſſance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce ſujet Cicéron *ſunt unum & idem*. Chez ces Peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de Clients. Or dans tout Etat républicain, quiconque eſt ſuivi d'une foule de Clients, eſt toujours un Citoyen puiſſant. L'Hercule Gaulois de la bouche duquel ſortoit une infinité de fils d'or, étoit l'Emblême de la force morale, de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis ſi reſpectée n'eſt-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'eſt que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des Honneurs.

L'amour de la gloire, de l'eſtime, de la con-

(*a*) L'homme ſans deſir, l'homme qui ſe croit parfaitement heureux, ſeroit ſans doute inſenſible à l'amour du pouvoir. Eſt-il des hommes de cette eſpece? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

ſidération

ſidération, n'eſt donc proprement en nous que l'amour déguiſé de la puiſſance.

La gloire, dit-on, eſt la Maîtreſſe de preſque tous les grands hommes : ils la pourſuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel Pays? Dans ceux où la gloire fait puiſſance. Partout où la gloire ne ſera qu'un vain titre, où le mérite ſera ſans crédit réel, le Citoyen indifférent à l'eſtime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire eſt-elle regardée comme une plante du Sol républicain qui, dégénérée dans les Pays deſpotiques, n'y pouſſe jamais avec une certaine vigueur? C'eſt que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un Gouvernement arbitraire tout pouvoir diſparoît devant celui du Deſpote. L'homme qui paſſe la nuit ſous les armes ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime; il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chere, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos Concitoyens : & delà l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'Envie

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le Corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flam-

me. L'envie acharnée contre le mérite, ne le reſpecte ni dans les grandes places, ni ſur le Trône. Elle pourſuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on ſe rappelloit ſouvent juſqu'où ſe porte ſa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs ſemés ſur les pas des grands talens, on ſeroit ſans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui ſe dit à la lueur de ſa lampe : ce ſoir je finis mon Ouvrage : demain eſt le jour de la récompenſe : demain le Public reconnoiſſant s'acquitte envers moi : demain enfin je reçois la Couronne de l'Immortalité. Cet homme oublie qu'il eſt des envieux. En effet demain arrive ; l'Ouvrage eſt publié ; il eſt excellent, & le Public n'acquitte point ſa dette. L'envie détourne loin de l'Auteur le parfum ſuave des éloge, (*a*) ; elle y ſubſtitue l'odeur empeſtée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit preſque jamais que ſur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'eſtime, rarement en jouit, & qui ſeme le laurier, ſe repoſe rarement ſous ſon ombrage (*b*).

[*a*] De toutes les paſſions l'envie eſt la plus déteſtable. Le portrait qu'en fait je ne ſais quel Poëte eſt effrayant.

La compaſſion, dit-il, s'attendrit ſur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve ſa joie dans leurs peines.

Il n'eſt point de paſſion qui ſe propoſe quelque plaiſir pour objet. Le malheur d'autrui eſt le ſeul que ſe propoſe l'envie.

Le mérite s'indigne de la proſpérité du méchant & du ſtupide, & l'envie de celle du Bon & du Spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge juſqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahiſon & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à ſa ſuite la maigreur de la famine, les venins de la peſte & la rage de la guerre.

(*b*) Si les grands Ecrivains deviennent après leur mort les Précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les Précepteurs ſont bien châtiés par leurs Eleves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en eſt point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent ſouffrir de concurrens, ne veulent entrer en partage d'eſtime avec aucun de leurs Concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, ſi je l'oſe dire, que chacun ait ſa portion!

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie: elles réſiſtent à ſes conſeils; mais non ſans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le Légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante & d'établir comme en Angleterre, des Loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du Miniſtre & le Fanatiſme du Prêtre. C'eſt tout ce que la Sageſſe peut en faveur des talens. Prétendre plus & ſe flatter d'anéantir l'envie, c'eſt folie. Tous les Siecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie exiſte encore & n'a rien perdu de ſon activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il eſt un moment où l'envie lui eſt inconnue: ce moment eſt celui de la premiere jeuneſſe. Peut-on encore ſe flatter de ſurpaſſer ou du moins d'égaler en mérite des hommes déja honorés de l'eſtime publique; eſpere-t-on entrer en partage de la conſidération qui leur eſt décernée? Alors pleins de reſpect pour eux, leur préſence excite notre émulation: on les loue avec tranſport, parce qu'on a intérêt de les louer & d'accoutumer le Public à reſpecter en eux nos talens futurs. La louange eſt donc un tribut que la Jeuneſſe paie volontiers au mérite & que l'âge mûr lui refuſera toujours.

A trente ans l'émulation de vingt s'eſt déja transformée en envie. Perd-on l'eſpoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La reſſource de l'orgueil, c'eſt le mépris des talens. Le vœu de l'homme médiocre, c'eſt de n'avoir point de Supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne ſais quel Comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'eſtime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre ; on exige du moins de lui la plus grande modeſtie. L'envieux a reproché à M. Diderot, juſqu'à ces mots du commencement de ſon interprétation de la Nature : *Jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Juriſconſulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui ſuis ſupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des Auteurs, ſuppoſe un ſingulier accroiſſement dans l'orgueil des Lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eſt naturelle. En effet ſi jaloux de leur bonheur, les hommes deſirent le pouvoir & par conſéquent la gloire & la conſidération qui le procurent, ils doivent déteſter dans un homme trop illuſtre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'eſprit ? C'eſt qu'on ſe ſent intérieurement forcé d'en penſer du bien. Lorſqu'on tire le gateau des Rois, l'on en conſerve une part pour Dieu ; & lorſqu'on détaille le mérite d'un homme ſupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'eſt la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-deſſus de ſes Concitoyens, on veut les abaiſſer juſqu'à ſoi. Qui ne

peut leur être ſupérieur, veut du moins vivre avec des égaux. * 14. Tel eſt & ſera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuſes & le plus au-deſſus de la jalouſie, peut-être n'en eſt-il aucune qui ne ſoit en ce genre ſouillée de quelque tache légere. Qui peut en effet ſe vanter d'avoir toujours loué courageuſement le Génie ? de n'avoir à cet égard jamais diſſimulé ſon eſtime ? de n'avoir pas en préſence du Maître gardé un ſilence coupable, & dans les éloges donnés aux talens, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui ſi ſouvent échappent à la jalouſie (*a*).

Tout grand talent eſt en général un objet de haine, & delà l'empreſſement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire ? Seroit-ce le deſir de perfectionner ſon goût * 15 ? Mais les Auteurs de ces Feuilles ne ſont ni des Longins, ni des Deſpréaux : ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le Public. Qui peut compoſer de bons Ouvrages ne s'amuſe point à critiquer ceux des autres.

L'impuiſſance de bien faire produit le Critique. Sa profeſſion eſt humble. Si les Desfontaines plaiſent, c'eſt en qualité de Conſolateurs des Sots. (*b*). C'eſt l'amertume de leur Satyre qui proclame le Génie.

Blâmer avec acharnement, eſt la maniere de louer de l'envie. C'eſt le premier éloge que re-

(*a*) Que d'hommes donnent aux Anciens la préférence ſur les Modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur Société un Locke, un Séneque, un Virgile, &c.

(*b*) Racine & Pradon font chacun une Phédre. Les Desfontaines du Siecle s'éleverent contre Racine & leur Critique eut du ſuccès. Elle déchargea quelque tems les Sots du poids inſupportable de l'eſtime.

çoit l'Auteur d'un bon Ouvrage & le ſeul qu'il puiſſe arracher de ſes rivaux. C'eſt à regret qu'on admire ; c'eſt uniquement ſoi qu'on veut trouver eſtimable. Il n'eſt preſque point d'homme qui ne parvienne à ſe le perſuader. A t-on le ſens commun ? on le préfere au Génie. A-t-on quelques petites vertus ? on les met au deſſus des plus grands talens. On dépriſe tout ce qui n'eſt pas ſoi.

En fait d'envie, il n'eſt qu'un homme qui puiſſe s'en croire exempt. C'eſt celui qui ne s'eſt jamais examiné.

Le Génie a pour protecteur * 16. & panégyriſte la Jeuneſſe & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuiſſante protection * 17. ne lui donne ni crédit, ni conſidération. Quelle eſt cependant la nourriture commune du talent & de la vertu ? La conſidération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt ; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'eſt la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En preſque tous les Gouvernemens, les talens comme les priſonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes, en ſont la proie. Le Génie eſt-il en mépris à la Cour ? L'envie fait le reſte. * 18. Elle en détruit juſqu'à la ſemence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie ; il ſe fatigue & quitte l'Arene, s'il n'y voit point de prix pour le Vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaiſirs, l'eſtime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi ? c'eſt qu'en général on deſire moins d'être eſtimable que d'être eſtimé ; c'eſt que jaloux de la gloire du moment, * 19. la plupart des Ecrivains unique-

ment attentifs à flatter le goût de leur Siecle & de leur Nation, * 20. ne lui préſentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils eſperent obtenir argent, conſidération & même un ſuccès éphémère.

Mais il eſt des hommes qui le dédaignent. Ce ſont ceux qui tranſportés en eſprit dans l'avenir, & jouiſſant d'avance des éloges & de la conſidération de la poſtérité, craignent de ſurvivre à leur réputation. * 21. Ce ſeul motif leur fait ſacrifier la gloire & la conſidération du moment à l'eſpoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une conſidération plus grande. Ces hommes ſont rares. Ils ne deſirent que l'eſtime des Citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmontel les cenſures * 22. de la Sorbonne? Il eût rougi de ſes éloges. La Couronne treſſée par la ſottiſe ne s'ajuſte point ſur la tête du Génie. C'eſt le nouvel ornement d'Architecture dont on avoit en Languedoc couronné la Maiſon quarrée. Un Voyageur paſſe devant l'Edifice & s'écrie : „ je vois le chapeau „ d'Arlequin ſur la tête de Céſar ".

Qu'on n'imagine cependant pas que le Citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque Individu qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire, ni la vérité dans les Pays & les Gouvernemens où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce Chapitre & du précédent,

c'eſt que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talens, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23. déguiſé ſous ces noms différens.

CHAPITRE VII.

De la Juſtice.

LA juſtice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des Citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres & veut qu'ils ſoient juſtes à ſon égard. Mais qui lui feroit deſirer de l'être à l'égard des autres! Aime-t-on la juſtice pour la juſtice même, ou pour la conſidération qu'elle procure? C'eſt l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore ſi ſouvent lui-même : on apperçoit tant de contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours (*a*) que pour le connoître

(*a*) En Morale comme en Religion, il eſt peu de Vertueux & beaucoup d'Hypocrites. Mille gens ſe parent de ſentimens qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs diſcours? On ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des Dupes. On doit en général ſe méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop auſteres & ſe donne pour Romain. Il en eſt qui ſe montrent réellement vertueux au moment que la toile ſe leve & qu'ils vont jouer un grand rôle ſur la ſcene de ce Monde. Mais dans le déshabillé combien en eſt-il qui conſervent la même honnêteté & ſoient toujours juſtes?

Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs Loix & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains

c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

CHAPITRE VIII.

De la Juſtice conſidérée dans l'homme de la Nature.

POur juger l'homme, conſidérons-le dans ſon état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farouche. Eſt-ce l'équité que ce Sauvage aime & reſpecte? Non : mais la force. Il n'a ni dans ſon cœur d'idée de la Juſtice, ni dans ſa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'eſt-ce en effet qu'une injuſtice? La violation d'une Convention ou d'une Loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injuſtice ne précéde donc pas l'établiſſement d'une Convention, d'une Loi & d'un Intérêt commun. Avant la Loi, il n'eſt donc pas d'injuſtice. *Si non eſſet lex, non eſſet peccatum.* Or que ſuppoſe l'établiſſement des Loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande Société.

2°. La création d'une langue propre à ſe

modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers & je dirois, comme le Cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche? On avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue ; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes Concitoyens. Peu le placent auſſi heureuſement.

communiquer un certain nombre d'idées. (*a*)

Or s'il eſt des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou ſix ſons ou cris, la formation d'une langue eſt donc l'œuvre de pluſieurs Siecles. Juſqu'à cette œuvre accomplie, les hommes ſans Conventions & ſans Loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, eſt un état de malheurs, & le malheur créateur des Loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais juſqu'à cette acceptation, ſi les hommes ſont malheureux, ils ne ſont pas du moins injuſtes. Comment uſurper le Champ, le Verger du Propriétaire & commettre enfin un vol, lorſqu'il n'eſt encore ni propriétaire, ni partage de Champ ou de Verger? Avant que l'Intérêt public eût déclaré la Loi du premier Occupant une loi ſacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un

(*a*) Selon M. Locke, „ une Loi eſt une regle preſ„ crite aux Citoyens avec la Sanction de quelque peine ou „ récompenſe propre à détourner leurs volontés. Toute „ Loi, ſelon lui, ſuppoſe peine & récompenſe attachée à „ ſon obſervation ou à ſon infraction ".

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un Peuple policé une Convention non encore revêtue de cette Sanction, n'eſt point puniſſable ; cependant il eſt injuſte. Mais pouvoit-il l'être avant l'établiſſement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conſéquent de la juſtice.

Que nous apprend à ce ſujet l'expérience, à laquelle en Morale comme en Phyſique, il faut ſoumettre les Théories les plus ingénieuſes, & qui ſeule en conſtate la vérité ou la fauſſeté ? C'eſt que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la juſtice ; c'eſt qu'en général il eſt ſans amour pour elle, c'eſt que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, perſonne ne la conſulte qu'il n'y ſoit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou ſupérieur au ſien.

Canton giboyeux dont un Sauvage plus fort eût voulu le chaſſer?

Quel eſt ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce Canton?

A quel titre, diroit le ſecond, prétends-tu le poſſéder?

Le hazard, répondroit le foible, y a porté mes pas; il m'appartient parce que je l'habite & que la terre eſt au premier Occupant.

Quel eſt ce droit du premier Occupant, * 24. répondroit le Puiſſant? Si le hazard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hazard m'a donné la force néceſſaire pour t'en chaſſer. Auquel des deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la ſupériorité du mien? Leve les yeux au Ciel; tu vois l'Aigle fondre ſur la Colombe; abaiſſe-les ſur la terre, tu vois le Cerf déchiré par le Lion. Porte tes regards, ſur la profondeur des mers; tu vois la Dorade dévorée par le Requin. Tout dans la Nature t'annonce que le foible eſt la proie du Puiſſant. La force eſt un don des Dieux. Par elle je poſſede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le Ciel t'a donc déclaré ſa volonté. Fuis de ces lieux, cede à la force ou combats. * 25.

Que répondre au diſcours de ce Sauvage, & quelle injuſtice lui reprocher, lorſque le droit du premier Occupant n'eſt pas encore un droit convenu?

Juſtice ſuppoſe Loix établies. Obſervation de la juſtice ſuppoſe équilibre de la puiſſance entre les Citoyens. Le maintien de cet équilibre eſt le chef-d'œuvre de la Science de la Légiſlation. C'eſt une crainte mutuelle & ſalutaire qui force les hommes d'être juſtes les uns envers les autres. Que

cette crainte ceſſe d'être réciproque, alors la juſtice devient une vertu méritoire & dès-lors la Légiſlation d'un Peuple eſt vicieuſe. Sa perfection ſuppoſe que l'homme eſt néceſſité à la juſtice.

La juſtice eſt inconnue du Sauvage iſolé. Si l'homme policé en a quelqu'idée, c'eſt qu'il reconnoît des Loix. Mais aime-t-il la juſtice pour elle-même? C'eſt à l'expérience à nous en inſtruire.

CHAPITRE IX.

De la Juſtice conſidérée dans l'homme & les peuples policés.

QUel amour l'homme a-t-il pour la juſtice? Pour le ſavoir qu'on éleve un Citoyen au deſſus de tout eſpoir & de toute crainte: qu'on le place ſur un Trône d'Orient.

Aſſis ſur ce Trône, il peut lever d'immenſes taxes ſur ſes Peuples. Le doit-il? Non. Toute taxe a les beſoins de l'Etat pour objet & pour meſure. Tout impôt perçu au-delà de ſes beſoins eſt un vol, une injuſtice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de Deſpote Aſiatique qui ne commette cette injuſtice & ne la commette ſans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la juſtice eſt fondé, ou ſur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou ſur l'eſpoir des biens compagnons de l'eſtime, de la conſidération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la juſtice.

La néceſſité où l'on eſt pour former des hom-

mes vertueux, de punir, de récompenſer, d'inſtituer des Loix ſages, d'établir une excellente forme de Gouvernement, ſont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux Peuples ce que je dis de l'homme. Deux Peuples ſont voiſins, ils ſont à certains égards dans une dépendance réciproque : ils ſont en conſéquence forcés de faire entr'eux des Conventions & de créer un droit des Gens. Le reſpectent-ils? Oui; tant qu'ils ſe craignent réciproquement; tant qu'une certaine balance de pouvoir ſubſiſte entr'eux. Cette balance eſt-elle rompue? La Nation la plus puiſſante viole ſans pudeur ces Conventions. * 26. Elle devient injuſte, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le reſpect tant vanté des hommes pour la juſtice, n'eſt jamais en eux qu'un reſpect pour la force.

Cependant point de Peuple qui dans la guerre ne réclame la juſtice en ſa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle poſition? Lorſque ce Peuple eſt entourré de Nations puiſſantes qui peuvent prendre part à ſes querelles. Quel eſt alors l'objet de ſa réclamation? De montrer dans ſon ennemi un voiſin injuſte, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalouſie des autres peuples, de s'en faire des Alliés & de ſe fortifier de leurs forces. L'objet d'une Nation dans tant d'appels à la juſtice, c'eſt d'accroître ſa puiſſance, & d'aſſurer ſa ſupériorité ſur une Nation rivale. L'amour prétendu des Peuples pour la juſtice n'eſt donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'aſſurer de cette vérité, ſuppoſons qu'uniquement occupés de leurs affaires domeſtiques, les voiſins de deux Nations rivales, ne puiſſent

prendre part à leurs querelles & leur prêter ſecours, qu'arrivera-t-il ? C'eſt que ſans appel à la juſtice & ſans égard à l'équité, la Nation la plus puiſſante portera le fer & le feu chez la Nation ennemie. Son droit ſera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorſqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Cluſiens; „ Quelles offenſes, lui dirent les „ Ambaſſadeurs Romains, les Cluſiens vous ont-„ ils faites? " Brennus à cette demande ſe prit à rire. „ Leur offenſe, répondit-il, c'eſt le refus „ qu'ils font de partager leurs terres avec moi. „ C'eſt la même que vous ont faite jadis, & „ ceux d'Albe, & les Fidénates & les Ardéates; „ que vous faiſoient naguere les Véiens, les „ Carpenates, une partie des Faliſques & des „ Volſques. Pour vous en venger, vous avez „ pris les armes, vous avez lavé cette injure dans „ leur ſang, vous avez aſſervi leurs perſonnes, „ pillé leurs biens, ruiné leurs Villes & leurs „ Campagnes : & en ceci vous ne leur avez fait „ ni tort, ni injuſtice; vous avez obéi à la plus „ ancienne des Loix qui donne au Fort le bien „ du foible; Loi ſouveraine dans la Nature qui „ commence aux Dieux & finit aux animaux. „ Etouffez donc, ô Romains, votre pitié pour „ les Cluſiens. La compaſſion eſt encore in-„ connue aux Gaulois! ne leur en inſpirez pas „ le ſentiment, ou craignez qu'ils n'aient auſſi „ pitié de ceux que vous opprimez. "

Peu de Chefs de Nations ont l'audace & la franchiſe de Brennus. Leurs diſcours ſeront différens : leurs actions ſont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la juſtice. * 27.

L'Hiſtoire du Monde n'eſt que le vaſte re-

cueil des preuves multipliées de cette vérité. * 28. Les invaſions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains, les Conquêtes & des Eſpagnols, & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos Croiſades; tout prouve que dans leurs entrepriſes, c'eſt leur force & non la juſtice que les Nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'Hiſtoire. Or le même principe qui meut les Nations, doit, & néceſſairement & pareillement mouvoir les individus qui les compoſent. Que la conduite des Nations nous éclaire donc ſur la nôtre.

CHAPITRE X.

Le Particulier comme les Nations, n'eſtime dans la juſtice que la conſidération & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme eſt-il par rapport à ſes Concitoyens à peu-près dans l'état d'indépendance d'un Peuple à l'égard d'un autre? Cet homme n'aime dans la juſtice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cauſe en effet, ſinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les Conquérans? * 30. Le Conquérant, dit le Corſaire Démétrius à Alexandre, eſt un homme qui à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourſes, égorge cent mille Citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui plus injuſte que ce dernier, eſt plus nuiſible à la Société. Le voleur eſt l'effroi du particulier. Le Con-

quérant eſt comme le Deſpote, le fleau d'une Nation. Qui détermine notre reſpect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats? La puiſſance des uns & l'impuiſſance des autres. Dans le Brigand, ce n'eſt pas proprement le crime, mais la foibleſſe qu'on mépriſe. * 31. Le Conquérant ſe préſente comme fort. On veut être fort; on ne peut mépriſer ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel qu'en tous les cas l'exercice lui en eſt agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiſtence. Tout homme deſire une grande puiſſance, & tout homme ſait qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être à la fois toujours juſte & puiſſant. On fait ſans doute de ſon pouvoir un uſage meilleur ou moins bon ſelon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin quelqu'heureuſe qu'elle ait été, il n'eſt point de Grand qui ne commette encore des injuſtices. L'abus du pouvoir eſt lié au pouvoir, comme l'effet l'eſt à la cauſe. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit. * 32.

Ce vers eſt un Axiome moral confirmé par l'expérience; & cependant perſonne ne refuſe une grande place dans la crainte de s'expoſer à la tentation prochaine d'une injuſtice. L'amour de l'équité eſt donc toujours en nous ſubordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que ſon bonheur. S'il reſpecte l'équité; c'eſt le beſoin qui l'y néceſſite. * 33.

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à peu-près égaux en force & en puiſſance; tous deux contenus par une crainte réciproque ont recours

cours à la juſtice : chacun en réclame la déciſion. Pourquoi ? Pour intéreſſer le Public en ſa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine ſupériorité ſur ſon adverſaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifeſtement plus puiſſant que l'autre, puiſſe impunément l'outrager ; alors ſourd au cri de la juſtice, il ne diſcute plus, il commande. Ce n'eſt ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puiſſant ; mais la force, le crime & la tyrannie. C'eſt à ce titre que le Divan donne le nom de ſéditieuſes aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement ſentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'eſt la plus forte.

CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute eſpece de Gouvernement eſt le ſeul moteur des hommes.

DANS chaque forme de Gouvernement, dit M. de Monteſquieu, il eſt un différent principe d'action. „ La crainte dans les Etats Deſpoti-„ ques, l'honneur dans les Monarchiques, la „ vertu dans les Républicains, ſont ces divers „ principes moteurs.

Mais ſur quelle preuve M. de Monteſquieu (*a*)

(*a*) La crainte, dit M. de Monteſquieu, eſt le principe moteur des Empires deſpotiques. Il ſe trompe. La crainte

fonde-t-il cette aſſertion ? Eſt-il bien vrai que la crainte, l'honneur, & l'amour de la vertu ſoient réellement les forces motrices & différentes des divers Gouvernemens ? Ne pourroit-on pas au contraire aſſurer qu'une cauſe unique, mais variée dans ſes applications, eſt également le principe d'activité de tous les Empires, & que ſi M. de Monteſquieu moins frappé du brillant de ſa diviſion, eût plus ſcrupuleuſement diſcuté cette queſtion, il fût parvenu à des idées plus pro-

n'augmente point, elle affoiblit au contraire le reſſort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une Nation que les objets conſtans du deſir de preſque tous les Citoyens. Or dans les Etats deſpotiques, il n'en eſt que deux, l'un le deſir de l'argent, l'autre la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de Gouvernement, il eſt, ſelon le même Ecrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente ; l'un eſt l'honneur : il s'applique aux Etats Monarchiques; l'autre eſt la vertu: il n'eſt applicable qu'aux Républiques.

Les mots *honneur* & *vertu*, ne ſont pas, il eſt vrai, parfaitement ſynonimes. Cependant ſi celui d'*honneur* rappelle toujours à l'eſprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne diffèrent donc entr'eux que dans l'étendue de leur ſignification. L'honneur & la vertu ſont donc des principes de même nature.

Si M. de Monteſquieu ne ſe fût pas propoſé de donner à chaque forme de Gouvernement un Principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce Principe eſt l'amour du pouvoir, par conſéquent l'intérêt perſonnel diverſement modifié ſelon les différentes Conſtitutions des Etats & leurs diverſes Légiſlations. Si la vertu, comme il le dit, eſt le Principe d'activité des Etats Républicains, ce n'eſt du moins que dans des Républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'Or & du gain eſt celui des Républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les Gouvernemens l'homme obéit à ſon intérêt; mais que ſon intérêt n'eſt pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des Peuples, plus on s'aſſure que c'eſt à leur Légiſlation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les Principes de M. Monteſquieu ſur cette queſtion me paroiſſent plus brillans que ſolides.

fondes, plus claires & plus générales : il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les Citoyens : il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les Siecles & dans tous les Pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet dans toute Nation le pouvoir eſt ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un ſeul homme, ou comme à Veniſe & en Pologne réparti entre pluſieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le Corps entier de la Nation. Conſéquemment à ces diverſes répartitions de l'autorité, on ſent que tous les Citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant ſe propoſer tous le même objet, c'eſt-à-dire, celui de plaire à la Puiſſance ſuprême, de ſe la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de ſon autorité.

Du Gouvernement d'un ſeul.

Le gouvernement eſt-il purement arbitraire? La ſuprême Puiſſance réſide dans les ſeules mains du Sultan. Ce Sultan communément mal-élevé, accorde-t-il ſa protection à certains vices, eſt-il ſans humanité, ſans amour de la gloire, ſacrifie-t-il à ſes caprices le bonheur de ſes Sujets ? Les Courtiſans uniquement jaloux de ſa faveur, modelent leur conduite ſur la ſienne, ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le Deſpote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce Pays on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Regulus, &c. De tels Citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de conſidération &

de reſpect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'Homme vertueux aſſuré de l'eſtime Nationale, ne voyoit rien au-deſſus de lui.

Dans un Etat deſpotique quel reſpect auroit-on pour un homme honnête? Le Sultan unique diſpenſateur des récompenſes & des punitions, concentre en lui toute la conſidération. L'on n'y brille que de ſon éclat réfléchi, & le plus vil Favori y marche égal au Héros. Dans tout Gouvernement de cette eſpece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du Deſpote ſouvent contraire à l'intérêt public, y doit obſcurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du Citoyen, n'y peut former des hommes juſtes & vertueux.

Du Gouvernement de pluſieurs.

Dans ces Gouvernemens la ſuprême Puiſſance eſt entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le Corps des Nobles eſt le Deſpote. * 34. L'objet de ces Nobles eſt de retenir le Peuple dans une pauvreté & un aſſerviſſement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriſer leur tyrannie, ſacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille Nation, il eſt encore impoſſible que l'amour du pouvoir produiſe des hommes juſtes & de bons Citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le Pouvoir ſuprême eſt-il dans un Etat également réparti entre tous les Ordres de Citoyens?

La Nation eſt le Deſpote. Que deſire-t-elle ? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on ſa faveur ? Par les ſervices qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre eſt juſte & vertueuſe : alors l'amour du pouvoir, principe moteur des Citoyens, doit les néceſſiter à l'amour de la juſtice & des talens.

Quel eſt le produit de cet amour ? la félicité publique.

La Puiſſance ſuprême partagée dans toutes les Claſſes des Citoyens, eſt l'ame qui répandue également dans tous les membres d'un Etat, le vivifie, le rend ſain & robuſte.

Qu'on ne s'étonne donc point ſi cette forme de Gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les Citoyens libres & heureux n'y obéiſſent qu'à la Légiſlation qu'eux-mêmes ſe ſont donnée ; ils ne voient au-deſſus d'eux que la juſtice & la Loi ; ils vivent en paix, parce qu'au Moral, comme au Phyſique, c'eſt l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ? N'exiſte-t-il plus de dépendance entre les diverſes Claſſes de Citoyens ? Eſt-il, ou comme en Perſe un homme, ou comme en Pologne un Corps de Grands dont l'intérêt s'iſole de celui de leur Nation ? L'on n'y rencontre que des oppreſſeurs & des opprimés ; & les Citoyens ſe partagent en deux Claſſes, l'une d'Eſclaves, & l'autre de Tyrans.

Si M. de Monteſquieu eût médité profondément ces faits, il eût ſenti qu'en tous les Pays, les hommes ſont unis par l'amour du Pouvoir, mais que ce Pouvoir s'obtient par des moyens divers, ſelon que la Puiſſance ſuprême, ou ſe réunit comme en Orient, dans les mains d'un ſeul, ou ſe diviſe comme en Pologne dans le Corps des

Grands; ou ſe partage comme à Rome & à Sparte dans les divers Ordres de l'Etat ; que c'eſt à la maniere différente dont le Pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la juſtice pour la juſtice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, eſt la baſſeſſe avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injuſtice dans la perſonne de Cromwel. Ce Cromwel, inſtrument aveugle & criminel de la liberté future de ſon Pays, n'étoit qu'un Brigand injuſte & redoutable. Cependant à peine eſt-il nommé Protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtiſent ſon amitié, tous s'efforcent par leurs Députations & leurs Ambaſſadeurs de légitimer, autant qu'il eſt en eux, les crimes de l'Uſurpateur. Perſonne alors ne s'indigna de la baſſeſſe avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injuſtice n'eſt donc jamais mépriſée que dans le foible. Or ſi le principe moteur des Monarques & des Nations entieres l'eſt des Individus qui les compoſent, on peut donc aſſurer, qu'uniquement occupé d'accroître ſa conſidération, l'homme n'aime dans la juſtice que la puiſſance & la félicité qu'elle lui procure.

C'eſt à ce même motif qu'il doit ſon amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la

prudence, au *courage*, (*a*) à la charité n'a donc qu'une ſignification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'eſprit l'idée confuſe de quelque qualité utile à la ſociété.

Lorſque les qualités de cette eſpece ſont communes au plus grand nombre des Citoyens, une Nation eſt heureuſe au dedans, redoutable au dehors & recommandable à la poſtérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conſéquent toujours reſpectée, doit au moins en certains Pays refléchir pouvoir & conſidération ſur le Vertueux. Or c'eſt cet amour de la conſidération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phraſe eſt dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'auſtere Anachorete à jeûner, prendre le cilice & la diſcipline? l'eſpoir du bonheur éternel; il craint l'Enfer & deſire le Paradis.

Plaiſir & douleur, ces principes productifs des vertus Monacales, ſont auſſi les principes des vertus Patriotiques. L'eſpoir des récompenſes les fait éclore. Quelqu'amour déſintéreſſé qu'on affecte pour elles, *ſans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ſes diſcours, mais dans ſes actions. Quand je parle, je mets un maſque: quand j'agis, je ſuis forcé de l'ôter. Ce n'eſt plus alors ſur ce que je dis, c'eſt ſur ce que je fais que l'on me juge: & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'hiſtoire même du Clergé prouve la fauſſeté de cet amour?

[*a*] *Virtus* dit Cicéron eſt un dérivé du mot *vis*. Sa ſignification naturelle eſt *fortitudo*. Auſſi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage ſont les premieres idées que les hommes purent ſe former de la vertu.

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a pour l'entretien de ſes Troupes, de ſes Juſtices & de ſa Cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ſes Prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'eſt donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour ſavoir le cas réel qu'on fait de la vertu, ſuppoſons-la réléguée près d'un Prince dont elle ne puiſſe attendre ni grace, ni faveur. Quel reſpect à ſa Cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut eſtimer que la baſſeſſe, l'intrigue, & la cruauté déguiſées ſous les noms de décence, de ſageſſe & de fermeté. Un Viſir y donne-t-il audience? Les Grands proſternés à ſes pieds, daigneront à peine jetter un regard ſur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtiſans eſt forcé; c'eſt un effet de leur crainte: ſoit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtiſans, ajoutera-t-on, mépriſent l'Idole qu'ils encenſent. Il n'en eſt rien. On hait le Puiſſant, on ne le mépriſe point. Ce n'eſt pas la colere du Géant, c'eſt celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuiſſance le rend ridicule. Quelque choſe qu'on diſe, l'on ne mépriſe point réellement ce qu'on n'oſe mépriſer en face. Le mépris ſecret prouve foibleſſe, & celui dont on ſe targue en pareil cas n'eſt que la vanterie d'une haine impuiſſante. * 35. L'homme en place eſt le Géant moral; il eſt toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu eſt paſſager; celui qu'on rend à la force eſt éternel. Dans les forêts, c'eſt le Lion & non le Cerf qu'on reſpecte. La force eſt tout ſur la Terre. La vertu ſans crédit s'y éteint. Si dans les Siecles d'oppreſſion elle a quelquefois jetté le plus grand éclat, ſi lorſque Thebes & Rome gémiſ-

ſoient ſous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naiſſent & s'arment, c'eſt que le Sceptre étoit encore incertain dans les mains du Tyran; c'eſt que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la Grandeur & à la Puiſſance. N'y fraie-t-elle plus de route ? Le Tyran s'eſt-il à la faveur du luxe & de la molleſſe, affermi ſur le Trône ? A-t-il plié le Peuple à la ſervitude ? Il ne naît plus alors de ces vertus ſublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore ſi utiles à l'Univers. Le germe de l'Héroïſme eſt étouffé.

En Orient une vertu mâle ſeroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cauſe du Peuple y paſſeroit pour ſéditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec ſon Armée; le ravage & la déſolation le ſuit. Un Indien courageux l'arrête : „ O Thamas, lui dit-il, „ es-tu Dieu ? agis donc en Dieu : es-tu Pro„ phete ? conduis-nous dans la voie du ſalut : „ es-tu Roi ? ceſſe d'être barbare; que par toi le „ Peuple ſoit protégé & non détruit. Je ne ſuis „ point, lui répond Thamas, un Dieu, pour agir „ en Dieu; un Prophete, pour montrer la voie du „ ſalut; un Roi, pour rendre les Peuples heu„ reux. Je ſuis un homme envoyé dans la colere „ du Ciel pour viſiter les Nations * 36. " Le diſcours de l'Indien fut traité de ſéditieux, * 37. & la réponſe de Thamas applaudie de l'Armée. --

S'il eſt au Théatre un caractere généralement admiré, c'eſt celui de Léontine. Cependant quelle eſtime à la Cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractere ? Sa magnanimité effraieroit les Favoris, & le Peuple à la longue toujours

l'écho des Grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de ſéjour dans une Cour d'Orient prouve ce que j'avance. La fortune & le crédit y ſont ſeuls reſpectés. Comment y aimer la vertu? Comment la connoître? Pour s'en former des idées nettes, * 38. il faut habiter un Pays où l'utilité publique ſoit l'unique meſure du mérite des actions humaines. Ce Pays eſt encore inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, ſont du moins à cet égard très-différens des Aſiatiques. S'ils ne ſont pas libres, du moins ne ſont-ils pas encore entiérement dégradés par l'eſclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.

CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens conſiderent la vertu.

LA plupart des Peuples de l'Europe honorent la vertu dans la ſpéculation : c'eſt un effet de leur éducation. Ils la mépriſent dans la pratique : c'eſt un effet de la forme de leurs Gouvernemens.

Si l'Européen admire dans l'Hiſtoire, applaudit au Théatre des actions généreuſes auxquelles l'Aſiatique ſeroit ſouvent inſenſible, c'eſt, comme je viens de le dire, l'effet de ſon inſtruction.

L'étude de l'hiſtoire Grecque & Romaine en fait partie. A cette lecture quelle ame encore ſans intérêt & ſans préjugés ne ſe ſent pas affectée des mêmes ſentimens Patriotiques qui jadis animoient les anciens Héros! L'Adoleſcence ne refuſe point ſon eſtime à des vertus qui conſacrées par le reſ-

pect univerſel, ont été célébrées dans tous les Siecles par les Ecrivains les plus illuſtres.

Faute de la même inſtruction, l'Aſiatique n'éprouve pas les mêmes ſentimens, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun Gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'Hiſtoire ou ſur le Théatre un grand homme Grec, Romain, Bréton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront: je me livrerai d'autant plus volontiers à ce ſentiment que je ne me comparerai point à ce Héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe; je rejetterai ſur la différence des lieux, des tems & des circonſtances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand homme eſt mon Concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans ſa conduite? Sa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger? Je me venge: je blâme en lui ce que je reſpecte dans les Anciens. J'inſulte à ſes actions généreuſes: je le punis de ſon mérite & je mépriſe du moins hautement en lui ſon impuiſſance.

Ma raiſon qui juge la vertu des morts, me contraint d'eſtimer dans la ſpéculation les Héros qui ſe ſont rendus utiles à leur Patrie. Le tableau de l'Héroïſme ancien produit un reſpect involontaire dans toute ame qui n'eſt point encore entiérement dégradée. Mais dans mon Concitoyen cet Héroïſme m'eſt odieux. J'éprouve en ſa préſence deux ſentimens contradictoires, l'un d'eſtime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulſions différentes, je hais le Héros vivant; je dreſſe un

Trophée ſur ſa tombe & ſatisfais ainſi mon orgueil & ma raiſon. Lorſque la vertu eſt ſans crédit, ſon impuiſſance me met en droit de la mépriſer & j'en profite. La foibleſſe attire l'inſulte * 39. & le dédain.

Pour être honoré de ſon vivant, il faut être fort. * 40. Auſſi le pouvoir eſt-il l'unique objet du deſir des hommes. Qu'ils aient à choiſir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Ariſtide; c'eſt au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les Critiques, le caractere d'Enée eſt plus juſte & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'eſt qu'Achille eſt fort; c'eſt qu'on deſire encore plus d'être puiſſant que juſte, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'eſt toujours le pouvoir & la conſidération que l'on recherche. Pourquoi exiger au Théatre que la vertu y triomphe toujours du vice? qui fut l'inventeur de cette regle? Le ſentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la conſidération qu'elle procure. Les hommes ne ſont vraiment jaloux que de commander, & c'eſt cet amour de la puiſſance qui fournit au Légiſlateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du Pouvoir eſt dans l'homme la diſpoſition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organiſation particuliere, ou d'une grace de la Di-

vinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organiſés par la Nature, ou prédeſtinés par le Ciel pour être vertueux. Les Loix bonnes ou mauvaiſes, la forme plus ou moins parfaite des Gouvernemens n'auroient que peu d'influence ſur les vertus des Peuples. Les ſouverains ſeroient dans l'impuiſſance de former de bons Citoyens; & l'emploi ſublime de Légiſlateur ſeroit, pour ainſi dire, ſans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un deſir commun à tous; (tel eſt le deſir de commander) le Légiſlateur pouvant toujours attacher eſtime, richeſſe, enfin puiſſance, ſous quelque dénomination que ce ſoit, à la pratique des vertus, il peut toujours y néceſſiter les hommes. Dans une excellente Légiſlation les ſeuls vicieux ſeroient les fous. C'eſt donc toujours à l'abſurdité plus ou moins grande des Loix qu'il faut en tout Pays attribuer la plus ou moins grande ſtupidité ou méchanceté des Citoyens.

Le Ciel en inſpirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naiſſent vertueux, ſi tous naiſſent ſuſceptibles d'une paſſion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement expoſée, c'eſt au Légiſlateur, c'eſt aux Magiſtrats à découvrir enſuite dans l'amour univerſel des hommes pour la puiſſance, les moyens d'aſſurer la vertu des Citoyens & le bonheur des Peuples.

Quant à moi j'ai rempli ma tâche, ſi j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ſes deſirs, ſes idées & ſes actions à ſa félicité; que l'amour de la vertu eſt en lui toujours fondé ſur le deſir du bonheur; qu'il n'aime dans la vertu que la richeſſe & la conſidération qu'elle lui

procure, & qu'enfin juſqu'au deſir de la gloire, tout n'eſt dans l'homme qu'un amour déguiſé du pouvoir. C'eſt dans ce dernier amour que ſe cache encore le principe de l'intolérance. Il en eſt de deux eſpeces, l'une Civile, l'autre Religieuſe.

CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaiſirs. S'il deſire l'épée du pouvoir, c'eſt pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puiſſance, ſa ſoif à cet égard eſt inſatiable. Non content de commander à ſa Nation, il veut encore commander à ſes opinions. Il n'eſt pas moins jaloux de s'emparer de la raiſon de ſes Concitoyens, que le Conquérant d'envahir les tréſors & les Provinces de ſes Voiſins.

Il ne ſe croit vraiment Maître que de ceux dont il s'aſſervit les eſprits. Il emploie à cet effet la force : elle ſoumet à la longue la raiſon. Les hommes finiſſent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raiſonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les Monarques eſt toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penſer comme eux, c'eſt mettre une borne à leur autorité : c'eſt annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel eſt en certains Pays le crime le plus ſévérement puni ? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le ſupplice Oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? Fut-

ce le Militaire lâche & ſans génie qui dirigea mal un ſiege, défendit mal une place & qui par ineptie, jalouſie ou trahiſon, laiſſa ravager les Provinces qu'il pouvoit couvrir? Fut-ce le Miniſtre qui ſurchargea le Peuple d'Impôts * 41. & dont les Edits furent deſtructifs du bonheur Public? Non: le malheureux condamné à ce ſupplice fut un Gazettier d'Hollande qui critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques Miniſtres François, * 42. fit rire l'Europe à leurs dépens * 43.

Quel homme en Eſpagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots? Eſt-ce le Juge qui vend la juſtice, le Gouverneur qui meſuſe de ſon pouvoir? Non: mais le Colporteur qui vend pour vivre quelques Livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté eccléſiaſtique. A qui dans certaines Contrées donne-t-on le nom de mauvais Citoyen? Eſt-ce au fripon qui vole & diſſipe la caiſſe Nationale? De tels forfaits preſque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là ſeul eſt mauvais Citoyen qui dans une chanſon ou une Epigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44. d'un homme en place.

J'ai vu des Pays où le diſgracié n'eſt pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele ſon auteur. Met-on le feu à la maiſon? C'eſt l'Accuſateur qu'on châtie & l'Incendiaire qu'on careſſe. Dans de tels Gouvernemens ſouvent le plus grand des crimes eſt l'amour de la Patrie & la réſiſtance aux ordres injuſtes du Puiſſant.

Pourquoi le mérite eſt-il toujours ſuſpect au Miniſtre inepte? D'où naît ſa haine pour les Gens de lettres? * 45. De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ſes mépriſes. * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des Sages à la perſonne des Princes, & ſous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. * 47. Ces fous déplurent : leur charge a partout été ſupprimée, & c'eſt peut-être la ſeule réforme générale que les Souverains aient faite dans leur Maiſon. Ces fous ſont les derniers Sages qu'on ait ſoufferts auprès des Grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'eſt pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & penſe d'après lui : les Grands le ſavent & l'en haïſſent. Ils ſentent à cet égard la borne de leur autorité. C'eſt aux hommes de cette eſpece qu'il eſt ſur-tout défendu de penſer & d'écrire ſur les matieres d'adminiſtration. Qu'en arrive-t-il ? c'eſt que privés du conſeil de gens inſtruits, les Rois ſacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puiſſance réelle & durable. En effet ſi le Prince n'eſt fort que de la force de ſa Nation ; ſi la Nation n'eſt forte que de la ſageſſe de ſon adminiſtration ; & ſi les hommes chargés de cette adminiſtration ſont néceſſairement tirés du corps de la Nation, il eſt impoſſible dans un Gouvernement où l'on perſécute l'homme qui penſe, où l'on aveugle tous les Citoyens, que la Nation produiſe de grands Miniſtres. Le danger de s'inſtruire y détruit l'inſtruction, & le Peuple gémit ſous le Sceptre de cette orgueilleuſe ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le Deſpote & ſa Nation * 48.

L'intolérance de cette eſpece eſt un écueil où ſe briſent tôt ou tard les plus grands Empires.

CHA-

CHAPITRE XVI.

L'Intolérance eſt ſouvent fatale aux Princes.

LE pouvoir & le plaiſir préſent ſont ſouvent deſtructifs du plaiſir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un Prince deſire-t-il des Sujets ſans idées, ſans énergie, ſans caractere, * 49. Enfin des automates, toujours obéiſſans à l'impreſſion qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il ſera puiſſant au dedans, foible au dehors : il ſera le tyran de ſes Sujets, & le mépris de ſes voiſins.

Telle eſt la poſition du Deſpote. Qui la lui fait deſirer? l'orgueil du moment. Il ſe dit à lui-même, c'eſt ſur mes Peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir : c'eſt donc leur réſiſtance & leur contradiction qui rappellant plus ſouvent à ma mémoire l'idée de mon impuiſſance, me ſeroit la plus inſupportable. S'il défend en conſéquence la penſée à ſes Sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de ſa Nation, peu lui importe de mal gouverner; mais beaucoup de gouverner ſans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible ſe tait, s'abrutit & ceſſe de penſer; parce qu'il ne peut communiquer ſes penſées.

Mais, dira-t-on, ſi l'engourdiſſement dans lequel la crainte retient les eſprits, eſt nuiſible à un Etat; faut-il en conclure que la liberté de penſer & d'écrire ſoit ſans inconvénient?

En Perſe, dit Chardin, on peut juſque dans les Cafés, parler hautement & cenſurer impuné-

ment le Viſir. Le Miniſtere qui veut être averti du mal qu'il fait, ſait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe eſt-il des Pays plus barbares que la Perſe.

Mais encore du moment où le Citoyen pourra tout penſer, tout écrire ; que de Livres faits ſur des matieres qu'il n'entendra pas ! Que de ſottiſes les Ecrivains ne diront-ils pas ? Tant mieux : ils en laiſſeront moins à faire aux Viſirs. La critique relevera les erreurs de l'Auteur : le Public s'en moquera ; c'eſt toute la punition qu'il mérite. Si la Légiſlation eſt une ſcience, ſa perfection doit être l'œuvre du tems & de l'expérience. En quelque genre que ce ſoit, un excellent Livre en ſuppoſe une infinité de mauvais. Les Tragédies de la paſſion durent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la preſſe ceſſe d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ſes fautes en commettra ſans ceſſe de nouvelles. Il fera preſque toutes les ſottiſes que l'Ecrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une Nation qu'un Auteur diſe des ſottiſes ; c'eſt tant pis pour lui ; mais il lui importe beaucoup que le Miniſtre n'en faſſe point ; c'eſt tant pis pour elle.

La liberté de la preſſe n'a rien de contraire à l'intérêt général : * 52. cette liberté eſt dans un Peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes ſont chargés de l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus ſoigneuſement à ſa conſervation, qu'une fois éteinte, il eſt preſqu'impoſſible de la rallumer. Un Peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutiſſement, quel remede à ce mal ? Nul autre que la conquête : elle ſeule peut redonner de nouvelles mœurs à ce Peuple & le rendre de nouveau célebre & puiſſant. Un Peuple eſt-il avili ? qu'il ſoit conquis. C'eſt le vœu

d'un Citoyen honnête : d'un homme qui s'intéreſſe à la gloire de ſa Nation, qui ſe croit grand de ſa grandeur & heureux de ſon bonheur. Le vœu du Deſpote n'eſt pas le même, parce qu'il ne ſe confond point avec ſes eſclaves ; parce qu'indifférent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'eſt touché * 53. que de leur ſervile obéiſſance.

Le Sultan aveuglément obéi eſt content. Que d'ailleurs ſes Sujets ſoient ſans vertus, que l'Empire s'affoibliſſe, qu'il périſſe par la conſomption, peu lui importe : il ſuffit que la durée de la maladie en cache la véritable cauſe, & qu'on ne puiſſe en accuſer l'ignorance du Médecin. La ſeule crainte des Sultans & de leurs Viſirs, c'eſt une convulſion ſubite dans l'Empire. Il en eſt des Viſirs, comme des Chirurgiens ; leur unique deſir, c'eſt que l'Etat & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils preſcrivent, leur réputation eſt ſauve ; ils s'en inquietent peu.

Dans les Gouvernemens arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment préſent. On ne demande point au Peuple, induſtrie & vertu, mais ſoumiſſion & argent. Semblable à l'Araignée qui ſans ceſſe entoure de nouveaux fils l'Inſecte dont elle fait ſa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ſes Peuples, * 54. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, ſuſpendu en eux tout mouvement ; quel ſecours en attendre contre l'attaque d'un voiſin puiſſant ? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conſéquence lui & ſes Sujets ſubiront bientôt le joug du Vainqueur ? Le Deſpotiſme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite.

C'eſt l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoiſonné & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas ſous ſon regne fait-on d'un Citoyen vrai & courageux? C'eſt un fou qu'on punit comme tel. * 55. Quel cas ſous ce même regne fait-on d'un Citoyen bas & vil? * 56. C'eſt un Sage qu'on recompenſe comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés? * 57. Ils le ſont. Qui peut ſe refuſer conſtamment à leurs deſirs? Qui peut ſous un pareil Gouvernement s'intéreſſer vivement au bonheur public! Seroient-ce quelques Sages répandus çà & là dans un Empire? On eſt ſourd à leur conſeil. Leurs lumieres n'éclairent perſonne. Ce ſont des lampes dans des tombeaux. A qui le Deſpote ſe confie-t-il? à des hommes qui vieillis dans les antichambres en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuarts à leur ruine. „ Quelques Prélats, „ dit un illuſtre Anglois, s'étant apperçus de la „ bigotte foibleſſe de Jacques premier, en pro„ fiterent pour lui perſuader que la tranquillité „ publique dépendoit de l'uniformité du Culte, „ c'eſt-à-dire, de certaines cérémonies religieu„ ſes. Jacques le crut, tranſmit cette opinion à „ ſes Deſcendans. Quelles en furent les ſuites? „ l'exil & la ruine de ſa Maiſon."

„ Lorſque le Ciel, dit Velleïus Paterculus, „ veut châtier un Souverain, il lui inſpire le goût „ de la flatterie * 58. & la haine de la contradi„ ction. Au même inſtant l'entendement du Sou„ verain s'obſcurcit; il fuit la ſociété des Sages, „ marche dans les ténebres, tombe dans les abî„ mes & ſelon le proverbe Latin paſſe de la fu„ mée dans le feu." Si tels ſont les ſignes de la colere du Ciel, contre quel Sultan n'eſt-il pas irrité? Qui d'entr'eux choiſit ſes favoris parmi

les Citoyens les plus vrais & les plus éclairés? Le Philoſophe Anacharſis, dira-t-on, flatta baſſement un Roi de Chypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'eſt perdu.

„ De quelle maniere parle-t-on de moi & de „ mon Gouvernement, diſoit un Empereur de „ la Chine à Confucius; chacun, répond le Phi- „ loſophe, ſe tait, tous gardent un morne ſilen- „ ce. C'eſt ce que je deſire, reprend l'Empereur. „ Et c'eſt ce que vous devriez craindre, replique „ le Philoſophe. Le malade flatté eſt abandonné: „ ſa fin eſt prochaine. Il faut révéler au Monar- „ que les défauts de ſon eſprit, comme les mala- „ dies de ſon corps. Sans cette liberté, l'Etat & „ le Prince ſont perdus. " Cette réponſe déplût à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt préſent de l'orgueil l'emporte preſque toujours ſur tout intérêt à venir, & les Peuples ſont Princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'eſt pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.

LEs Peuples veulent comme les Rois, être courtiſés & flattés. La plupart des Orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, Nation, Particulier; * 59. tout eſt avide d'éloges. A quoi rapporter ce deſir univerſel? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puiſſance à laquelle ſe joint toujours l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon ſouvenir l'idée de foibleſſe à laquelle ſe joint toujours l'idée du malheur. Le deſir de la louange eſt commun à tous : mais trop ſenſibles à cette louange, les Peuples ont quelquefois donné le nom de bons Patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec tranſport les vertus de ſa Nation, mais qu'on ne ſoit pas aveugle ſur ſes vices. L'Eleve le plus vraiment aimé, n'eſt pas le plus loué. Le véritable ami n'eſt point adulateur.

Les particuliers ne ſont que trop portés à vanter les vertus de leurs Concitoyens ; ils font cauſe commune avec eux. Notre adulation pour nos Compatriotes, n'eſt point la meſure de notre amour pour la Patrie. En général point d'homme qui n'aime ſa Nation. L'amour des François eſt naturel au François. Pour devenir mauvais Citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les Loix me rendent tel.

L'homme vertueux ſe reconnoît au deſir qu'il a de rendre encore, s'il eſt poſſible, ſes Concitoyens & plus illuſtres & plus heureux. En Angleterre les vrais Patriotes ſont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre ? à celui qui loue le plus baſſement l'homme en place : & cependant quel Citoyen ! quel Patriote !

C'eſt à cette connoiſſance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la ſolution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables ſans cette connoiſſance. Pourquoi toute vérité nouvelle eſt-elle d'abord ſi mal accueillie ? c'eſt que toute vérité de cette eſpece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée,

prouve la foibleſſe ou la fauſſeté d'une infinité d'eſprit, & qu'une infinité de gens par conſéquent ont intérêt de haïr & d'en perſécuter l'Auteur.

Le frere Côme perfectionne l'inſtrument de la taille : il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere eſt à la fois moins dangereuſe & moins douloureuſe. Qu'importe ? L'orgueil des Chirurgiens fameux en eſt humilié ; ils le perſécutent, veulent le bannir de France ; ils ſollicitent une Lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuſe.

Si l'homme de génie eſt preſque par-tout plus vivement pourſuivi que l'aſſaſſin, c'eſt que l'un n'a que les parens de l'aſſaſſiné, & l'autre tous ſes Concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une Dévote demander à la fois au Miniſtre, la grace d'un voleur & l'empriſonnement d'un Janſéniſte & d'un Déiſte. Quel motif la déterminoit ? ſon orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on aſſaſſine, pourvu que ce ne ſoit ni moi, ni mon Confeſſeur ! ce que je veux, c'eſt qu'on ait de la Religion ; c'eſt que le Déiſte par ſes raiſonnemens ne bleſſe plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux ; ſon éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres ſont ces petits hiboux. Qu'on leur préſente quelques idées claires & lumineuſes, ils crieront qu'elles ſont dangereuſes, fauſſes * 60. & puniſſables.

Sous quel Prince & dans quel Pays eſt-on impunément grand homme ? En Angleterre, ou ſous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de Gouvernement, ou ſous tout autre Souverain, la récompenſe des talens, c'eſt la perſécution. Les idées fortes & grandes ſont preſ-

que par-tout proſcrites. Les Auteurs les plus généralement lus, ſont ceux qui rendent d'une maniere neuve & ſaillante les idées communes. Ils ſont loués parce qu'ils ne ſont pas louables, parce qu'ils ne contrediſent perſonne. La contradiction inſupportable à tous, l'eſt ſur-tout aux Grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens. Ce Prince, dit-on, ſe repentit de les avoir perſécutés. Soit : mais dans quel moment? Lorſqu'après avoir abdiqué l'Empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, diſoit-il alors, trente montres ſur ma table & pas deux qui marquent au même inſtant préciſément la même heure. (*a*) Comment donc imaginer qu'en fait de Religion, je ferois penſer tous les hommes de la même maniere. Quel étoit ma folie & mon orgueil! Plût au ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion! il eût été plus juſte, plus tolérant & plus vertueux. Que de ſemences de guerres il eut étouffé! Que de ſang humain il eût épargné.

Nul Prince, nul homme même n'aſſigne des bornes à ſon pouvoir. Ce n'eſt point aſſez de regner ſur un Peuple, de commander aux idées de ſes Concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rouſſeau n'aime point la Muſique Françoiſe. Son ſentiment eſt ſur ce point d'accord avec celui de toutes les Nations de l'Europe. Il le déclare dans un Ouvrage; mille voix s'élevent contre lui; il faut le faire pourir dans un cachot. On ſollicite une Lettre de cachet;

(*a*) Un domeſtique de Charles-Quint entre étourdiment dans ſa cellule, renverſe une table & briſe les trente montres poſées deſſus. Charles ſe prend à rire; plus heureux que moi, dit-il au domeſtique, tu trouves enfin le ſeul moyen de les mettre d'accord.

& le Miniſtre heureuſement trop ſage pour l'accorder, ne veut point expoſer la Nation Françoiſe à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne ſe porte l'intolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le Sage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force différent d'opinions, aucun d'eux ne s'inſulte, parce qu'on offenſe rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenſer.

A quelles cauſes attribuer entre Militaires la politeſſe des diſputes? à la crainte du duel. Entre les Gens de Lettres, à quelle cauſe attribuer cette même politeſſe? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de College. Or qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit ſur les Citoyens la crainte encore plus efficace des Loix.

Des Loix ſéveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la Loi me défende d'inſulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les Edits du Magiſtrat, ne ſe portera point à des violences. Mais que par imprudence le Gouvernement m'affranchiſſe de la crainte du duel, du ridicule & des Loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes Sectes Religieuſes ſe ſont perſécutées en eſt la preuve.

CHAPITRE XVIII.

De l'Intolérance Religieuſe.

CETTE eſpece d'intolérance eſt la plus dangereuſe. L'amour du pouvoir en eſt le motif, & la Religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie? l'homme aſſez audacieux pour penſer d'après lui, pour croire plus à ſa raiſon qu'à celle des Prêtres & pour ſe déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du Ciel ne l'eſt jamais que de ſon orgueil humilié. Le Prêtre eſt le même dans preſque toutes les Religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à ceux d'un Bonze, un Incrédule eſt un impie que doit frapper le feu du Ciel; un homme qui deſtructeur de la Société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du Sage, ce même Incrédule eſt un homme qui ne croit pas au Conte de ma Mere l'oie. Mais que manque-t-il à ce Conte pour être une Religion? Rien; ſinon qu'un grand nombre de gens en ſoutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du maſque de la charité, aient en tous tems été les plus atroces! Quoi! le jour de la tolérance ne luit point encore? Quoi! des gens honnêtes ſe haïſſent & ſe perſécutent ſans honte pour des diſputes de mots, ſouvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de Luthériens, de Calviniſtes, de Catholiques, de Mahométans, &c.

En anathématiſant le Kalender ou le Derviche, le Moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce

Derviche, le vrai impie, le vrai ſcélérat, eſt ce Chrétien, ce Pape, ce Moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la ſtupidité, chaque Secte approuve en elle ce qu'elle déteſte dans les autres ?

Qu'on ſe rappelle quelquefois la parabole ingénieuſe d'un Peintre célebre. Tranſporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux eſt un Vieillard vénérable : à ſes clefs, à ſa tête chauve, à ſa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre ſe tient ſur le ſeuil des portes céleſtes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui ſe préſente eſt un Papiſte. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant aſſez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des Catholiques. Vient après un Réformé, il lui préſente la même requête ; il en reçoit la même réponſe ; place-toi, dit le Saint, parmi les Réformés. Arrivent enſuite des Marchands de Smyrne, de Bagdat, de Balſora, &c. Ils étoient Muſulmans, avoient toujours été vertueux, & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Muſulmans. Enfin vient un Incrédule. Quelle eſt ta Secte, demanda l'Apôtre. D'aucune, Monſeigneur ; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer ; mais où te mettre ? Choiſis toi-même : aſſis-toi près de ceux qui te paroiſſent les plus raiſonnables.

Plût-au-Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendît plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité ſoit la récompenſe de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoiſſance, ſont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines ſtupides ! avez-vous jamais fait cette priere ?

Qu'eſt-ce que vérité ? Vous l'ignorez, & vous perſécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canoniſé les dragonades des Cévenes ; & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'Inquiſition & maſſacra les Albigeois, * 61. & ſous Charles IX. vous faiſiez aux Catholiques un devoir du meurtre des Réformés ; & dans ce Siecle enfin ſi éclairé, ſi philoſophe, la tolérance recommandée dans l'Evangile devroit être la vertu de tous les hommes. Il eſt des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de ſang & de maſſacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil Sacerdotal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan ſuivi du bourreau parcourt les rues de Conſtantinople demandant le ſang du Chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'eſt vous qui diſtribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O Religions, (je parle ici des fauſſes) vous êtes toutes d'un ridicule palpable ! encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités. S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance, * 63. ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes Religions quelles ſont celles qui portent le plus de haine aux autres Sectes? La Catholique & la Juive. Cette haine eſt-elle dans leurs Miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele ſtupide & mal entendu ? La différence entre le vrai & le faux zele eſt frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier eſt

toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité ; il pardonne à tous & ne nuit à perſonne. Telle eſt au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu. * 65.

CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la perſécution n'eſt pas de commandement divin.

A Qui Jeſus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux Païens, aux Eſſéniens, à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'exiſtence de Dieu ? Non : ce fut aux Phariſiens ; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce même nom ? A quel titre perſécutent-ils un Hérétique ? Il ne penſe pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes préciſément dans la même croyance, c'eſt prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même phyſionomie : c'eſt un ſouhait contre nature. L'Héréſie eſt un nom que le Puiſſant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux ſiennes. L'Héréſie eſt locale, comme l'Orthodoxie. L'Hérétique eſt un homme de la Secte non dominante dans la Nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conſéquent plus foible peut être impunément inſulté. Pourquoi faut-il qu'il le ſoit ? Pourquoi le fort perſécuteroit-il le foible juſque dans ſes opinions ?

Si les Miniſtres de Neufchâtel accuſateurs

de M. Rouſſeau, * 67. fuſſent nés Athéniens ou Juifs, ils euſſent donc à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O! éloquent Rouſſeau, que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels Fanatiques, vous venge bien de leur inſulte! Vous n'eûtes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres; elle eût taché vos talens. Vous fûtes perſécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance? Ses Apôtres veulent qu'il faſſe deſcendre le feu du Ciel ſur les Samaritains; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'eſprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proſcrits & non proſcripteurs.

Le Ciel ne confere à perſonne le droit de maſſacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux Chrétiens de s'armer contre les Païens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la Loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers Chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne : mais Néron fut un Tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries; viole-t-on ſans remords la Loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous ſoit fait?* on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les Intolérans, ſe rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une Egliſe ſe diſe per-

ſécutée, lorſqu'on lui conteſte le droit de perſécuter, le Prince doit être ſourd à ſes ſollicitations. C'eſt ſur la conduite du Fils de Dieu que l'Egliſe doit régler la ſienne. Or Jeſus & les Apôtres laiſſerent à l'homme le libre exercice de ſa raiſon. Pourquoi l'Egliſe lui en défendroit-elle l'uſage. Nul n'a droit ſur l'air que je reſpire, ni ſur la plus noble fonction de mon eſprit, ſur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le ſoin de penſer pour moi? J'ai ma conſcience, ma raiſon, ma Religion & ne veux avoir ni la conſcience, ni la raiſon, ni la Religion du Pape. Je ne veux point modéler ma croyance ſur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorberi. Chacun répond de ſon ame : c'eſt donc à chacun à examiner

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle eſt la croyance qui lui paroît la plus raiſonnable.

Quoi, dit Jean Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, le Ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la ſoumettrois à celle des autres ; & ce ſeroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir.

Mais un homme peut-il préférer ſa raiſon à celle de ſa Nation ? Un tel orgueil eſt-il légitime ? Pourquoi non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec leſquelles il peſoit jadis les deſtinées des Héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre l'opinion des Nations Italiennes, Françoiſes, Eſpagnoles, &c. ; le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La diverſité & l'abſurdité

des différens cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des Peuples. La ſageſſe divine elle-même, parut dit l'Ecriture, *Judæis ſcandalum, gentibus ſtultitiam.* Scandale aux Juifs, folie aux yeux des Nations. Je ne dois en fait de Religion, nul reſpect à l'opinion d'un Peuple : c'eſt à moi ſeul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui ſe rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'Etre ſuprême. Le Magiſtrat lui-même uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la Société. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut pourſuivre en moi la prétendue faute de ne pas penſer comme lui.

Par quel motif la Loi défendroit-elle à mon voiſin de diſpoſer de mon bien, & lui permettroit-elle de diſpoſer de ma raiſon & de mon ame? Mon ame eſt mon bien. C'eſt de la Nature que je tiens le droit de penſer & de dire ce que je penſe. Lorſque les premiers Chrétiens expoſerent aux Nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorſqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre ſa Religion & la leur, & de faire uſage d'une raiſon donnée à l'homme pour diſtinguer le vice de la vertu, & le menſonge de la vérité, l'expoſition de leur ſentiment n'eut ſans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des Nations? Lorſque brûlant le Temple des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Païen à la Religion qu'il croyoit la meilleure. * 60. Quel étoit le but de cette violence ? La force impoſe ſilence à la raiſon; elle proſcrit tel culte rendu à la Divinité; mais que peut-elle ſur la croyance? Croire, ſuppoſe des motifs pour croire. La force n'en eſt

point

point un. Or ſans motif, on ne croit pas réellement : c'eſt tout au plus ſi l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raiſon & la Loi naturelle. Cette derniere Loi eſt ſainte ; elle eſt de Dieu ; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans ſon Evangile.

Tout Prêtre qui ſous le nom d'Ange de paix excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zele ſtupide * 71. & mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zele, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

L'intolérance eſt le fondement de la grandeur du Clergé.

LA doctrine, la conduite du Prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protege-t-il ? l'ignorance. Pourquoi ? C'eſt que l'ignorant eſt crédule ; c'eſt qu'il fait peu d'uſage de ſa raiſon, qu'il penſe d'après les autres, qu'il eſt facile à tromper, & qu'il eſt dupe du plus groſſier ſophiſme. * 72.

Qu'eſt-ce que le Prêtre perſécute ? la Science. Pourquoi ? c'eſt que le Savant ne croit pas ſans examen ; c'eſt qu'il veut voir par ſes yeux, & qu'il eſt plus difficile à tromper. Le ſavant à pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin tout Miniſtre de quelque Religion que ce ſoit. En Europe les Prêtres ſe ſont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile &

Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes, & l'autre des taches dans le Soleil; ils ont proſcrit dans Bayle la ſaine Logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre; ils ont forcé ce Philoſophe à s'expatrier; * 73. ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie; *74. & maintenant que la magie a paſſé de mode, ils accuſent encore d'Athéiſme & de Matérialiſme, ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du Prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le Prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure & ne s'y occupe qu'à boucher les crévaſſes par leſquelles la lumiere pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le Philoſophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un Empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talens, il eſt l'ennemi ſecret des vertus humaines. Le Prêtre en nie ſouvent juſqu'à l'exiſtence. Il n'eſt à ſes yeux d'actions vertueuſes que les actions conformes à ſa doctrine, c'eſt-à-dire, à ſes intérêts. Les premieres des vertus ſont la foi & la ſoumiſſion au Sacerdoce: ce n'eſt qu'à ſes Eſclaves qu'il accorde le nom de ſaints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus diſtinct que les idées de vertu & de ſainteté. Celui-là eſt vertueux qui fait le bien de ſes Concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en eſt pas de même du mot ſainteté. Un Hermite, un Moine s'impoſe la Loi du ſilence, ſe feſſe toutes les nuits, ſe nourrit de légumes cuits à l'eau, dort ſur la paille, offre à Dieu ſa mal-proprété & ſon ignorance; il

peut à force de macérations faire fortune en Paradis; on peut le décorer de l'auréole; mais s'il n'a fait aucun bien ſur la terre, il n'eſt pas honnête. Un ſcélérat ſe convertit à la mort, il eſt ſauvé, il eſt bienheureux; mais il n'eſt pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juſte & noble.

Les Cloîtres ſont les Minarets d'où l'on tire communément les Saints. Mais en général que ſont les Moines? des fainéans, des hommes proceſſifs, dangereux dans la Société & dont le voiſinage eſt à redouter. Que prouve leur conduite? qu'il n'eſt rien de commun entre la Religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? ſubſtituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indulgente aux tours perfides que ſe jouent les différentes Sectes, * 76. ſanctifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que ſe reprochent réciproquement les Janſéniſtes & les Moliniſtes * 77. & leur commander enfin de dépouiller leurs Concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un Deſpote d'Aſie veut que ſes Sujets concourent de tout leur pouvoir à ſes plaiſirs; qu'ils apportent à ſes pieds leur hommage & leurs richeſſes. Les Prêtres papiſtes exigent pareillement l'hommage & les richeſſes des Catholiques.

Eſt-il un moyen d'accroître leur puiſſance & leurs tréſors qu'ils n'aient employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'inſtruits par l'expérience, les Prêtres ont ſu qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on préſentoit plus d'offrandes à Arimand qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jeſus, c'eſt ſur la terreur qu'ils ont voulu fonder

leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, empriſonner le Janſéniſte & le Déiſte, & malgré l'horreur qu'inſpire à toute ame humaine & ſenſible le tribunal de l'Inquiſition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Eſpagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les Prêtres s'appercevant que la puiſſance ſacerdotale s'accroiſſoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le Moine impunément ſourd au cri de la compaſſion, aux larmes de la miſere & aux gémiſſemens de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talens. Ce fut par la confiſcation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il uſurpa enfin ſur les Peuples une autorité ſupérieure à celle des Magiſtrats & ſouvent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie oſa jetter dans un Royaume Chrétien les fondemens d'un pareil tribunal. L'ambition ſacerdotale l'édifia ; la ſtupidité des Peuples & des Princes la laiſſa faire.

N'eſt-il donc plus dans l'Egliſe Catholique de Fénélon & de Fits-James, qui touchés des maux de leurs ſemblables voient avec horreur un pareil tribunal ? Il eſt encore des Janſéniſtes aſſez vertueux pour déteſter l'Inquiſition, lors même qu'elle brûle un Jéſuite ; mais en général on n'eſt point à la fois religieux & tolérant. Humanité ſuppoſe lumiere.

Un eſprit éclairé ſait que la violence fait les Hypocrites & la perſuaſion des Chrétiens ; qu'un Hérétique eſt un frere qui ne penſe pas comme lui ſur certains Dogmes métaphyſiques ; que ce frere

Privé du don de la foi eſt à plaindre, non à punir, * 78. & que ſi nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que réſulte-t-il de l'intolérance religieuſe? le malheur des Nations. Qui ſanctifia l'intolérance? l'ambition ſacerdotale. L'exceſſif amour du Moine pour le pouvoir produiſit ſon exceſſive barbarie. Cruel par ſyſtême, le Moine l'eſt encore par ſon éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout Prêtre Catholique doit en général être atroce. * 79. Auſſi dans les Pays ſoumis à ſa puiſſance, exerça-t-il en tous les tems tout ce que peut imaginer l'injuſtice & la cruauté la plus rafinée. Si d'une Religion inſtituée pour inſpirer la douceur & la charité, il fit un inſtrument de perſécutions & de maſſacres; ſi tout dégouttant du ſang verſé dans un Auto-da-fé, il oſe dans le ſacrifice de l'autel, lever ſes mains homicides au Ciel, qu'on ne s'en étonne point; le Moine eſt ce qu'il doit être. Couvert du ſang hérétique, il doit ſe regarder comme le vengeur de la Divinité. Quel inſtant néanmoins pour implorer ſa clémence? Ses mains ſeroient-elles pures, parce que l'Egliſe les déclareroit telles? Quel Corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorſqu'elles tendoient à l'accroiſſement de ſon pouvoir!

C'eſt aſſez de l'aveu de l'Egliſe pour ſanctifier un crime. J'ai conſidéré les diverſes Religions, & j'ai vu leurs divers Sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec leſquels ils vouloient brûler leurs ſemblables. J'ai vu les diverſes ſuperſtitions ſervir de marche-pied à l'orgueil eccléſiaſtique. Quel eſt donc, me ſuis-je dit, le vrai impie? Eſt-ce l'Incrédule? Non: mais le Fanatique * 80. ambitieux. C'eſt lui qui perſécuteur, aſſaſſin de

ſes freres, enviant à l'exécuteur des vengeances céleſtes le plaiſir de tourmenter les hommes dans les Enfers, ſe préſente pour remplir ſes abominables fonctions ſur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par une mort prompte, hâter encore ſa damnation, & par une gradation inouie de cruauté, que cet homme ſon ſemblable, fût au même inſtant arrêté, empriſonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

CHAPITRE XXI.

Impoſſibilité d'étouffer dans l'homme le ſentiment de l'intolérance; moyen de s'oppoſer à ſes effets.

LE levain de l'intolérance eſt indeſtructible: il ne s'agit que d'en ſurprendre le dévéloppement & l'action. Des Loix ſéveres doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt perſonnel? Le Magiſtrat en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorſque ſous le maſque de la Religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés?

Les hommes ſont de leur nature intolérans. Le ſoleil de la raiſon les éclaire-t-il un moment? Qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des Loix ſages, & ſe mettre dans l'heureuſe impuiſſance de ſe nuire, lorſqu'ils ſeront de nouveau ſaiſis de l'accès d'une rage intolérante.

De bonnes Loix peuvent également contenir le Dévot furieux & le Prêtre perfide. L'Angle-

terre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en ſont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont ſur cet objet ouvert enfin les yeux de ces Peuples. Ils ſentent que la liberté de penſer eſt de droit naturel, que penſer produit le beſoin de communiquer ſes penſées, & que dans un Peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard eſt un ſigne de ſtupidité.

Qui n'éprouve pas le beſoin de penſer, ne penſe pas. Il en eſt de l'eſprit comme du corps: ne fait-on point uſage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'eſprit. Lorſque l'intolérance a comprimé l'ame des Citoyens, lorſqu'elle en a détruit le reſſort, alors l'eſprit de vertige & d'aveuglement ſe répand ſur une Nation.

Le toucher de Midas, diſent les Poëtes, changeoit tout en or: la tête de Méduſe transformoit tout en pierres: l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en Idiots, * 81. tout ce qui ſe trouve dans l'atmoſphere de ſa puiſſance. C'eſt elle qui dans l'Orient porta ces premiers germes de ſtupidité qu'y développa depuis le Deſpotiſme. C'eſt l'intolérance qui condamne au mépris de l'Univers préſent & à venir, toutes ces Contrées ſuperſtitieuſes dont les Habitans paroiſſent réellement plutôt appartenir à la claſſe des brutes qu'à celles des hommes.

Il n'eſt qu'un cas où la tolérance puiſſe devenir funeſte à une Nation; c'eſt lorſqu'elle tolere une Religion intolérante; telle eſt la Catholique. * 82. Cette Religion devenue la puiſſante dans un Etat y répandroit encore le ſang de ſes ſtupides protecteurs; c'eſt un ſerpent qui piqueroit le ſein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y ſoit attentive! ſes Princes ont intérêt

d'embraſſer le Papiſme : il leur offre de grands établiſſemens pour leurs freres, leurs enfans, &c. Ces Princes une fois Catholiques voudront forcer la croyance de leurs Sujets, & duſſent-ils encore verſer le ſang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la ſuperſtition & de l'intolérance fument encore. Un léger ſouffle peut les rallumer & embraſer l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande ſeroit-elle ſure de s'y ſouſtraire? Le Bréton lui-même pourroit-il du haut de ſes dunes long-tems braver la fureur du Catholique? Le foſſé des mers eſt une barriere impuiſſante contre le Fanatiſme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle Croiſade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & de traiter un jour les Brétons, comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton inſinuant du Catholique n'en impoſe pas aux Proteſtans. Le même Prêtre qui regarde en Pruſſe l'intolérance comme une abomination & une infraction à la Loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une Héréſie. * 83. Qui le rend en ces Pays ſi différent de lui-même? Sa foibleſſe en Pruſſe & ſa puiſſance en France.

Qu'on conſidere la conduite des Chrétiens d'abord foibles; ce ſont des agneaux : devenus forts, ce ſont des tigres.

Inſtruites par leurs malheurs paſſés, les Nations ne ſentiront-elles jamais la néceſſité d'enchaîner le Fanatiſme & de bannir de toute Religion le Dogme monſtrueux de l'intolérance? Qui dans ce moment-même ébranle le Trône de Conſtantinople & ravage la Pologne? Le Fanatiſme. C'eſt lui qui défendant au Catholique Polonois d'admettre le Diſſident au partage de ſes

privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. Envain impute-t-on au ſeul orgueil des Grands les malheurs actuels de ces Contrées; ſans la Religion les Grands n'euſſent point armé la Nation; & l'impuiſſance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la Patrie. Le Papiſme eſt l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Conſtantinople, c'eſt le Fanatiſme Muſulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le Chrétien Grec, l'arme en ſecret contre l'Empire dont il auroit été le défenſeur.

Plût-au-Ciel que ces deux exemples, & préſens, & frappans des maux produits par l'intolérance religieuſe, fuſſent les derniers de cette eſpece, & que déſormais indifférens à tous les cultes, les Gouvernemens jugeaſſent les hommes ſur leurs actions & non ſur leur croyance: qu'ils regardaſſent les vertus & le génie comme les ſeuls titres à la faveur publique, appriſſent que ce n'eſt point de l'horloger Papiſte, Turc, ou Réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter ſa montre; & qu'enfin ce n'eſt point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le Dogme de l'intolérance ſubſiſte, l'Univers moral renferme dans ſon ſein le germe de nouvelles calamités. C'eſt un volcan demi-éteint qui ſe rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la déſolation.

Telles ſont les craintes d'un Citoyen qui ſincere ami des hommes ſouhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, ſuffiſamment prouvé dans cette Section, qu'en général toutes les paſſions facti-

ces & en particulier l'intolérance civile & religieuſe, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguiſé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront ſans doute fait oublier au Lecteur les motifs qui m'ont néceſſité à cette diſcuſſion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, ſi toutes les paſſions citées ci-deſſus ſont factices, tous par conſéquent en ſont ſuſceptibles. C'eſt pour faire plus évidemment encore ſentir cette vérité, que je lui préſente de nouveau le tableau de généalogie des paſſions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des paſſions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe eſt la ſenſibilité phyſique. Que produit en lui cette ſenſibilité ? un ſentiment d'amour pour le plaiſir, & de haine pour la douleur : c'eſt de ces deux ſentimens réunis dans l'homme & toujours préſens à ſon eſprit que ſe forme ce qu'on appelle en lui le ſentiment de l'amour de ſoi. * 84. Cet amour de ſoi engendre le deſir du bonheur ; le deſir du bonheur celui du pouvoir ; & c'eſt ce dernier qui donne à ſon tour naiſſance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les paſſions factices, * 85. qui, ſous des noms divers, ne ſont en nous qu'un amour du pouvoir déguiſé & appliqué aux divers moyens de ſe le procurer.

Ces moyens ne ſont pas toujours les mêmes.

Auſſi voit-on les hommes ſelon les poſitions où ils ſe trouvent, & le Gouvernement ſous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richeſſes, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talens, &c. mais y marcher conſtamment.

Si l'on ſe rappelle maintenant ce que j'ai dit Section 2, 3 & 4 de cet Ouvrage:

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit;

2°. Que cette égale aptitude eſt en eux une puiſſance morte; ſi elle n'eſt vivifiée par les paſſions;

3°. Que la paſſion de la gloire eſt celle qui met le plus communément cette puiſſance en action;

4°. Que tous en ſont ſuſceptibles dans les Pays où la gloire conduit au pouvoir.

La concluſion générale que j'en tirerai, c'eſt que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'eſpece de paſſion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La ſeule objection à laquelle il me reſte à répondre eſt celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire : * 86. mais cette paſſion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force ſuffiſant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Pour réſoudre cette queſtion, je ſuppoſe que j'ai concentré tout mon bonheur dans la poſſeſſion de la gloire : alors cette paſſion auſſi vive que l'amour de moi-même, ſe confondra néceſſairement en moi avec ce ſentiment. Il s'agit donc de prouver que le ſentiment de l'amour de ſoi, commun à tous les hommes, eſt le même

dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquiſition des plus grandes idées.

CHAPITRE XXIII.

De la force du ſentiment de l'amour de ſoi.

LE ſentiment de l'amour de ſoi différemment modifié dans les différens hommes, eſt eſſentiellement le même dans tous. Ce ſentiment eſt indépendant de la fineſſe plus ou moins grande des organes. On peut être ſourd, aveugle, boſſu, boiteux & avoir le même deſir de ſa conſervation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaiſir.

Ni la force, ni la foibleſſe du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du ſentiment de l'amour de ſoi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organiſation. S'il étoit un moyen de meſurer la force de ce ſentiment, ce ſeroit par *ſa conſtance*, ſon *unité* & ſi je l'oſe dire, par ſa préſence habituelle. Or à tous ces égards le ſentiment de l'amour de ſoi eſt le même dans tous les hommes.

C'eſt ce ſentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obſtacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'eſt ce ſentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque Individu, veille ſans ceſſe à ſa con-

ſervation. Or ſi l'amour de ſoi eſt à cet égard le même dans tous, tous ſont donc ſuſceptibles du même degré de paſſion, par conſéquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit. Mais j'admets pour un moment que le ſentiment de l'amour de ſoi ſe fît moins vivement ſentir à l'un qu'à l'autre : il eſt certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, ſeroit par conſéquent très-petite & qu'elle n'influeroit en rien ſur les eſprits.

Un Méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie néceſſaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de ſon rivage; il laiſſe le ſurplus des eaux ſuivre leur cours & ſe perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du ſentiment total de l'amour de ſoi que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'eſprit. Or cette partie eſt moins conſidérable qu'on ne le penſe. Conſulte-t-on ſur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, ſuffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues. * 87. Or cette eſpece d'attention eſt, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes. (*a*)

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes ſont des dons du hazard ; que

[*a*] Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfans que l'étude de la Géométrie, c'eſt que les enfans éprouvent plus habituellement le beſoin de parler que de comparer enſemble des figures géométriques, & que le beſoin ſenti de l'attention la rend toujours moins déſagréable & moins pénible.

nous lui devons le premier ſoupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette eſpece ſont, pour ainſi dire, ſaiſies ſans attention; que leur découverte par cette raiſon a toujours été regardée comme une inſpiration, & qu'il n'eſt point en conſéquence de Poëte, ni de Philoſophe à qui l'expreſſion harmonieuſe & brillante, claire & préciſe de ſes penſées, n'ait coûté plus de ſoins & de travail que ſes idées les plus heureuſes.

D'où il réſulte que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux ſont ſuſceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypotheſe où le ſentiment de l'amour de ſoi ne fut pas le même dans tous (hypotheſe ſans doute impoſſible) la petite différence qui ſe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence ſur leur eſprit.

En effet qu'on ſuppoſe le ſentiment de l'amour de ſoi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce ſentiment comme l'expérience le prouve, n'en ſeroit pas moins également habituel dans eux. Or ſi toute ſupériorité d'eſprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (*a*)

(*a*) Lorſqu'il s'agit d'eſprit, le Lecteur pour bien ſaiſir mes idées, doit rappeller à ſa mémoire que l'eſprit eſt le produit de l'attention & l'attention celui d'une paſſion quelconque, & ſur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation, &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les ſécondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général toujours occupé de s'y ſouſtrai-

il eſt évident que dans cette ſuppoſition, tous les hommes ſeroient encore doués du degré de paſſion néceſſaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

CHAPITRE XXIV.

Des grandes idées, effets de la conſtance de l'attention.

UN deſir violent occaſionne ſouvent un effort d'eſprit plus vif que continu. Or l'acquiſition des grands talens ſuppoſe un travail opiniâtre, & un deſir de s'inſtruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde ſoient de leur fortune & de leurs plaiſirs, ils éprouvent par inſtant des deſirs de gloire. Pourquoi ces deſirs ſont-ils ſtériles en eux? C'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez durables. C'eſt à la conſtance des deſirs que ſont attachés les grands ſuccès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'eſt que le deſir de voir leurs amans eſt en elles toujours plus

re, l'homme eſt alors forcé de penſer & de réfléchir. Il eſt donc toujours ce que le fait la poſition où il ſe trouve. Mais l'adverſité eſt-elle ſi ſalutaire qu'on le dit? Oui; dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe Ecoſſois, *eſt ſaine à déjeûner, indifférente à dîner & mortelle à ſouper*. D'ailleurs l'adverſité n'excite ſouvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle eſt ſouvent paſſagere. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talens.

habituel que le deſir de les en empêcher ne l'eſt à leurs ſurveillans.

Les habitans de Kamſchatka d'une ſtupidité ſans égale à certains égards, ſont à d'autres d'une induſtrie merveilleuſe. S'agit-il de ſe faire des vêtemens? leur adreſſe en ce genre, dit leur Hiſtorien, ſurpaſſe celle des Européens. (*a*) Pourquoi? C'eſt qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus ſujette aux intempéries de l'air, où par conſéquent le beſoin d'être vêtu ſe fait le plus habituellement ſentir. Or le beſoin habituel eſt toujours induſtrieux. Eprouve-t-on celui de la conſidération? procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du deſir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'eſt dans la poſſeſſion de cette eſtime qu'on concentre tout ſon bonheur, & c'eſt alors que le deſir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or ſi ce dernier ſentiment, comme l'expérience le prouve, eſt habituellement préſent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'eſpece d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit.

Tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, ſont donc ſuſceptibles non ſeulement de paſſions, mais encore du degré habituel de paſſions ſuffiſant pour les élever aux plus grandes idées.

(*a*) Si les habitans de Kamſchatka nous ſurpaſſent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talens ne ſont que la différente application du même eſprit à des genres divers.

Qui ſouleve une livre de plume ou de laine, ſouleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'induſtrie des habitans de Kamſchatka & la nôtre tient donc à la différence de beſoins que doivent éprouver dans des climats différens, des peuples ſauvages ou policés.

D'où

D'où provient donc l'extrême inégalité des eſprits? De ce que perſonne ne voit préciſément * 88. les mêmes objets; ne s'eſt préciſément trouvé dans les mêmes poſitions; * 89. n'a reçu la même éducation; & de ce qu'enfin le hazard qui préſide à notre inſtruction, ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'eſt donc à l'éducation priſe dans toute l'étendue du ſens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hazard ſe trouve compriſe (*a*) qu'on peut rapporter l'inégalité des eſprits.

Pour completter les preuves de cette vérité, il ne me reſte qu'à montrer dans la Section ſuivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui ſur ce même ſujet adoptent des principes différens des miens.

Je prendrai Mr. Rouſſeau pour exemple. C'eſt de tous les Auteurs celui qui dans ſes Ou-

(*a*) De ce que le hazard aura toujours part à notre inſtruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? Non: l'éducation ne fera jamais des hommes ſupérieurs de tous les habitans d'une Nation: mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le deſir de la gloire, en mettant ſouvent les Citoyens dans les poſitions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puiſſe infiniment retrécir l'Empire.

Il eſt à Rome des Conſervatoires ou Ecoles de Muſique dont on ſort toujours bon Muſicien, & dans leſquels il ſe forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit auſſi à Paris une Ecole des ponts & chauſſées dont il ne ſort que des gens inſtruits, parmi leſquels ſe trouvent quelques hommes ſupérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reſte des citoyens des gens de ſens & d'eſprit. Or ces avantages d'une excellente éducation ſont ſuffiſans pour encourager à l'étude d'une ſcience à la perfection de laquelle eſt en partie attachée le bonheur de l'humanité.

vrages a traité cette queſtion avec le plus d'eſprit & d'éloquence. Je diſcuterai donc ſes principales opinions, & ſi j'en démontre la fauſſeté & la contradiction, j'imagine que le Public alors moins attaché à ſes anciens préjugés, jugera ſans partialité mes principes & ſe trouvera dans cette diſpoſition heureuſe & calme qui fait adopter toute idée juſte quelque paradoxale qu'elle ait d'abord paru.

NOTES.

1. QUelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuoſité de l'attaque comme le caractere diſtinctif des François : mais cette impétuoſité n'eſt point un caractere : elle leur eſt commune avec les Turcs & généralement avec toutes les Nations non accoutumées à une diſcipline ſévere. Les François d'ailleurs en ſont ſuſceptibles. Le Roi de Pruſſe en a dans ſes Armées & tous y font l'exercice à la Pruſſienne.

2. Les mots *loyal* & *poli*, ne ſont point ſynonimes. Un Peuple eſclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérentieux. Un tel Peuple eſt ſouvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays atteſtent la loyauté des commerçans Anglois. L'homme libre eſt en général l'homme honnête.

3. Dans une Nation avilie, on ne trouve pas même parmi ſes meilleurs Citoyens, des caracteres d'une certaine élevation. Des ames nobles & fieres y ſeroient trop diſcordantes avec les autres.

4. En Orient quel eſt l'homme le plus loué ? Le plus tyran, le plus craint & le plus déteſtable. Mais ce Tyran tant loué de ſon vivant peut donc toujours ſe croire l'idole & l'amour de ſes Peuples. Si l'hiſtoire en trace enfin le portrait, c'eſt long-tems après ſa mort. Quel moyen reſte-t-il donc au Monarque d'Orient pour ſavoir s'il emporte réellement dans la tombe l'eſtime & les regrets de ſes Sujets ? Il n'en eſt qu'un : c'eſt de réfléchir ſur lui-même, d'examiner s'il s'eſt toujours occupé du bonheur de ſes peuples, & ſi dans toutes ſes actions il n'a jamais conſulté que l'intérêt National. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être ſûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que ſon nom ſera le mépris de la poſtérité. La mort eſt la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du menſonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere ſur les Sultans, la diſgrace l'opere ſur ſes Viſirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talens, qu'on leur refuſe. En ſortent-ils ? ils ne ſont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, ſouvent des hommes communs & ſans génie.

5. Le Deſpote toujours ſans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il ſe flatter que des Peuples habitués à trembler ſous le fouet du pouvoir, aſſez vils pour ſe laiſſer lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puiſſant ? Un Monarque doit ſavoir qu'en

briſant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un Empire le précipite à ſa ruine; que les étaies du Trône deſpotique doivent s'affaiſſer ſous ſon poids; qu'uniquement fort de la force de ſon Armée, cette Armée défaite, ſes ſujets affranchis de toute crainte, ceſſeront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du ſort des plus grands Etats. Darius, Tigrane, Antiochus en ſont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour ſubjuguer la libre Italie; & pour ſe ſoumettre la ſervile Aſie, ils ne firent que s'y préſenter.

6. Pour l'intérêt de ſa gloire & de ſa ſûreté, le Deſpote devroit regarder comme amis ces mêmes Philoſophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes Courtiſans qu'il chérit, & qui vils flatteurs de tous ſes vices, l'excitent aux crimes qui préparent ſa chûte.

7. A quel ſigne diſtingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des Loix, tous deux infligent le ſupplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces Loix; tous deux emploient la force de la communauté, c'eſt-à-dire, celle de la Nation, ou pour maintenir leurs Edits, ou pour repouſſer l'attaque de l'ennemi. Oui; mais ils différent, dit Locke, en ceci, c'eſt que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour ſatisfaire des fantaiſies & s'aſſervir ſes Concitoyens; & que le ſecond s'en ſert pour ſe rendre reſpectable à ſes voiſins, pour aſſurer aux Citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'uſage de la force Nationale pour tout autre objet que l'avantage général, eſt un crime. C'eſt donc à la différente maniere d'employer la force Nationale qu'on peut diſtinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le Deſpotiſme au vertueux Tullius 7e. Roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité Royale.

9. Entre les diverſes cauſes du peu de ſuccès de la France dans la derniere guerre, ſi l'on compte la jalouſie, l'inexpérience des Généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité Religieuſe qui commença dès-lors à s'étendre ſur tous les eſprits. Maintenant le François n'oſe plus penſer par lui-même. De jour en jour, il penſera moins, & ſera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel qu'en Angleterre même il n'eſt preſque point de Miniſtre qui ne voulût revêtir ſon Prince du pouvoir arbitraire. L'ivreſſe d'une grande place fait oublier au Miniſtre qu'accablé lui-

même ſous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & ſa poſtérité en ſeront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois ? Seroit-ce le deſir d'y faire le bien ? Qui ne ſeroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les deſire, c'eſt moins pour l'utilité publique que pour la ſienne propre. Les hommes ne naiſſent donc pas auſſi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté ſuppoſe amour des autres, & c'eſt en nous ſeuls que ſe concentre tout notre amour.

11. Le deſir du pouvoir eſt général, & ſi pour y parvenir tous les hommes ne s'expoſent point aux mêmes dangers, c'eſt que l'amour de la conſervation eſt dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puiſſance.

12. En preſque tout pays l'on donne à la force la préférence ſur la juſtice. En France, l'on met l'Avocat a la taille : l'on en exempte le Lieutenant. Pourquoi ? C'eſt que l'un eſt juſqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice & l'autre de la force.

13. Quels ſont les ennemis d'un homme célebre ? Ses rivaux & preſque tous ſes Contemporains. Sa préſence les humilie. De qui l'homme illuſtre eſt-il loué ? De l'Etranger ; l'Etranger eſt ſans envie. C'eſt la poſtérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des tems. L'eſtime de l'Etranger eſt pour l'homme de Lettres preſque l'unique récompenſe qu'il puiſſe maintenant attendre de ſes travaux.

14. Eſt-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'eſprit qu'en ſoi ; on le hait, ſa préſence importune ; l'on veut ſe venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Deſcartes, Bayle, Maupertuis, &c. ou l'on le perſécute comme Monteſquieu, Diderot, &c.

Il n'eſt point, dit-on, de grand homme aux yeux de ſa femme ou de ſon valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on ſeroit trop ſouvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'eſtimer peu.

Les grandeurs & les richeſſes peuvent quelque tems impoſer ſilence à l'envie ; mais elle s'en irrite en ſecret. On ne veut pas qu'un homme déja notre ſupérieur en naiſſance & en dignité, le ſoit encore en talens. Cet homme écrit-il comme Fréderic ? On ridiculiſe en lui le talent d'écrire qu'on admire dans Céſar, Cicéron, &c. On le voit à regret conſtater ſon mérite par un bon Ouvrage. Eh quoi ! Sa ſeule converſation ne ſuffiroit-elle pas pour prouver ſon eſprit ? Non, dans la converſation, les idées ſe ſuccedent très-rapidement : on n'a le temps ni de les conſidérer ſous toutes les faces, ni d'en apprécier la juſteſſe. D'ailleurs le ton, le geſte

de celui qui parle, la diſpoſition de celui qui écoute, tout peut en impoſer. On eſt donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en uſe & l'on ſe conſole.

Peut-être pour être aimé, faut il mériter peu d'eſtime. Toute ſupériorité attire reſpect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite ſupportable? C'eſt qu'elle le rend un peu mépriſable.

Le mérite réſervé donne à la fois une diſpoſition au reſpect & à la haine, & le mérite affable une diſpoſition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit ſe contenter de peu d'eſtime. L'oubli du mérite en eſt le pardon. Les grands talens ſont quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu ſecret & général du plus grand nombre, ce n'eſt pas que l'eſprit s'exalte, c'eſt que la ſottiſe s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles ſatyriques? La critique qu'on y fait des grands hommes; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent ſi promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémiſtocle. Ils s'ennuyoient d'eſtimer long-tems le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talens naiſſans? ſouvent pour déprimer les talens reconnus. Pénetre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs? on voit que le deſir d'obliger un homme a ſouvent moins de part au ſervice qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de Lettres & donner à leur ſociété la préférence ſur toute autre: l'orgueil paternel en eſt humilié.

17. Si comme on le dit, les Lettres & la Philoſophie ſont en France ſans protecteurs, on peut ſans être prophete, aſſurer que la génération prochaine y ſera ſans eſprit & ſans talens, & que de tous les arts, ceux de luxe y ſeront les ſeuls cultivés.

18. La violence & la perſécution ſont en général proportionnées au mérite du perſécuté. En tout pays les hommes illuſtres ont éprouvé des diſgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'Auteurs penſent d'après eux. La plupart font des Livres d'après des Livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'eſtime de la poſtérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les Anciens, quicon-

que eût en ſecret préféré le Taſſe à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire ſon ſentiment, lorſqu'on ne le donne pas pour Loi ? Qui mieux que la diverſité des opinions peut éclairer le goût du public.

21. Le Prince & le Magiſtrat redoutent-ils le jugement de la poſtérité ? Ils méritent communément ſon eſtime ; ils ſont juſtes dans leurs Edits & leurs ſentences. Il en eſt de même d'un Auteur. A-t-il en écrivant la poſtérité préſente à ſon ſouvenir ? ſa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes : il s'aſſure de l'eſtime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les ſiecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé Cenſure de Beliſaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ſes aſſertions : il rappelle toujours à mon eſprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi, Mathan ! d'un Prêtre eſt-ce là le langage ?

23. Les Citoyens auxquels on doit le plus de reſpect ſont d'abord ces Généraux & ces Miniſtres habiles dont la valeur ou la ſageſſe aſſure, ou la grandeur, ou la félicité des Empires : mais après ces Chefs de guerre ou de juſtice, quels Citoyens ſont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les Arts & les Sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand Géometre, au grand Poëte, & au grand Philoſophe ? c'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

Le pouvoir eſt l'idole de la Jeuneſſe & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelaſſer des myrthes à ſes lauriers.

Si ce même pouvoir eſt quelquefois le dedain du Vieillard, c'eſt qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'eſt du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont ſenti la néceſſité d'aſſurer au cultivateur & ſa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crût avoir ſur un terrein vague & ſtérile, autant de droit que le premier occupant ?

25. La réſiſtance au Puiſſant eſt réputée ſédition & crime même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un Négociant Anglois portées à la Chambre des Communes. „ Meſſieurs, dit-il, vous n'i-„ magineriez jamais les tours perfides que nous font les Ne-„ gres. Leur méchanceté eſt telle ſur certaines côtes d'A-

„ frique qu'ils préferent la mort à l'eſclavage. Sont-ils ache-
„ tés? ils ſe poignardent, ſe jettent dans des puits. Autant
„ de perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait de la perver-
„ ſité de cette maudite race."

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens? lorſqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuſe. Eut-elle conquis la Macédoine! aucune Nation ne peut lui réſiſter. Rome devenue plus forte ceſſa d'être juſte. Ses habitans furent dès-lors ſans honneur & ſans foi. Le Puiſſant eſt toujours injuſte. La juſtice entre les Nations eſt toujours fondée ſur une crainte réciproque & delà cet axiome politique.

Si vis pacem, para bellum.
Veux-tu la paix? ſois prêt à la guerre.

27. Ariſtote met le brigandage au nombre des différentes eſpeces de chaſſes. Solon entre les diverſes profeſſions compte celle de voleur. Il obſerve ſeulement qu'il ne faut voler, ni ſes concitoyens, ni les alliés de la République. Rome fut ſous le premier de ſes Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit Céſar, regardent la dévaſtation & le pillage comme le ſeul exercice convenable à la Jeuneſſe, le ſeul qui puiſſe l'arracher à la pareſſe & former des hommes.

28. Il eſt, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des repréſailles l'établit chez des Nations qu'une Puiſſance à peu-près égale force à reſpecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont elles affaire à des peuples ſauvages? dès ce moment, le droit des gens eſt nul & chimérique à leurs yeux.

Eſt-ce aux Nations Chrétiennes à parler de droit des gens, de Loi naturelle & de vertu? elles qui ſans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévaſtent leurs villes & en chaſſent les habitans; elles qui dans les villages Africains portent avec les marchandiſes de l'Europe, la diſcorde, la guerre, & en profitent pour faire des eſclaves; elles enfin qui ſans prétexte & ſans offenſe de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renverſent les Trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs ſujets, s'approprient leurs Etats & oublient qu'il eſt un droit de *Primo occupanti*.

L'Egliſe ſe vante de faire reſtituer les larcins & les dépôts volés: mais a-t-elle fait reſtituer les Empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde? ne s'eſt-elle pas enrichie de ſes dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par ſa conduite jetté du mépris ſur les préceptes de

cette Loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Eſt-il d'ailleurs une morale plus abſurde & plus petite que celle de l'Egliſe ? Qu'un Prince prenne une Maîtreſſe, qu'il ſatisfaſſe un goût auſſi indifférent au bien public, ſi ce goût ou cette Maîtreſſe eſt défavorable aux projets de l'Egliſe, le Prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévaſtation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offenſé ; qu'il faſſe périr 400,000 hommes dans cette expédition, qu'il ſurcharge ſes Sujets d'impôts, le Prêtre garde le ſilence. Belle morale que celle du Clergé catholique !

29. On aime, dit-on, la juſtice. Mais les Magiſtrats en ſont les organes, & chargés par état de l'adminiſtrer, ils doivent ſur-tout protéger l'innocence. La protegent-ils réellement ? Une affaire criminelle eſt en Eſpagne & en Angleterre inſtruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un Avocat à l'accuſé, où l'on fait publiquement ſon procès, eſt ſans contredit celle où l'innocence eſt le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'eſt la meilleure. Pourquoi n'eſt-elle pas adoptée ? Pourquoi les Magiſtrats n'en ſollicitent-ils pas l'admiſſion ? C'eſt qu'ils imaginent que plus leurs ſentences ſeront arbitraires, plus ils inſpireront de crainte & plus ils acquerront de pouvoir ſur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'eſt donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment ſe dire ami de l'humanité, lorſqu'on ne l'eſt pas de même de la juſtice ?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puiſſance, en peut être difficilement ſéparée. On reſpecte juſqu'à l'apparence du pouvoir. C'eſt à ce ſentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le ſuicide. On ſuppoſe une grande puiſſance à qui mépriſe aſſez la vie pour ſe donner la mort. A quelle autre cauſe, ſinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'exceſſive haine des femmes ſages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des Héros, des amis fideles, des Citoyens honnêtes, on peut donc avec ce certain goût ſervir utilement & ſa famille & ſa Patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en ſont ſoupçonnés ? c'eſt qu'elles ont ſur eux peu de puiſſance. Or ce défaut de pouvoir leur eſt inſupportable. Ce ſont autant d'eſclaves de moins dans leur Empire. Ils ſont donc coupables d'un crime que la mort ſeule peut expier.

31. C'eſt la force qui rend un Monarque reſpectable à un Monarque. Philippe ſecond travaille à ſon Bureau ; il ſe ſent un beſoin ; il appelle, perſonne ne vient. Son bouffon ſe

met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi? Du reſpect, de l'eſtime & de la crainte que vous inſpirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, ſi vous ceſſiez d'être fort, & que vos autres Sujets ne vous ſerviſſent pas mieux que vos domeſtiques.

32. L'enthouſiaſme de l'équité ſe fait rarement ſentir aux Princes. Peu d'entr'eux ſont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité le ſeul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des ſacrifices humains; il porte la guerre en Afrique & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces déteſtables ſacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux ſont peut-être les ſeules réellement entrepriſes pour le bonheur des Nations. Gélon & Catherine II. partageront donc à cet égard l'eſtime de la poſtérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains? Qu'on ne les juge point ſur de petits maux produits par quelques tracaſleries domeſtiques, mais ſur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le deſir du bien eſt rare en eux. Le ſeul moment où communément le bien public s'opere, eſt celui où l'intérêt du Puiſſant ſe trouve conforme à l'intérêt général. Quel inſtant les Rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux Sujets & pour affoiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vaſſaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchiſſement des Peuples.

Que les Princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des Sujets, ne les aime point. C'eſt folie de croire que les peuples en ſeront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une Nation eſt éclairée, plus elle ſe prête aux juſtes demandes d'un Gouvernement équitable. Qui veut aveugler les Citoyens, veut être impunément injuſte. Tels ſont en général les hommes, & cependant la plupart d'entr'eux oſent ſe dire amis de la juſtice. O ignorance de ſoi-même! O hypocriſie!

33. Eſt-il, comme on le dit, des hommes qui ſacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la juſtice? Non: mais il en eſt qui n'ont rien de plus cher que la juſtice. Ce ſentiment généreux eſt en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur préſentant d'une part l'homme injuſte comme avili, mépriſé & par conſéquent comme foible; & de l'autre, l'homme juſte, comme eſtimé, honoré, & par conſéquent comme fort.

Les idées de juſtice ſe ſont-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles ſe confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de ſe les rappeller enſemble? Bientôt il n'eſt plus poſ-

ſible de les ſéparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à ſe montrer toujours juſte & vertueux; & rien alors qu'on ne ſacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la conſidération engendre l'amour de la juſtice. Ce dernier amour, il eſt vrai, eſt étranger à l'homme : celui du pouvoir au contraire lui eſt naturel : il eſt commun à tout, au vertueux comme au fripon, au Sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique; & le deſir de la juſtice l'effet de l'inſtruction. En conſéquence c'eſt de la ſageſſe des Loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un Peuple où l'on reſpecte la juſtice, ſeroient injuſtes chez une Nation féroce, où l'équité ſeroit traitée de foibleſſe & de lâcheté? On n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'eſt une queſtion de tout tems décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les Deſpotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels ſont les tyrans du Peuple. Les Seigneurs. Les Tyrans, dira-t-on, y ſont donc plus multipliés que dans les Gouvernemens deſpotiques? J'en doute. Le Sultan a ſous lui des Viſirs, des Bachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des Directeurs de Douanes ou de Domaines, enfin une infinité de Commis ou de ſous-Deſpotes encore plus indifférens que les Propriétaires au bonheur des vaſſaux.

35. En Angleterre ſi la mal-honnêteté eſt dans un Grand mépriſée des petits; c'eſt que ces petits protégés par la Loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, ſi le vice du Grand eſt au contraire reſpecté, c'eſt qu'en lui le vice eſt armé de puiſſance, & qu'on peut abhorrer & non mépriſer la puiſſance.

36. Attila comme Thamas ſe glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle ſont les noms injurieux que l'oppreſſeur puiſſant donne au foible opprimé.

38. Dans tout Empire où les volontés momentanées du Prince font Loix, toutes les Loix ſont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui ſont gouvernés.

39. Le mépris eſt le partage de la foibleſſe. Cette vérité eſt peut-être la ſeule qui ne ſoit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une Province? une Ville? Il eſt mépriſable à ſes propres yeux. Enleve-t-il injuſtement cette Ville ou cette Province à ſon voiſin? Il s'en croit plus eſtimable: il a toujours vu l'injuſtice honorée dans le Puiſſant & l'Univers ſe taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un Poëte Anglois, ne re-

doute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juſte & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ſes concitoyens pour perſécuteurs : juſqu'à ſes amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de ſa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foibleſſe; & dans un Gouvernement vicieux, le bon & le foible ſont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un Milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque bruſquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? „ Je n'y „ puis, répond-il, ſoutenir plus long-tems le ſpectacle du „ malheur des payſans Romains; leur miſere me déchire: „ ils n'ont plus la face humaine". Ce Seigneur exageroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le ſupplice du gazettier Hollandois, celle du Miniſtere François. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le ſiecle dernier du traitement fait au Gazettier. Il eſt des ſiecles encore plus vils où le ſupplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on ſur le ſort de ce Gazettier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on ſe croit tranſporté chez ce Sultan des Indes qui fait pendre ſon Viſir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en eſt fallu que l'illuſtre & malheureux M. de la Chalotais n'ait ſubi le même ſort pour avoir pareillement mis trois grains de ſel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oſeroit-on mettre la frivolité des Grands ſur la Scene? c'eſt que des comédies de cette eſpece opéreroient, dira-t-on, peu de converſions; j'en conviens. Un Poëte, qui par un tableau ridicule & ſaillant de la frivolité, ſe flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françoiſes, ſe tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne ſe forme point d'eſprit ſenſé dans un Gouvernement ſur lequel les femmes & les Prêtres ont une certaine influence. L'eſprit léger & frivole eſt le ſeul qu'on y doive cultiver; c'eſt le ſeul qui conduiſe à la fortune.

45. Ce n'eſt point à ſon génie, c'eſt toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talens doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyans.

46. Le Viſir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des Peuples & des Princes éclairés. Ce Viſir craint qu'au retour le voyageur ne le mépriſe. Ennemi né des gens inſtruits, il ſe vante de ſon mépris pour eux;

& c'eſt ſur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands Miniſtres & les grands Princes ont toujours été Protecteurs des Lettres. Le Prince de Brunswick, Catherine II., le Prince Henri de Pruſſe, &c. en ſont la preuve.

47. C'étoit jadis le privilege des fous de dire quelquefois la vérité aux Princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! Imitons, diſoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne ſe croient point en ſûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'eſt à la liberté dont jouiſſent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reſte. Sans eux preſqu'aucune nation qui ne gémit ſous le joug de l'ignorance & du Deſpotiſme. Tout homme vertueux, tout bon Citoyen doit donc s'intéreſſer à la liberté de ces deux Peuples.

49. Ce n'eſt qu'à des automates que le deſpotime commande. On n'a de caractere que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la baſſeſſe l'étouffent en eux.

50. Le Gouvernement défend-il d'imprimer ſur les matieres d'adminiſtration? Il fait veu d'aveuglement & ce vœu eſt aſſez commun. „ Tant que mes finances ſeront bien ré-
„ gies & mes Armées bien diſciplinées, diſoit un grand
„ Prince, écrira qui voudra contre ma diſcipline & mon
„ adminiſtration. Mais ſi je négligeois l'un ou l'autre; qui
„ ſait ſi je n'aurois pas la foibleſſe d'impoſer ſilence aux
„ Ecrivains. "

51. Entre-t-on au Miniſtere? ce n'eſt plus le temps de ſe faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne ſont que des détails toujours ignorés de quiconque n'eſt point en place.

52. Gêner la preſſe, c'eſt inſulter une Nation; lui défendre la lecture de certains Livres, c'eſt la déclarer eſclave ou imbécille. Cette défenſe doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours d'après l'opinion des Puiſſans qu'elle approuve ou condamne un Livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement eſt nul : c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un Auteur, eſt le jugement réfléchi du Public : il eſt preſque toujours juſte.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places eſt ſouvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge qui me contraint d'étudier eſt mon ennemi. Je demande ſa punition & deſire ſa mort. Je veux bien pardonner aux Poëtes leurs beaux vers; je puis les lire ſans attention : mais je ne pardonne point au Moraliſte ſes bons raiſonnemens. L'importance des ſujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Com-

bat-il mes préjugés? il bleſſe mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma pareſſe : il me force à penſer. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrain du Deſpotiſme eſt fécond en miſeres comme en monſtres. Le Deſpotiſme eſt un luxe de pouvoir inutile au bonheur du Souverain. La ſeule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il eſt l'effroi d'un Anglois „ Crai„ gnons, dit à ce ſujet le juge Prat, que l'étude de l'Italien „ & du François n'aviliſſe un peuple libre."

Que ſont aux yeux d'un Anglois les Grands de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'eſclaves celle d'oppreſſeurs des Peuples : des Citoyens que la Loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un Grand n'eſt en Portugal propriétaire, ni de ſa vie, ni de ſes biens, ni de ſa liberté. C'eſt un Negre domeſtique qui fouetté par l'ordre immédiat du Maître, mépriſe le Negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'Intendant. Voilà dans preſque toutes les Cours de l'Europe, l'unique différence ſenſible entre l'humble Bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la Cour. Qui ne peut vivre que de ſes graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu Roi de Pruſſe à ſouper avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il penſe des Princes. „ En „ général, répond-il, ce ſont de mauvais Sujets; ils ſont „ ignorans, ils ſont perdus par la flatterie. La ſeule choſe „ à laquelle ils réuſſiſſent, c'eſt à monter à cheval. Auſſi de „ tous ceux qui les approchent, le cheval eſt le ſeul qui ne „ les flatte point, & qui leur caſſe le col, s'ils le gouver„ nent mal."

57. Plus un Gouvernement eſt deſpotique, plus les ames y ſont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer ſon Tyran. Les Eſclaves béniſſent à Maroc leur ſort & leur Prince, lorſqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les Souverains corrompus par la flatterie ſont des enfants gâtés. Habitués à commander à des eſclaves, ils ont ſouvent voulu conſerver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs Etats. C'eſt le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c. lorſque ces Deſpotes oſerent s'égaler à des peuples libres.

59. Eſt-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naiſſance? on veut être loué comme gentilhomme. Eſt-on bien fait? on veut être loué pour ſa taille. En fait de louange, on n'eſt point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie penſe d'après lui. Ses opinions ſont quelquefois contraires aux opinions reçues : il bleſſe donc la

vanité du grand nombre. Pour n'offenſer perſonne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on eſt alors ſans génie & ſans ennemis.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel ſe porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous eſt conſervé par Samuel Morland, Ambaſſadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors réſidant ſur les lieux mêmes „ Jamais, dit-il, les Chrétiens n'ont „ commis tant de cruautés contre les Chrétiens. L'on cou- „ poit la tête aux Barbes (c'étoient les Paſteurs de ces „ Peuples) on les faiſoit bouillir ; on les mangeoit. On fen- „ doit avec des cailloux le ventre des femmes juſqu'au nom- „ bril. On coupoit à d'autres les mamelles : on les faiſoit „ cuir ſur le feu & l'on les mangeoit. On mettoit à d'autres „ le feu aux parties honteuſes : on les leur briſoit, & l'on „ mettoit en place des charbons ardens. On arrachoit à d'au- „ tres les ongles avec des pinces. On attachoit des hommes „ demi-morts à la queue des chevaux, & l'on les traînoit „ en cet état à travers les rochers. Le moindre de leurs ſup- „ plices étoit d'être précipités d'un mont eſcarpé, d'où ils „ tomboient ſouvent ſur des arbres auxquels ils reſtoient at- „ tachés & ſur leſquels ils périſſoient de faim, de froid ou „ de bleſſures. L'on en hachoit en mille pieces, & l'on ſe- „ moit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les cam- „ pagnes. On empaloit les vierges par les parties naturelles ; „ on les portoit en cette poſture en guiſe d'étendart. On „ traîna entr'autres un jeune homme nommé Pélanchion „ par les rues de Lucerne ſemé par-tout de cailloux poin- „ tus. Si la douleur lui faiſoit lever la tête ou les mains, „ on les lui aſſommoit. Enfin on lui coupa les parties hon- „ teuſes qu'on lui enfonça dans la gorge & on l'étouffa ainſi ; „ enſuite on lui coupa la tête & l'on jetta le tronc ſur le ri- „ vage. Les Catholiques déchiroient de leurs mains les en- „ fans qu'ils arrachoient au berceau, ils faiſoient rôtir les „ petites filles toutes vives, leur coupoient les mamelles & „ les mangeoient. Ils coupoient à d'autres le nez, les oreil- „ les & les autres parties du corps. Ils rempliſſoient la bou- „ che de quelques-uns de poudre à canon & y mettoient le „ feu. Ils en écorchoient tout vifs ; ils en tendoient la peau „ devant les fenêtres de Lucerne : ils arrachoient la cervelle „ à d'autres qu'ils faiſoient rôtir & bouillir pour en manger. „ Les moindres ſupplices étoient de leur arracher le cœur, „ de les brûler vifs, de leur couper le viſage, de les met- „ tre en mille morceaux & de les noyer. Mais ils ſe mon- „ trerent vrais catholiques & dignes romains, quand ils al- „ lumerent un four à Garcigliane dans lequel ils forcerent

», onze Vaudois à ſe jetter les uns après les autres dans les
», flammes, juſqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent
», eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées que des
», corps morts ou mourans. Les neiges des Alpes étoient
», teintes de ſang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là un
», tronc, des jambes, des bras, des entrailles déchirées & un
», cœur palpitant."

Quel prétendu crime puniſſoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui diſoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naiſſance au premier ordre de Gaſtalde & du Pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils poſſédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'eſt ainſi que la douce Religion Catholique, ſes doux Miniſtres & ſes doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du Diable?

62. On ne porte point ſur les Religions l'œil attentif de l'examen, ſans concevoir le dernier mépris pour l'eſpece humaine en général & pour ſoi-même en particulier. Quoi, ſe dit-on; il a fallu des milliers d'années pour déſabuſer des hommes auſſi ſpirituels que moi des contes du Paganiſme! quoi les Juifs & les Guebres conſervent encore leurs erreurs! quoi! les Muſulmans croient encore à Mahomet & ſeront peut-être des milliers d'années, à reconnoître la fauſſeté du Koran? Il faut donc que l'homme ſoit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planette, comme l'a dit un Sage, ſoit le Bedlam, ou les petites maiſons de l'Univers.

63. Pourquoi le Prêtre eſt-il aſſez généralement aimé en Angleterre? c'eſt qu'il eſt tolérant; c'eſt que la Loi lui lie les mains, & ne lui laiſſe nulle part à l'adminiſtration; c'eſt qu'il ne nuit & ne peut nuire à perſonne; c'eſt que l'entretien du Clergé Anglois eſt moins à charge à l'Etat que celui du Clergé Catholique, & qu'enfin en ce pays la Religion n'eſt proprement qu'une opinion philoſophique.

64. Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque ſot qu'on ſuppoſe un Cardinal, il ne l'eſt jamais aſſez pour ſe croire vraiment humble, lorſqu'il ſe donne à Rome pour le Protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuſeroit un titre auſſi faſtueux. Non que je veuille nier la ſtupidité de quelques Prélats. Mais leurs ambitieuſes prétentions prouvent moins l'habileté du Clergé que la ſottiſe des peuples. Pendant mon ſéjour au Japon, me diſoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur la Grue*, ſans que je me rappellaſſe malgré moi le nom de quelqu'Evêque.

65. Jeſus n'exerça nulle domination ſur la terre. S'il eut voulu

voulu que le Sacerdoce y commandât, il eût d'abord legué ce commandement à ſes Apôtres. Or leurs ſucceſſeurs en ſont encore à nous montrer leur commiſſion & le titre d'un pareil legs.

66. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les Juifs. En Hebreu le mot Saduc eſt ſynonime de juſte. Auſſi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Phariſiens. Ces derniers demandoient la mort & le ſang de Jeſus-Chriſt. Or l'incrédulité eſt & ſera toujours moins contraire à l'eſprit de l'Evangile que l'inhumanité & le Déicide.

67. A la honte de la France, M Rouſſeau n'a pas été moins perſécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorboniſtes ne pouvoient lui pardonner ſon dialogue du raiſonneur & de l'inſpiré. Ce dialogue, diſoient-ils, eſt trop fort. Qu'y répondre? Mais les raiſonnemens de M. Rouſſeau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raiſonnemens, c'eſt injuſtice : en refuter de faux par la violence, c'eſt folie. C'eſt avouer ſa ſtupidité ; c'eſt décrier ſa propre cauſe. Les ſophiſmes ſe réfutent d'eux-mêmes. La vérité eſt facile à défendre.

D'ailleurs quelles ſont les objections de M. Rouſſeau? celles que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections ſont-elles inſolubles? qu'eſt-ce que les Moines vont faire à la Chine? Pourquoi demandent-ils aux Princes des biens, des aumônes, des gratifications pour ſubvenir aux frais d'une miſſion où ils ne convertiſſent perſonne? mais les Moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce ; ils n'emploient les tréſors que leur prodiguent les Peuples, qu'à fruſtrer ces mêmes Peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas quels juſtes reproches les Nations n'ont-elles pas à leur faire? & quelles accuſations peuvent-ils porter contre M. Rouſſeau? il a prêché, diront-ils, la Religion naturelle. Mais elle n'eſt point contraire à la révélée. M. Rouſſeau fut honnête dans ſes critiques. Il n'eſt point auteur de ces infames libelles intitulés, *Gazette Eccléſiaſtique*, cependant il fut banni & le Nouveliſte eſt toléré. Quels furent donc tes juges, ô célebre Rouſſeau? Des fanatiques qui flétriroient s'ils le pouvoient la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand Prince de l'Europe de la ſupériorité de ſes talens. Quel cas faire de tels jugemens? aucun. En appeller à la poſtérité, & mépriſer tous ceux que la raiſon & l'équité n'auront pas prononcés. La poſtérité juge les juges, & les plus intolérans, s'ils n'ont point été les plus ſtupides.

En butte aux cabales des Prêtres, Mr. Rouſſeau eſt traité

dans ce ſiecle comme Abélard le fut au douzieme par les Moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fut ce Denis l'Areopagite cité dans le nouveau teſtament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il eſt en conſéquence flétri, perſécuté, proſcrit par les Saints de ſon ſiecle.

Qui s'oppoſe aux prétentions d'un Moine eſt un impie. Delà ces accuſations de blaſphême & d'athéiſme devenues maintenant ſi puériles & ſi ridicules. J'eſpere pour l'honneur de l'eſprit humain que les Grands, les Princes, les Miniſtres & les Magiſtrats rougiront un jour d'être les vils inſtrumens de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils ſeront infligés.

Les Athéniens pour aſſurer leur liberté banniſſoient quelquefois un Citoyen trop illuſtre. La crainte d'un Maître leur faiſoit proſcrire un grand homme. Les Nations de l'Europe à l'abri de ce danger n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injuſtices.

68. Caſſiodore penſoit comme St. Jean. La Religion, dit-il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non poteſt, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être perſuadée & non ordonnée : *fides ſuadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la Religion : elle eſt nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil eſt tam voluntarium quàm religionem in quâ, ſi animus averſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt.* Rien de moins religieux, dit Tertullien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'eſt point par la violence, c'eſt librement qu'on peut croire. *Non eſt Religionis Religionem cogere velle, cum ſponte ſuſcipi debeat, non vi.*

69. Les Païens, dira-t-on, croyoient à des Prêtres impoſteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les perſécuter ? mille gens croient au charlatan, à la bonne femme de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine ? Dans les maladies corporelles comme ſpirituelles, c'eſt à chacun à choiſir ſon médecin.

70. Souvent, dit M. Lambert de Pruſſe dans ſon *novum organum*, l'on croit penſer & croire plus qu'on ne penſe & ne croit réellement. C'eſt la ſource de mille erreurs. Un homme s'abſtient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ? c'eſt un homme qui croit croire & qui ſoupçonne en ſecret la fauſſeté de ſa croyance ; c'eſt le plaideur de mauvaiſe foi qui n'oſe lire le factum de ſa partie adverſe.

71. Les pilotes du vaiſſeau de la ſuperſtition ſont éclairés. Quant aux matelots la plupart ſont imbécilles. Le Clergé gouvernant exige peu de lumieres du Clergé gouverné ; & l'on n'a ſur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le Prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle. Le matin, répond le Philoſophe, il dit la meſſe ; & le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.

72. Rien de plus abſurdement ſubtil, diſent les Anglois, que les argumens des Théologiens, pour prouver aux ignorans Catholiques la vérité du Papiſme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celles des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les ſophiſmes & diſtinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Deſcartes perſécuté quitte la France, emportant comme Enée ſes Penates avec lui, c'eſt-à-dire, l'eſtime & les regrets des gens éclairés. Le Parlement alors Ariſtotélicien rend arrêt contre les Cartéſiens. Leur doctrine y eſt condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Eſprit & d'Emile. Rien de différent dans ſes divers arrêts que leur date. Or les Parlemens actuels ſe moquent du premier. Les Parlemens futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'apologie des grands hommes accuſés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver, qu'Homere, Virgile, Zoroaſtre, Orphée, Démocrite, Salomon, le Pape Silveſtre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelſe, &c. n'ont jamais été ſorciers.

75. Les Théologiens ont tant abuſé du mot *matérialiſte* dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot eſt devenu ſynonime d'eſprit éclairé. On déſigne maintenant par ce nom les Ecrivains célebres dont les Ouvrages ſont avidement lus.

76. De quelles imputations odieuſes les Catholiques n'ont-ils pas chargé les Réformés ? Que de ruſes employées par les Moines pour irriter les Princes contre des Sujets fideles ! Que l'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, ſont toujours prêts d'eſcalader le Trône ! Telle eſt donc, ô Moines, votre juſtice & votre charité ! ſur quoi fonder vos calomnies ? Laquelle des Egliſes Romaine ou Proteſtante s'eſt le plus ſouvent arrogée le droit de détrôner les Rois & de leur ravir le Sceptre avec la vie ? Qui du Calviniſte ou du Catholique a le plus ſouvent réduit ce droit en pratique ? qu'on ouvre l'hiſtoire, qu'on calcule le nombre de l'eſpece d'at-

tentats commis par l'une & l'autre ſecte, la queſtion ſera bientôt décidée par le fait.

Les Réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux Princes. Non : mais les Princes l'ont faite aux Réformés. M'attaque-t-on injuſtement ? La défenſe eſt de droit naturel ; & des perſécutés nombreux uſeront toujours de ce droit. C'eſt en irritant le Souverain contre des Sujets fideles, que le Moine a mis les armes à la main des Réformes. Toutes les différentes Sectes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles y excitent-elles ? La paix dans cet Empire s'eſt établie à la ſuite de la tolérance & s'y maintiendra ſans doute tant que le Magiſtrat y ſaura contenir l'ambition eccléſiaſtique.

Qu'au reſte, comme je l'ai déja dit, le Gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques, les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux diſputes ſur les Anciens & les Modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les Jéſuites accuſer tant de fois les Parlemens de révolte, de ſédition, & les citer devant le Prince, comme l'Ecolier devant le Préfet. La France, diſoit-on alors, eſt un pays d'eſclaves où chacun s'accuſe d'être ſéditieux.

78. Le Moine s'occupe ſans ceſſe à chercher dans les Ecritures quelques paſſages dont l'interprétation ſoit favorable à l'intolérance. Mais ne ſait-on pas que ſi les ſaintes Ecritures ſont de Dieu, les interprétations ſont des hommes ?

79. Le guerrier franc & brave eſt communément humain. Sa franchiſe & ſon courage le mettent au-deſſus de toute crainte. Le Prêtre au contraire eſt cruel. Pourquoi ? C'eſt qu'il eſt foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, ſi la femme eſt la plus cruelle, c'eſt qu'en général elle eſt foible & ſans courage. *La cruauté eſt toujours l'effet de la crainte, de la foibleſſe & de la couardiſe.*

80. Rien de moins déterminé que la ſignification de ce mot *impie*, auquel on attache ſi ſouvent une idée vague & confuſe de ſcélérateſſe. Entend-on par ce mot un athée ? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la divinité ? en ce ſens, tout le monde eſt athée : car perſonne n'en comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſans matérialiſtes ? mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matiere ; on n'a point en ce ſens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiſte. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les Catholiques ? Il faudra donc appeller de ce nom les Païens, les Hérétiques & les Infideles. Or en ce dernier ſens, athée n'eſt plus ſynonime de ſcélérat.

Il déſigne un homme qui ſur certains points de Métaphyſique ou de Théologie, ne penſe pas comme le Moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer ? aux perſécuteurs.

81. On n'imagine point à quel degré l'intolérance a dans ces derniers temps porté l'idiotiſme en France. Durant la derniere guerre cent caillettes d'après leurs confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les Encyclopédiſtes du dérangement de nos finances; & Dieu ſait ſi aucun des Encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration. D'autres reprochoient aux Philoſophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire, & ces mêmes Philoſophes étoient alors expoſés à une perſécution que le ſeul amour de la gloire & du bien public peut ſupporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'eſprit philoſophique les défaites des François, & c'étoit alors le Roi très-Philoſophe de Pruſſe, & le Peuple très-Philoſophe des Anglois qui battoient par-tout leurs Armées. La Philoſophie étoit le baudet de la fable; elle avoit fait tout le mal.

Cependant, diſoit à ce ſujet un grand Prince, tout peuple qui bannit de chez lui la Philoſophie & le bon ſens, ne peut ſe promettre ni grands ſuccès dans la guerre, ni prompt rétabliſſement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de Philoſophes; & peut-être la foibleſſe de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la ſottiſe & la ſuperſtition des Peuples.

82. Sans la puiſſance des Princes Catholiques, les Papiſtes auſſi ſtupides & peut-être plus intolérans que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui ſans carton l'hiſtoire eccléſiaſtique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impreſſion des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du ſtatuaire & de la ſtatue de Jupiter?

A la foibleſſe du ſculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

84. Tout juſqu'à l'amour de ſoi eſt en nous une acquiſition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral eſt tout éducation & imitation.

85. Nos divers caracteres ſont le produit de nos paſſions factices. La preuve qu'ils ne ſont pas l'effet d'une organiſation ou d'un tempérament particulier, c'eſt qu'il en eſt d'attachés à certaines profeſſions. Tel eſt, ſelon M. Hume, & celui des gens de guerre, à peu près le même en tout pays, & celui des Miniſtres des Dieux, dans tous les ſiecles, les Empires, & les Religions.

86. L'amour de la gloire éleve l'homme au-deſſus de lui-même; elle étend les facultés de ſon ame & de ſon eſprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organiſation particuliere, ſe tromperoit. Le deſir de la gloire eſt une paſſion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le Légiſlateur peut toujours à ſon gré l'éteindre ou l'allumer dans une Nation.

87. Il n'eſt point d'art ou de ſcience qui n'ait ſa langue particuliere, & c'eſt l'étude de cette langue qui dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle ſcience.

88. Dans chaque pays il eſt un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'eſt cette impreſſion uniforme de ces objets qui produit dans les Citoyens cette reſſemblance d'idées & de ſentimens à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractere National.

Il eſt en outre un certain nombre d'objets divers que la hazard & l'éducation préſentent à chacun des individus, & c'eſt l'impreſſion différente de ces objets qui dans ces mêmes individus, produit cette diverſité d'idées & de ſentimens à laquelle on donne le nom d'eſprit & de caractere particulier.

89. Je ſuppoſe qu'on ne puiſſe s'illuſtrer dans les Lettres ſans partager ſon tems entre le monde & la retraite; que ce ſoit dans les déſerts que ſe ramaſſent les diamans, & dans les villes qu'on les taille, les poliſſe & les monte; il eſt évident que le hazard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

FIN.

5[illegible]946